ROLD
SOPHIE
OF
ND-PRES

BIBLIOTHÈQUE DU CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE

Recommandations au Lecteur

Le Cercle d'Etudes fait œuvre d'intérêt social en prêtant gratuitement ses livres. Son but est de faciliter l'instruction de la classe ouvrière et de permettre à celle-ci de trouver une saine récréation dans la lecture de bons ouvrages.

Chaque lecteur a pour devoir de manier les livres avec soin, de façon à les maintenir en bon état. A cet effet, il voudra bien, dans l'intérêt commun, tenir compte des recommandations suivantes :

Avant la lecture. — Au moment de la réception, signaler au bibliothécaire les détériorations éventuelles du livre choisi. Revêtir ce livre, autant par hygiène que par mesure de conservation, d'une couverture en papier.

Pendant la lecture. — Placer le livre sur une table bien propre et débarrassée d'objets de ménage, encriers, bouteilles, etc., et ce par crainte des taches.

Eviter de ramener les plats du livre l'un contre l'autre, sinon, dans les livres brochés, les fils se cassent et les feuillets se détachent et, dans les volumes reliés, les dos se brisent.

Ne pas tourner les pages avec un doigt humecté de salive : cette habitude est anti-hygiénique; de plus, l'on froisse et salit le papier.

ÉCRIRE DANS UN LIVRE OU SUR LA COUVERTURE DE CELUI-CI, C'EST LE PROFANER.

Après la lecture. — Certaines personnes ont la déplorable manie d'écorner la page du livre où la lecture a été interrompue. Un simple signet de papier suffit et n'abîme pas le volume. La lecture terminée, il est prudent d'enfermer le livre dans un meuble, afin de le préserver de toutes les détériorations possibles.

Pour permettre les mesures de désinfection, le bibliothécaire doit être informé de tous les cas de maladies infectieuses ou épidémiques qui pourraient être survenus dans la maison où le livre a séjourné.

MLA
24950

#13

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE
Local : Chaussée d'Alsemberg, 455, Uccle
225 A 13

Philosophie de l'A-peu-près

Dialégomènes

Vie Simple

EDMOND PICARD

Œuvres Philosophiques

La Forge Roussel

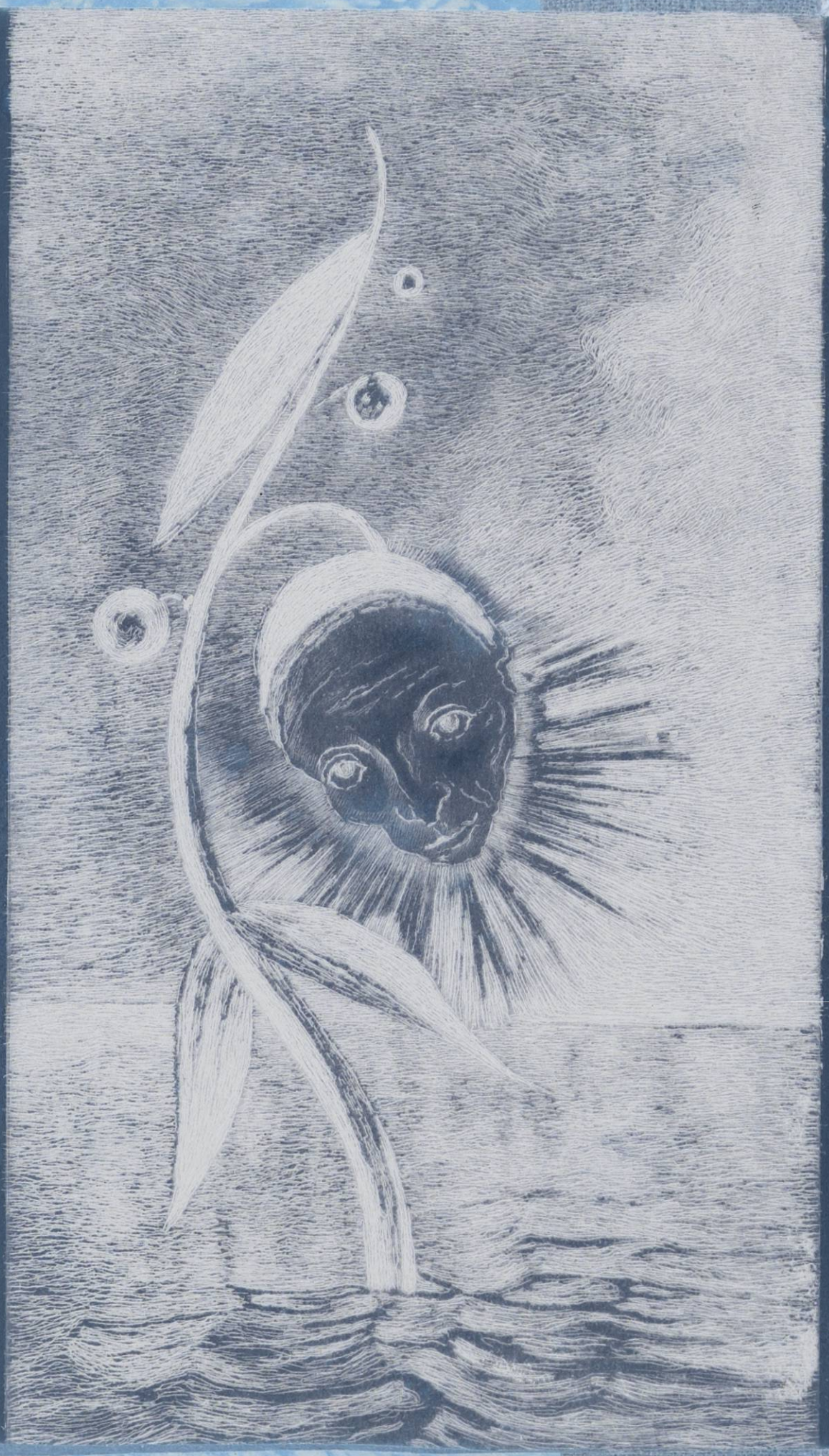
Psukè

Le Droit Pur

Le Sermon sur la Montagne

Désespérance de Faust

Comment on devient Socialiste



225 A - 15

EDMOND PICARD

Philosophie de l'A-peu-près

Dialégomènes

Vie Simple

Frontispice par ODILON REDON gravé par LOUISE DANSE

BRUXELLES
Vve Ferdinand LARCIER, Éditeur
26-28, Rue des Minimes

1908

225 A 13

EDMOND PICARD

Philosophie de l'A-peu-près
Dialégomènes
Vie Simple

Frontispice par ODILON REDON gravé par LOUISE DANSE

BRUXELLES
Vve Ferdinand LARCIER, Éditeur
26-28, Rue des Minimes

1908

Préambule

Le monde est pullulant de tourmentants mystères
L'homme y rôde à tâtons : tel le navigateur
Qui, jadis, au hasard, vers d'incertaines terres,
Scrutait des océans l'inconnu tentateur.

Dans une lutte amère incessamment sifflante,
Le Bien contre le Mal, le Vrai contre l'Erreur
Oppriment sans pitié l'Humanité tremblante
Sous un triste brouillard de doute et de terreur,

N'était-il point aisé pour la Force infinie
De répandre partout le calme et l'harmonie
Et de nous épargner les pleurs et les dégoûts ?

Abandonnant mon âme à cette incohérence,
Je me blottis, rêveur, mélancolique et doux,
Dans mon inquiétude et la pâle Espérance.

Les livres de Philosophie (j'avais une tentation d'écrire irrévérencieusement « bouquins ») sont, en général, difficiles à lire et à comprendre, si ce n'est pour les spécialistes qui ont l'accoutumance du langage abstrait qu'on y utilise.

Si les religions positives eurent tant de succès chez les humanités diverses qui peuplent la terre, c'est peut-être, parce que leurs catéchismes s'exprimèrent « à la bonne franquette ».

On dit que les nègres fétichistes se convertissent de préférence au Mahométisme parce que son monothéisme, le seul vraiment authentique, se résume en cinq points d'une simplicité candide : La prière, l'aumône, les ablutions, le pèlerinage à La Mecque, et la bonne guerre sainte contre tous les mécréants.

Pour beaucoup de lecteurs un Traité de Philosophie, c'est-à-dire un exposé des Lois supérieures du Monde, accompagné le plus souvent d'Hypothèses sur l'Inconnaissable métaphysique dont les éléments principaux et classiques sont la Vie future et l'Immortalité de l'âme, semble, à nous modernes, d'une écriture analogue comme insuffisante compréhensibilité, au vieux français de Villon, voire du goguenard et puissant Rabelais. Et l'on renonce à la besogne.

N'est-il pas possible de se libérer du pédantisme et de la scolastique qui font de cette troublante matière une sorte de parc réservé, et d'arriver ainsi à y intéresser le grand nombre, lequel, malgré tout, rêve quelquefois à ces problèmes et souhaite trouver, en ce qui les concerne, quelques opinions stables au moins pour une période donnée? Qui jamais est parvenu à fixer là-dessus définitivement les convictions

humaines frappées par un Destin farceur des misères de la versatilité? Oh! les impossibilités de la Science!

Je veux le tenter. Certes, tout au long de ma vie j'eus une inclination à regarder vers ces énigmes. Mais jamais autant qu'aux heures présentes. Durant la jeunesse on va surtout aux détails, à ce qu'on peut qualifier l'aspect anecdotique du Monde. L'âge introduit en notre cérébralité des besoins de généralisation automnale mélancolique et à coloris intense, la vision terminale et d'ensemble de la multitude des faits rencontrés et observés.

Cette tendance est logique et, en quelque sorte, mécanique. J'y obéis sans effort.

Certes, il ne s'agit pas de développer une Doctrine complète envisageant tous les cas où le cerveau de l'Homme, encore si imparfait, soit comme composition physiologique, soit comme ameublement scientifique, se sent aux prises avec un des mystères de la Vie de l'Univers, de cette vie d'une complication confondante au point d'en être parfois décourageante. Je désire me garder de cette manie de touche-à-tout où l'on a vu échouer en niaiseries les plus brillants esprits, manifestant ainsi que personne n'échappe à toute infirmité et que le plus sage

serait de s'abstenir, si l'on pouvait s'en apercevoir, là où les aptitudes personnelles, efficaces et pénétrantes ailleurs, apparaîtraient impuissantes.

Mais dans le domaine restreint où, comme les autres, ma condition d'humain inquiet et chercheur m'a fait méditer et où je fus amené à certaines conceptions, d'abord vagues, puis peu à peu condensées, sans pourtant jamais atteindre la conviction absolue, j'émettrai quelques entre-visions qui, peut-être aideront mes semblables à mieux discerner où ils sont et ce qu'ils ont à penser et à faire.

C'est la Vie même que je tiens surtout à considérer dans sa réalité pratique, c'est-à-dire le Connaissable qui pour tant d'entre nous demeure de l'Inconnu. Là aussi il y a des lois philosophiques à dégager de l'enchevêtrement des événements particuliers qui les masquent et les encombrent. Peut-être sont-ce les plus utiles parce que, dépouillées de mysticisme et de cérébralité rêveuse, elles touchent directement à l'action, à la vie quotidienne, et qu'elles peuvent ainsi devenir des directrices, tout au moins des consolatrices. Car nous avons en nous une faculté singulière et précise de nous accommoder même des inconvénients quand

nous les croyons inévitables et en accord avec l'organisme total et fatal des choses.

Mais voilà assez de ces considérations qui bientôt prendraient un aspect mystagogique allant à l'encontre de la clarté positive dont je veux me faire une consigne. Le mieux, apparemment, est de passer à des exemples de mon but et de ma méthode. En voici un dans un premier chapitre. Les autres suivront de manière à former un code pratique de généralités contemporaines, indulgentes et accommodatrices.

Et pourtant j'entends en moi ces sarcastiques paroles venant du fond du XVIIe siècle, et de ce riche panier de maximes que La Rochefoucauld a garni, avec l'aide de quelques belles femmes de son temps : La Philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir, mais les maux présents triomphent d'elle !

I

Philosophie de l'A-peu-près

Quel A-peu-près constant que l'existence humaine,
Et comme l'Idéal nous échappe toujours !
Flegmatique le temps incessamment amène
Des jours insuffisants après de tristes jours.

Voyageurs impuissants qui regardent les cimes
Sans atteindre jamais leurs sommets radieux,
Il faut se résigner, il faut payer les dîmes
Qu'impose à nos espoirs la cruauté des dieux.

Qu'en son noir tourbillon la Destinée emporte
Les rêves, les désirs, les chimères ! Qu'importe
Que du frêle rameau par le vent tourmenté

Tombent décolorés les pétales des roses !
Car mon âme rêveuse, en sa soif de beauté
Trouve son aliment dans les plus humbles choses.

Un des professeurs de cette Université de Réalité Positive guérie du microbe de l'idéologie, qu'est l'Institut Pasteur, Elie Metchnikoff, a, il y a peu d'années, livré à la lecture des curieux désireux de se tenir au courant des transformations de nos croyances, actuellement d'une rotation si accélérée, un volume

intitulé : *Études sur la Nature humaine, Essai de Philosophie Optimiste.*

Il expose dans sa préface que, songeant à l'adage *Ars longa, Vita brevis*, il n'a la prétention que de publier une sorte de programme qu'il tâchera d'exécuter plus tard autant que le lui permettront les circonstances, toujours fluctuantes et si souvent déroutantes.

Il émet l'espérance modeste, en si réconfortante contradiction avec la suffisance des horribles tyranneaux de l'esprit défigurés par le vice épouvantable de « vouloir toujours avoir raison », que son travail sera peut-être d'une certaine utilité pour les jeunes chercheurs désireux d'avoir une orientation dans leurs études, sans plus. Il ne cherche pas à persuader (nous ne persuadons que ceux qui ont une tendance à penser comme nous ou qui déjà pensent comme nous); mais simplement à appliquer sur les cerveaux l'excitant, le réactif de ses contemplations personnelles.

Le livre est divisé en trois parties : I. *Les Désharmonies de la nature humaine.* — II. *Les tentatives pour atténuer le mal qui en résulte.* — III. *Ce que peut faire la science pour pallier ces désharmonies.* Il est intéressant, instructif, apaisant d'un bout à l'autre.

Il est donc bon, très bon à lire ; il ne mystifie pas, ne décourage pas, n'irrite pas le lecteur, comme, en ce temps de production parolière intensive (ne serions-nous pas dans la période verbale de notre humanité européo-américaine?), il n'arrive que trop souvent quand, sur la foi d'un titre ou d'un nom alléchant, on entame un volume gonflé de puérilités, d'inutilités et de bavardages.

Je ne veux pas essayer de résumer ce travail de bonne et saine qualité ; mieux vaut que chacun y aille voir. Je ne désire qu'exprimer quelques réflexions qui me sont venues en le fréquentant. C'est le propre des œuvres bien pensées d'ajouter, à l'aliment intellectuel qu'elles vous donnent, une germination parallèle d'idées personnelles qui sont à la fois un plaisir, une médecine excellents et, parfois, le meilleur profit.

Comme on l'a vu plus haut, l'auteur, dans le titre, parle de Philosophie *optimiste*. D'autre part, dans le chapitre VIII de sa deuxième partie, il s'occupe de Philosophie *pessimiste*. Je voudrais parler de ce que je nommerai la PHILOSOPHIE DE L'A-PEU-PRÈS, dénomination nouvelle, je crois, si la chose elle-même ne l'est pas. Pour ceux qui aiment les langues antiques

et les dénominations en « isme », je propose soit Propisme, du latin *prope*, soit Skédonisme, du grec σκεδον. Me voici en règle.

Que je définisse les termes de cette Trilogie qui me paraît englober et résumer les préoccupations, les inquiétudes et les espoirs, ou désespoirs, de l'homme sur son rôle et sa destinée dans l'Univers.

Aucune école, — sauf celle du « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles », celle du docteur Pangloss, si prodigieusement et si définitivement ridiculisée par Voltaire dans son roman charmant et désormais si peu lu *Candide*, — ne croit à l'existence présente du Bonheur parfait sur la Terre pour « les mortels lamentables » que nous sommes et que qualifiaient ainsi les Grecs très observateurs de la réalité ambiante laquelle, comme dosage de bien et de mal, n'a guère changé depuis eux.

L'Optimisme a des visées moins ambitieuses. Il croit ce bonheur parfait possible, mais *ailleurs*, soit dans l'espace, soit dans le temps (ceux qui croient à l'âge d'or à venir, à l'Idéal lointain, au messianisme religieux ou philosophique). C'est une théorie d'espérance et surtout d'attente. Sa base est, hélas! la patience, une

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE

un peu trop longue patience, et la confiance.

Les Pessimistes, eux, trouvent que tout va mal et pensent que tout ne peut continuer qu'à aller mal ; que la vie est une méchante comédie qui ne vaut pas la peine qu'on la vive si ce n'est parce qu'on y a été fourré sans avoir participé à cette triste opération ; qu'elle n'est qu'un épisode fâcheux se manifestant en une énorme mystification qui trouble inutilement la tranquille béatitude du néant ; que c'est une erreur niaise que de nous croire nés pour être heureux ; que le but de notre existence doit être placé plutôt dans les désagréments ; qu'on peut la définir, avec modération, une organisation des chagrins par les tracasseries ; que le suicide serait, dès lors, ce qu'on peut imaginer de plus raisonnable s'il n'était si incommode à perpétrer.

Le désolé Hartman le fit comme il l'avait écrit, en se tuant à trente-neuf ans, tandis que son prédécesseur immédiat, le joyeux pessimiste Schopenhauer, ne mourut que septuagénaire, et, paraît-il, avec le vif regret de démissionner des misères dont il avait fait la description humoristique et épique.

Voilà deux doctrines extrêmes, cantonnées chacune à l'une des extrémités qui unissent les

pôles de la conception de notre vie, et qui ont cette importance sociale que, selon qu'on est de l'une ou de l'autre toute la sentimentalité est renversée, toutes les actions se transforment, tous les points de vue sont modifiés, et l'on devient « un autre homme ». Jean qui rit et Jean qui pleure, le médecin tant-mieux et le médecin tant-pis.

Si Elie Metchnikoff, comme l'indique le sous-titre de son ouvrage, est optimiste, il l'est de façon très relative. Envisageant la vie des Hommes telle que la révèle l'Histoire qui apparaît une longue lamentation de désagréments, d'insuffisances et de catastrophes, l'observant aussi dans l'actuelle ambiance et le déroulement que le Destin en fait sous nos yeux, il la reconnaît somptueusement imprégnée de Désharmonie, spécialement au point de vue de la santé, aspect qui surtout devait frapper le morticole qu'il est, entraîné à voir le Monde sous son aspect nosologique.

Il a des pages curieuses et fait des révélations peu dignifiantes sur les désharmonies de notre appareil digestif et de notre appareil de reproduction, sur celles de notre instinct familial, de notre instinct social, de notre instinct de conservation.

Il m'a appris (j'en demeure humilié) qu'il y a dans le corps humain actuel dix-sept organes en décadence, encore capables de remplir plus ou moins leur fonction, mais en train de disparaître, et cent sept organes, réduits en rudiments, qui ne peuvent plus servir à rien; parmi eux, naturellement, le fameux « appendice » cæcal qui fournit à tant de chirurgiens l'occasion d'une opération fertile en honoraires, sans laquelle longtemps on ne fut plus vraiment homme du beau monde, de même qu'on n'était point femme élégante si on n'avait pas subi l'ovariotomie.

Il croit, « qu'avec la longueur du temps » et l'aide de la médecine l'opulent stock de nos misères ira s'allégeant.

C'est là sa façon, à longue échéance, d'être optimiste. *Mutatis mutandis*, les curés parlent ainsi du paradis qu'ils placent là-bas, derrière les nuages. Dans ce que je nommerai « sa Cité future », il nous montre l'espèce humaine débarrassée, entre autres, de tout le gros intestin (côlon ascendant, côlon transverse, côlon descendant), qui ne sert, paraît-il, qu'à nous donner quelques maladies spéciales, et n'est qu'un reste de l'époque où l'homme était un animal fort poursuivi ou fort poursuivant, qui

n'ayant pas le temps de s'arrêter pendant ses fuites ou ses chasses, devait tenir emmagasinés longtemps les arrière-produits de ses digestions! C'est comme j'ai l'honneur de vous en donner connaissance!

Philosophie de l'Optimisme. — Philosophie du Pessimisme. — Moi, disais-je, je crois à la Philosophie de l'A-peu-près, et voici ce que j'entends par là.

La vie telle que je la connais depuis plus de soixante-dix ans (« daignez sourire aux chansons d'un vieillard »), depuis quatorze lustres qu'elle me bâte, ne me paraît jamais donner que de l'approximatif, soit en joie soit en chagrin. Sophie Arnould, la célèbre cantatrice morte en 1802, le faisait déjà remarquer en cette formule pittoresque : Il n'y a pas d'heureuse vie; il y a tout au plus d'heureux jours; ou, plus exactement, corrigeait cette grande voluptueuse, il n'y a que d'heureuses nuits.

Dans le plan universel qui, s'il en existe un, peut être supposé irréprochable, il semble, que « la douleur humaine entre comme élément ». Pas moyen d'échapper à ses persécutions. Les Grecs en avaient une vision si péremptoire qu'ils se refusaient à juger du

bonheur d'un homme avant sa mort; si tout allait bien pendant un temps ils se méfiaient à ce point des retours de fortune qu'ils se causaient eux-mêmes un déboire préventif afin de conjurer le Sort et rétablir artificiellement la normalité. Ils cassaient un vase précieux ou jetaient une perle à la mer.

Malgré ses fâcheux adjuvants, la vie ne semble pourtant pas être chose insupportablement mauvaise, puisque tant de millions d'êtres la supportent.

Peut-être la sagesse est de ne lui demander que cet A-PEU-PRÈS que la Nature s'obstine à ne point dépasser et que tous les efforts humains ne sont jamais parvenus à surmonter. Combien il est drôle que cet obstiné phénomène soit si peu aperçu et qu'on s'acharne inutilement à le vaincre au lieu de s'y résigner humblement!

La perfection n'est pas de ce monde, dit le bon sens populaire. Ce n'est pas tout de le savoir et de le proclamer; ce qu'il importe surtout, c'est de s'accoutumer à l'admettre, c'est de s'en contenter et de le trouver suffisant. C'est de se garder des rêves d'idéalisme, si ce n'est à titre de distraction intellectuelle et de modèle destiné à intensifier l'effort vers les

améliorations dans les restreintes limites du possible. On se constitue ainsi une hygiène morale qui produit un relatif contentement par la patience, l'indulgence et la résignation.

Elle reste suffisamment belle quand même cette Vie, et surtout merveilleusement curieuse à contempler quand on la prend ainsi. La douleur, la mort, le mal, l'injustice, pensait Marc Aurèle, ne sont que les dissonnances illusoires d'un concert dont l'harmonie nous échappe, les détails mal compris d'un ensemble à l'unité duquel ils concourent.

La vie n'est irritante que pour qui a la malencontreuse habitude de lui demander plus qu'elle ne concède et se bute à conquérir une perfection inatteignable dans le présent et, sans doute, aussi tout au long de l'interminable avenir.

Rendons-nous service à nos semblables, ou bien les engageons-nous dans des rêveries funestes et déprimantes, quand nous leur parlons d'un Idéal réalisable, fût-ce en y ajoutant la prudente épithète : lointain ? N'est-il pas d'une philosophie plus scientifiquement positive de leur dépeindre le déroulement du Cosmos en cette approximation constante qui semble être sa loi ? Cette vision restrictive n'introduit-elle pas

dans l'âme une paix qui n'est pas une tristesse découragée mais un contentement viril et sain qui change l'aspect de l'existence, lui donne un équilibre, un aplomb réconfortant et rend indulgent vis-à-vis de nos semblables toujours approximativement conformes à nos souhaits, et vis-à-vis de notre propre infirmité.

Il y a des années (c'est peut-être un produit de la vieillesse approchante) que je le médite et que je le pense. J'ai diminué ainsi mes soucis, mes impatiences, mes inquiétudes, mes irritations. Je me suis déshabitué de mordre rageusement ma chaîne comme le chien attaché qui voudrait courir la campagne. Je suis devenu un philosophe de l'A-peu-près. C'est calmant et invigorant.

Comme je m'en trouve mieux qu'aux jours où je souffrais, souvent cruellement, des désharmonies du monde, je le dis par amitié fraternelle à ceux qui voudraient m'imiter pour essayer d'atteindre au même apaisement.

II

Philosophie de l'Extravagance

J'emploie ici le mot « Extravagance » dans un sens qui en exclut la folie.

C'est plutôt « exagération » qu'il faudrait écrire. Mais alors l'esprit du lecteur serait moins frappé et ce serait un inconvénient au point de vue de l'exposé de la thèse et de la persuasion que j'en espère. Ainsi, dès le début, moi-même je me laisse aller, dans ma terminologie, à quelque extravagance. C'est un bon départ, c'est un bon exemple.

Il y en a, du reste, partout dans l'activité prodigieuse de la Nature et de l'Homme, comme si c'était une nécessité de l'Univers et une des conditions de l'harmonie du grand Tout.

A ce point obscur, le grand tout, le Grand Pan, pour nos mentalités infirmes, que rien, à leur fragile avis, ne justifie cette existence

constante et flegmatique d'une apparente malfaçon dans le mouvement impitoyablement calme de « la machine supérieure du Monde », comme la nommait Bossuet.

C'était au temps où de grands catholiques trouvaient encore de somptueuses expressions. S'il est des circonstances qui peuvent inciter à croire que la religion du Christ subit une décadence analogue à celle du Paganisme, c'est, me semble-t-il, qu'elle ne sait plus parler le vaste et noble langage des intellectualités puissantes, et que, dans le personnel qui la sert, les visages n'ont plus la sévère et imposante beauté qui les dignifiait au Moyen Age s'il faut en croire les missels et les tableaux du temps; lamentable et dérisoire spectacle humain, que celui d'une réunion ou d'une procession de moines ou de prêtres !

La Nature, dis-je, est sans modération. A tout propos elle aime rester en deça ou aller au delà, comme une détraquée. Elle est gaspilleuse par essence.

Pour ne parler que des germes, ces entités étranges contenant en l'infime parcelle de matière qui les constitue, les forces impalpables et introuvables qui président despotiquement à la formation des êtres, à la Morphologie univer-

selle inépuisable en sa variété, ne la voit-on pas dépensière avec une extravagance sans limites et qui paraît scandaleusement inutile à notre douteuse et présomptueuse jugeotte incapable de descendre jusqu'aux secrets des grandes profondeurs ?

Le nombre de semences de végétaux, d'œufs de poissons, de spermatozoaires d'animaux, y compris les hommes, qui ne servent à rien, est incommensurable. Il semble qu'un génie dilapidateur, présidant à leur distribution, les jette à pleines poignées au hasard et à plaisir, avec cette idée qu'il convient d'en sacrifier des millions pour qu'il y en ait quelques-uns qui réussissent.

Cette poussière de graines pénétrant les airs, les eaux, les terres, les chairs, sans cesse renouvelée, sans cesse réapparaissant, sans cesse galvaudée, soit par les forces inconscientes, soit par les volontés indifférentes, a un aspect d'énorme extravagance à laquelle nous assistons sans pouvoir rien pour l'atténuer sérieusement. Ici encore nous nous sentons aux prises avec le mystère de lois non seulement inexplicables, ce qui est déjà fort humiliant ou démoralisateur, mais de plus injustifiables, ce qui augmente dans des proportions vexantes l'im-

pression d'insuffisance de nos organes d'investigation et de raisonnement.

Mais, délaissant le spectacle total du monde énigmatique, tenons-nous en à l'activité humaine.

C'est avec elle surtout que chacun de nous est en conflit permanent, et, dès lors, si quelques préceptes ou visions philosophiques peuvent aider à éclairer et à supporter la vie, c'est pourvu qu'ils s'appliquent plus particulièrement à nos rapports avec nos semblables.

Considérons à quel point, dans la plupart de leurs actions, les humains misérables introduisent de l'extravagance, c'est-à-dire dépassent la juste, ou, si vous le préférez, la moyenne mesure et pataugent dans l'A-peu-près. Où est le sage qui parvient à réaliser vraiment la modération tant recommandée par les moralistes, ces Prudhomme de tous étages, imperturbables en leurs conceptions imaginaires et en leurs conseils si difficiles à suivre qu'on ne peut les considérer qu'en spécimens destinés non à être pratiquement réalisés, mais, tout au plus, à servir d'aiguillon aux efforts vers des résultats toujours fuyants et approximatifs ?

Nous sommes continuellement à la recherche d'une pondération que nous pouvons plus ou

moins concevoir, mais qui gauchit invraisemblablement quand nous voulons la traduire en fait. Nous l'entrevoyons sans pouvoir jamais l'atteindre, pareils à ces chiens attelés aux traîneaux des Samoyèdes, voyant devant eux, attaché au timon, le corps d'un lièvre qu'ils s'acharnent à happer et qui perpétuellement fuit à la même distance ne servant qu'à précipiter leur course.

Notre existence sociale entière se déroule en actions dont presque aucune ne s'accomplit avec équilibre, qu'il s'agisse de nous-mêmes ou d'autrui. Presque toujours la balance penche, peu ou beaucoup, de l'un ou de l'autre côté. Il suffit d'y être attentif pour apercevoir la réalité et la constance de ce phénomène, qui n'est irritant et déprimant que si l'on n'en comprend pas la fatalité et si on ne l'accepte pas comme une loi vexante mais nécessaire fondée sur une cause indiscernable pour nos insuffisantes cervelles.

Nos proches, nos voisins, les passants, nous-mêmes, pouvons servir d'exemples, quoiqu'il soit en général malaisé de rendre visibles pour soi ce qui est dans l'immédiat voisinage et, plus encore, ce qui se passe en nous dans les caves noires et peu accessibles de notre con-

science et de notre subconscience. L'homme observe peu, ou mal, son ambiance et surtout son for intérieur. Nous sommes à cet égard des presbytes bizarres, ténébreux, invétérés, incurables.

Sans nous attacher à des cas d'un démêlement plus délicat, considérons la vie publique, dont la manifestation dominante à notre époque de verbalisme aigu est la parole écrite ou parlée, les discours parlementaires ou les harangues de réunions publiques, les polémiques et les articles de journaux, matière incessamment criante, tapageante, querellante, injuriante. Quand les trouve-t-on dépouillés d'extravagance? Les doses peuvent varier, aller de la réserve relative jusqu'à l'insenséisme, mais il faudrait faire longtemps le guet avant de pouvoir saisir au passage un exemple bien clair de juste mesure.

Ce qui est à la fois amusant et affligeant, c'est l'inconscience de ceux qui se livrent à ce sport plus ou moins déréglé. Ils obéissent à une poussée instinctive qui dénonce l'inévitabilité du phénomène. Ils font cela comme ils respirent, pris dans les rouages d'un organisme fantasque qui agit sourdement sur leur volonté en leur donnant l'illusion de la liberté. Car c'est un des propres de l'activité humaine

de ne pouvoir discerner les facteurs, les moteurs, qui la mettent en mouvement, et de confondre alors cette ignorance avec le libre arbitre. Ne serions-nous pas comme des miroirs qui, ne connaissant pas les lois physiques, croiraient produire eux-mêmes les images qu'ils réfléchissent ?

Cette extravagance peut paraître fâcheuse partout où elle se manifeste, mais elle l'est surtout dans les cantons de la politique moderne. On en est quotidiennement choqué, chaque adversaire discernant promptement ce qu'il y a d'excessif, de divaguant, de déplacé dans les attaques dirigées contre lui, tout en demeurant persuadé qu'il ne tombe pas lui-même dans une équivalente oblitération.

S'il est possible d'imaginer arbitrairement une société fictive dans laquelle les hommes, cessant d'être des hommes, seraient devenus ces sages que les abstracteurs de morale décrivent naïvement et qu'ils proposent en exemples, on peut se demander si ces conceptions élyséennes s'accordent soit avec le système obscur de la mystérieuse Nature, soit avec les mœurs imposées à l'Humanité par son essence foncière telle qu'elle est sortie de l'universelle évolution ?

Pense-t-on que, pour ce qu'on nomme le Progrès des institutions sociales et des réformes juridiques, on arriverait à quelque résultat utile si, dans les Chambres législatives il n'y avait, parmi les divers partis, que des hommes équilibrés dans leur individualité et dans leurs discours, des Bias, des Chilon, des Cléobule, des Périandre, des Pittacos, des Solon, des Thalès? Ah! non! ça n'irait plus. Il semble que la vie serait amoindrie au point de ne plus accomplir une besogne efficace.

Il suffit de s'être trouvé dans ces mêlées verbales pour, certes, en comprendre les ennuis tracassants, mais aussi pour apprendre ce qu'elles suscitent d'aperçus nouveaux, de révélations d'idées qui, sans elles, demeureraient cachées. Echauffés par ces luttes, les esprits acquièrent passagèrement une acuité singulière, et finalement ce tohu-bohu impatientant aboutit à un effet qui sans lui n'eût pas été obtenu. C'est l'absinthe qu'il faut remuer dans le verre pour obtenir la liaison d'un adéquat mélange.

Voilà les bienfaits de l'Extravagance! Ou du moins sa justification pour nos âmes tourmentées par tant d'éléments contradictoires qui nous enveloppent de leur réseau et nous embarrassent de leur clandestinité. Subissons-en le

inconvénients. Reconnaissons humblement que chacun de nous fait irrésistiblement sa part dans cette cacophonie inévitable. Ne nous en plaignons pas trop. Soyons, à cet égard, « philosophes », au sens vulgaire et débonnaire du mot, comme il convient que nous le soyons aussi pour l'A-peu-près fatal de l'existence.

Oui, la philosophie peut ici intervenir, sinon pour supprimer toute misère, au moins pour l'atténuer en faisant mieux voir ce qu'est cette horlogerie énigmatique et incohérente qui à tout propos nous déroute et suscite en nous tantôt la colère, tantôt la mélancolie, tantôt la stupéfaction, et fait surgir cette pensée macabre que le Monde est gouverné parfois par un sage, parfois par un crétin, aujourd'hui par un bon père, hier par un coquin méchant et ricaneur. Puisque c'est l'inexorable, il faut s'y résigner comme on se résigne à la mort. Quelque cruelle que soit celle-ci, quand elle frappe ce que nous aimons, bientôt le temps couvre ses méfaits d'un vernis réparateur.

Il en est de la vie comme des compartiments de wagons de chemin de fer. Aux premiers moments souvent on s'y sent fort mal assis et fort mal entouré. Mais bientôt on s'y fait.

A moins d'avoir le caractère rageur, on s'accoutume à ses voisins, on trouve ses angles ; finalement on y sommeille, moitié content, moitié contrarié ; on accepte parce qu'on ne peut faire autrement.

Courbons-nous ainsi devant l'ubiquitaire extravagance. Prenons-en notre part et supportons celle du prochain. C'est la Sagesse, puisque c'est la Destinée. Elle est moins séduisante que celle recommandée sentimentalement et poétiquement par Maeterlinck, mais elle est, peut-être, mieux appropriée à la dynamique souvent peu aimable du Monde. Ne pensons pas à la supprimer, chose impossible, mais à nous en accommoder, ce qui est dans nos moyens. C'est une intempérie comme tant d'autres subies par la triste humanité dont ne semble guère s'occuper le mécanicien invisible chargé de faire tourner la symbolique roue du Destin qui ne peut se mouvoir sans écraser les pieds de quelqu'un, quand elle ne l'écrase pas tout entier.

III

Philosophie de l'Antagonisme

Je conviens que les philosophies fractionnaires qu'en ces esquisses j'expose pour tenter d'en faire une philosophie pratique et humaine totale, dont sans doute on verra l'ensemble organique quand je serai au bout de ces successifs chapitres, n'ont pas un aspect réjouissant ni surtout une allure d'idéal ; elles ne volent guère, elles piétinent sur la terre ; elles paraîtront plutôt pessimistes.

Elles sont en discord avec nos rêves, mais en accord si parfait avec la réalité !

Et dès lors le point à considérer est si, cherchant des aperçus, des préceptes, des règles pour notre passagère existence, nous devons viser *ce qui est*, de préférence à ce qui, d'après nous, *devrait être*.

Je confesse que ma personnelle tendance est vers les vues positives. Le réel m'attire : j'y vais

comme l'oiseau au serpent. Je puis avoir aussi des vues idéalistes et m'y complaire, mais c'est pour les dimanches. Inutile d'agiter là-dessus des controverses. Apparemment on naît idéaliste ou positiviste comme on naît poète ou bouvier, et, au surplus, on ne persuade, en général, que ceux qui, confusément, pensent déjà comme vous. Les convaincre, c'est faire surgir ce qui germe et fermente en eux. On ne les féconde pas, on les accouche.

S'il faut s'accoutumer à l'A-peu-près vital et à l'Extravagance dans l'agitation humaine, il en est de même de l'Antagonisme qui partout autour de nous se révèle et sévit, au point qu'il y a dans l'humanité des espèces entre lesquelles l'inconscient met une hostilité que la plus haute culture ne saurait résoudre. Ici également apparaît une loi naturelle, désagréable, hélas ! dont le seul correctif est l'espoir, probablement vain, qu'avec la longueur du temps et ce que notre illusionnante confiance nomme « le Progrès », nous parviendrons à l'atténuer, voire à la supprimer, pauvres nains en conflit avec plus fort que nous.

J'ai un vague souvenir de tableaux, ou de gravures, représentant des scènes idylliques où les loups et les moutons, les jaguars et les anti-

lopes, les vautours et les colombes fraternisent, sans qu'on se soit jamais donné le souci d'expliquer comment les carnassiers assagis se nourrissent dans ces calmes jardins zoologiques. Y deviendraient-ils végétariens ?

A la rigueur on pourrait, la chimère aidant, imaginer l'eau et le feu fonctionnant en communion parfaite. Une des plus significatives expressions de l'infini est la fantaisie. Malheureusement, la réalité y met bon ordre et il semble que pour elle l'antagonisme et ses hostilités soient de première nécessité.

« Il semble ! » Cette prudente manière de parler s'impose. Irrésistiblement, je reviens à la considération de la fragilité de notre intellect si peu flatteuse pour les prétentions de ceux qui croient que nous avons en nous un outil merveilleux, la Raison, qui nous permettrait, quand il est bien manié, de découvrir « la Vérité », la plus fuyante, la plus ductile des entités ; le naïf et railleur symbolisme païen la logeait aux ténèbres des puits.

Rien ne garantit que cette Raison soit infaillible. Les myriades d'erreurs qu'elle à servi à commettre démontrent son inconsistance. Dans l'état actuel de notre cérébralité elle n'est que rudimentaire et nous confondons apparemment

ce dont elle serait capable si elle atteignait la perfection, avec ce qu'elle peut dans son imperfection présente. Nous prenons pour acquis ce qui n'est encore qu'en formation et en espérance.

Dès lors, qu'est-ce qui nous permet d'affirmer avec certitude qu'il en serait mieux de l'universelle cosmogonie si l'A-peu-près, l'Extravagance, l'Antagonisme et pas mal d'autres phénomènes qui fonctionnent et nous choquent, disparaissaient?

Il y a là vraisemblablement un mécanisme supérieur dont, dans la situation de nos connaissances, nous ne pouvons pas plus nous rendre compte et apprécier l'utilité ou la légitimité, qu'une dent des engrenages d'une montre qui souffrirait de la résistance qu'elle subit, ne pourrait juger de l'opportunité de ce malaise pour la marche régulière des aiguilles et la précision des heures.

Un de nos travers est de nous croire des buts et des buts considérables, alors que nous ne sommes que d'infimes moyens dans le grandiose travail, toujours en mouvement, toujours en ronflement.

L'antagonisme est partout dans les activités du monde et spécialement dans les affaires

humaines. « Elles ne sont que difficultés », suivant une expression qu'on attribue à Burke, mais que des milliers d'autres ont pu dire ou penser avant lui. L'architecture universelle est semblable à celle des cathédrales gothiques où les deux arceaux de l'ogive soutiennent l'édifice en se contrariant.

Darwin (le déjà si vieux Darwin) a magnifiquement et impitoyablement manifesté cette nécessité très dure en inaugurant son système de « la lutte pour la vie ». Il a montré comment ce déroulement des jours et des événements n'est qu'une suite d'escarmouches, de duels, de combats, de batailles. Il a tenté d'y introduire, en tempérament, que de ces mêlées belliqueuses sortirait un progrès. Il n'a pas reculé, quoique très savant, devant cette contradiction : que la direction générale et la tendance du bizarre Univers, ce Léviathan énigmatique, serait le Bien final, mais en passant par une série indéfinie d'actions intercalaires, inconscientes ou conscientes, dans lesquelles le Mal, le déplorable Mal, aurait la grosse part.

N'est-il pas plus conforme aux réalités qu'a vues l'Histoire et que nous voyons encore continuellement nous-mêmes, de laisser de côté ce douteux consolateur avenir et de prendre le

Monde tel qu'il est, c'est-à-dire avec l'inévitabilité de sa dose d'hostilité? A quoi sert, surtout pour ceux qui vécurent, vivent et vivront dans les périodes transitoires, de penser que peut-être plus tard, on ne sait quand ni pour quelle durée, il règnera une conciliation charmante, un Eden de fraternité et d'harmonie, auquel, si vraiment c'est la fin à atteindre, il eût été si facile à la Toute-Puissance cosmique ou, si l'on veut, divine, d'arriver sans tous ces « lentiponages » cruels de mauvais ouvrier?

« Le premier, le plus doux des biens, c'est la Paix, si aimable, si nécessaire au bonheur, que le meilleur, le plus grand des maîtres bornait toutes ses instructions, toutes ses récompenses terrestres à ces consolantes paroles : *Que la Paix soit avec vous.* »

Cervantès écrivit cela, mais il le mit ironiquement dans la bouche de Don Quichotte, ce fou qui était si sage. Dante parcourait les campagnes florentines en criant, lui aussi : « La paix! la paix! » et ne l'obtint jamais.

Voyez quels spectacles nous donnent les sociétés humaines, non seulement celles de notre temps, mais celles de tous les temps. Le Passé fut-il autre chose qu'un « débobinage » des antagonismes, et nos préoccupations

actuelles les plus poignantes n'ont-elles pas pour cause la crainte de nouveaux antagonismes vraisemblables?

Dans la vie privée, dès qu'on fait attention, n'aperçoit-on pas le même phénomène en des proportions moins tragiques, mais tout de même évidentes? Qui échappe à cette loi, étrange comme tant d'autres, sauf en de rares accalmies et pour d'infimes groupes ne sortant qu'à de courts moments de la terrible nécessité commune?

Y eut-il jamais nation avec un seul parti politique? Cet exemple est, pour nos contemporains, de la plus pressante actualité. Oui, vit-on jamais tous les citoyens d'un pays agir pour la chose publique avec une unanimité durable?

Dans les circonstances les plus particulièrement favorables, l'entraînement vers le baiser de paix ne perdit-il pas rapidement son intensité et n'en est-on pas revenu automatiquement aux dissentiments et aux querelles?

N'est-ce point la systole et la diastole du vaste cœur qu'est toute nationalité?

Assurément nous rêvons d'unité, nous nous irritons contre nos adversaires, nous voudrions les réduire à penser, à agir comme nous et

ils voudraient nous réduire à agir et penser comme eux, alors qu'il serait sage d'admettre ces groupements contradictoires commandés par la Fatalité !

Le véritable accord devrait consister, non pas à vouloir anéantir cette variété irréductible, mais à subir son existence insurmontable et à agir en conséquence.

Quel bien il en résulterait sinon dans l'action, qui sans doute restera toujours tumultueuse, au moins dans la conscience mieux éclairée sur les nécessités impérieuses de la grande machine dont nous sommes de si minuscules rouages, ne nous distinguant de tant d'autres, prodigieusement plus puissants, que par la conscience que nous avons de notre existence ! spécialité dont nous nous enorgueillissons, mais à qui est dû le sentiment de nos misères peu mitigé par le sentiment de nos joies, rares pour la plupart d'entre nous.

Afin de mieux saisir l'évidence, concentrons-nous sur cette question des partis politiques.

Quelle indiscutable réalité que la permanence de leur antagonisme et que l'impossibilité de les supprimer !

Vainement on met dans un lointain « idéal »

une fraternité abolissant tous les discords! Qu'importe, alors même qu'elle serait possible, cette nuageuse illusion : nous avons à parler, à agir pour les jours présents et les jours les plus proches. C'est pour ceux-ci qu'il faut philosopher et essayer de tirer de la philosophie quelque remède à des pensers trop tristes et à des luttes trop chagrinantes.

Quelque remède! C'est qu'en effet je n'écris ici que pour adoucir et consoler dans les limites où la vie est susceptible d'adoucissement et de consolation. N'en est-ce pas que de comprendre la nécessité de choses que d'ordinaire nous nous efforçons de détruire, ou dont nous souhaitons la destruction, avec des colères et des haines déprimantes? N'est-on pas plus disposé alors au pardon mutuel et à l'apaisement? Le besoin d'établir des responsabilités, des répressions, de se laisser aller aux rancunes ne diminue-t-il pas jusqu'à être remplacé par une ample et franche pitié et une indulgence généreuse? S'il est vrai que la Nature imposa constamment aux hommes la diversité des opinions et aux nations la pluralité des partis et leur douloureux antagonisme, quelle folie d'en vouloir l'anéantissement et de l'essayer quand on détient provisoirement la Force! C'est ce que

l'humanité ou les individus en révolte ont invariablement nommé la Tyrannie.

Le passé montre ce qui est advenu chaque fois qu'on a méconnu cette naturalité nécessaire : la fureur des luttes, l'impossibilité de parfaire le but, la fatalité des réactions. La sagesse a horreur du Sectarisme. Elle commande la modération et la tolérance. Celles-ci sont aisées à qui voit de haut les exigences immémoriales que je viens de brièvement décrire.

Dès qu'on persuade bien qu'un prunier ne peut produire que des prunes, on guérit de la manie d'en espérer des oranges. L'humanité n'est pas un verger où poussent des arbres dont les fruits sont les vertus.

IV

Philosophie de l'Inconscience

Pour bien comprendre l'Inconscience, il convient de comprendre d'abord la Conscience.

La Conscience, dont je veux parler ici, n'est pas cette faculté interne à laquelle, témérairement peut-être, on attribue une vertu de discernement entre le bien et le mal, entre « le vice et la vertu », comme on disait solennellement jadis, avec le classique apologue d'Hercule hésitant au carrefour des deux chemins auquel on n'échappait jamais.

Ce n'est pas l'instrument de Morale qui, non sans vacillations, nous conseille et nous juge, avec accompagnement habituel de contentement de soi ou de remords.

Il s'agit simplement du sentiment qu'ont de leur existence et de quelques-unes de leurs sensations, un certain nombre d'êtres, spéciale-

ment l'*homo sapiens,* cet occupant de l'échelon le plus élevé de la série actuelle des mammifères terrestres.

Car c'est un point à noter tout d'abord que la rareté de la conscience ainsi entendue. En immense majorité, ce qui compose la Nature est, ou semble, inconscient; tels les astres, les terres, les rochers, les eaux, les atmosphères, et, au delà des atmosphères, l'Ether, cet impondérable qui, depuis les émouvants travaux contemporains sur la Radio-activité, apparaît mirifiquement en réservoir infini de l'Energie dont la condensation formerait la Matière.

Dans cette masse énorme et sans vide apparaissent, avec un très petit chiffre, les individualités conscientes. Autant que nous en pouvons juger par nos sens si limités en nombre et en acuité, ne nous donnant jamais qu'une traduction affaiblie de la réalité, ce ne sont que « les animaux », dont nous sommes, il n'y a plus à marchander là-dessus. Ils sont sur le monde moins que les pucerons sur les feuillages.

Quand on considère les transformations de la substance qui forme l'Univers telle qu'on la conçoit présentement (en attendant sinon mieux, au moins autre chose) — état *successivement* éthéré, gazeux, incandescent, fluidique, solide,

cristallin, vivant, CONSCIENT — on voit que c'est au bout de cette évolution, comme une fleur à l'extrémité d'une tige, qu'apparaît *le don* spécial que j'examine avec prudence et qui n'est peut-être qu'un égarement de la Nature si prodigieusement variée et fantaisiste en ses caprices morphologiques.

On le trouve, ce prétendu don, non pas dans toute vie organique, puisqu'il manque aux végétaux, mais seulement dans les êtres où s'est formé, ah ! par quel compliqué et jusqu'ici impénétrable phénomène ! un système nerveux, c'est-à-dire un appareil merveilleux de transmission et de sensibilité entre une partie du total qu'est le corps et le centre cervical où gît et fonctionne cette étrange conscience.

Quelle variété au surplus dans l'intensité de cette perception !

Combien elle est rudimentaire dans les organismes inférieurs, vraisemblablement les premiers où elle apparut par un passage de la matière dite « inerte ou insensible » (pourtant partout animée et accessible à toutes les influences : ne confondons pas ce que nous ne percevons pas avec ce qui n'existe pas) passage dont nous ignorons le mécanisme !

Et chez nous-mêmes, les hommes, à quel

point elle est encore bornée! Quantité d'opérations chimiques physiques s'effectuent en nous à notre insu. Celles de la nutrition ne se font sentir qu'en cas de trouble maladif; telle la dérisoire colique, qui nous révèle qu'en nos intestins la digestion va mal. Durant des milliers d'années, nul humain ne s'est douté de la circulation du sang, qui, pourtant fonctionnait incessamment en condition essentielle de la vie. Sa découverte, par William Harvey (il eut contre lui toute la faculté de médecine de Paris), remonte à peine à deux siècles et demi. Shakespeare, devin comme tous les génies, l'avait pressentie dans son monologue fameux du *Roi Jean*.

Quantité de fils manquent donc entre notre Moi, notre « Ame », et notre corporalité, ou n'entrent en activité que par intermittence sous l'action d'influences accidentelles.

Pour l'accomplissement de quelle finalité, de quelle utilité, cette catégorie mesquine des êtres conscients existe-t-elle dans l'horlogerie totale de la Nature?

Invinciblement nous nous posons ces questions énigmatiques, quoiqu'elles empiètent sur l'impénétrable.

Et il ne manque pas d'ingénus qui proposent

ou affirment des solutions. C'est une spécialité des religions, et de leurs dogmes si aisément acceptés dans la période où elles sont jeunes et s'adressent à une portion de l'Humanité encore confiante.

En réalité de tout cela nous ne savons rien. Il est même douteux pour nous que la Nature ait une autre finalité que celle d'une transformation ininterrompue, soumise à la loi du changement mais sans fixité dans les formes concrètes en lesquelles se réalise cette évolution, sans préoccupation d'amélioration indéfinie. Peut-être n'est-elle qu'une suite d'agencements analogues à ceux du kaléidoscope, offrant sans cesse de nouvelles images, revenant parfois à des images déjà réalisées; un système de combinaisons où les seules constantes sont les éléments à combiner et la force qui combine, sans plan, sans programme préalablement arrêté, des formations qui se réalisent.

Faut-il se croire privilégié parce qu'on est doué de conscience? Voilà le point capital auquel je voulais arriver.

L'homme, toujours facilement orgueilleux, — but et roi de la création! hélas! hélas! — aime à le croire, aime à le dire. Quel philosophe candide s'écria : « Si un rocher m'écrasait,

j'aurais, sur le brutal, cette supériorité et cette consolation que je saurais qu'il m'écrase et que lui n'en saurait rien ! »

Question à solution douteuse parmi toutes celles dont il convient de douter quand on se mêle de ces problèmes qui sont aux extrémités du connaissable, les *terræ ignotæ* inscrites sur les cartes de la géographie rudimentaire d'autrefois.

La conscience nous fait, il est vrai, sentir les joies, mais elle nous fait aussi sentir les souffrances, et, dans la mer des vicissitudes de nos existences, qui dira si, pour la généralité des humains toujours dolents, le total de celles-là dépasse le total de celles-ci, et ainsi dicte une préférence ? Que de cruautés et d'horreurs aux cours des temps ! Que de fois l'inconscience eût été un bienfait ! Quelle inondation, quelle submersion de misères parmi lesquelles il eût mieux valu être comme les débris insensibles que roule un torrent ? Un arbre souffre-t-il quand on l'écorce ? Mais un homme quand on l'écorche ? Et que d'écorchés dans l'horrible histoire des guerres et des tyrannies !

Certes, quand nous nous interrogeons, il semble que nous ne pourrions nous résoudre à une vie où tout ce que nous faisons se déroule-

rait comme la végétation pour les arbres, comme les révolutions firmamentaires pour les astres, « qui ne savent pas ce qui leur arrive », et accomplissent leur devoir cosmique ainsi que des somnambules.

Mais n'assimilons pas à un formel désir la force latente qui nous pousse *à vouloir être*, même au prix de la douleur, conformes à notre destinée. Dans sa fable *La Mort et le Bûcheron*, le sarcastique et impitoyable Jean de La Fontaine qualifié « le bon » par antiphrase, a mis en plein relief cette lugubre devise : « Plutôt souffrir que mourir ! » Or, mourir n'apparaît-il pas l'abolition suprême de la conscience ?

Nous tenons à celle-ci autant qu'à la vie.

On peut romantiquement imaginer une humanité où tous seraient privés de la conscience et qui, pourtant, serait vivante et agissante.

Peut-être même agirait-elle absolument comme elle le fait maintenant qu'elle a l'illusion de diriger ses actes par une volonté douée de liberté.

Les nuages sont sans conscience. Les vents sont sans conscience. Les planètes, leurs astellites, aussi. Telle encore la bonne lune qui accomplit si bien, avec tant de calme harmo-

nieux et de parfaite discipline, sans écarts, sans fredaines, ses révolutions mensuelles, dont Beethoven, dans une sonate émouvante, a fait saillir le prodigieux pathétisme. Ils bougent, ils s'acquittent de leur mission et ne le savent pas! Faut-il dire : oh! les pauvres! ou mieux, oh! les heureux?

Villiers de l'Isle-Adam a imaginé une *Eve future*, une femme mécaniquement fabriquée et mécaniquement agissante. Supposons un roman, dans lequel on décrirait des hommes inconscients, indifférents comme les chênes à ce qui leur arriverait : *des insensibilisés*. Charles XII, dit-on, était déjà à peu près dans cette condition, ne connaissant ni le chaud, ni le froid, ni le plaisir de manger ou de boire, pas même l'amour. Ce serait une humanité automate où tout arriverait comme maintenant où nous croyons au Libre Arbitre et à la volonté individuelle responsable.

Et l'Univers lui-même, ce tout infini, le grand Pan?

A-t-il, lui, conscience de ce qu'il est et de ce qu'il fait? Si c'est là Dieu, faut-il nécessairement le supposer, en grand, tel qu'un de nous, avec un organe, cerveau ou tout ce qu'il vous plaira, pensant, comparant, jugeant, décidant?

De hauts esprits se sont posé cette question énorme et énervante.

Hélas! nous n'en savons rien! Nos cérébralités, en vain prolongées par nos sens matériels, prolongés eux-mêmes insuffisamment par des appareils scientifiques, ne peuvent pénétrer jusqu'à cet inconnu. Nous sommes de très misérables chercheurs, avides de dégager les mystères, et arrêtés dès que nous tentons d'en perforer la surface sur laquelle nous errons comme des mouches sur les murs rigides.

Elles font frissonner, ces plongées dans l'Insondable.

A tous nos tourments s'ajoute celui de si peu connaître, doublé de l'inquiétude de vouloir connaître davantage. Ferrero, érudit historien, range parmi les conditions de la paix et du bonheur : ne savoir que peu de chose. Oui, la diminution de la conscience est une douceur et son abolititon dans l'Inconscience est, peut-être, la douceur suprême, C'est ce que disent, paraît-il, en grand nombre, ceux qui vont mourir.

Des millions d'Hindous placent le bonheur final dans le vague infini du Nirvana, le retour à l'Inconscient.

V

Philosophie du Remplissage

Voici un nouveau cas de ces insuffisances du Monde contre lesquelles la pauvre humanité incessamment s'insurge, avec l'espoir, toujours déçu, d'en triompher, alors que tant d'imperturbables défaites et déceptions devraient lui apprendre à s'y résigner.

Il y aurait longtemps, apparemment, qu'elle serait arrivée à ce calme humble et morne si elle était composée d'êtres prolongeant en une seule équipe leur existence à travers les âges et pouvant ainsi profiter des renseignements et enseignements fournis inépuisablement par l'expérience. Mais les uns disparaissent avec leurs désillusions, tandis que d'autres apparaissent avec leurs espérances. Il y a un renouvellement incessant et mystificateur. Des troupes fraîches et non documentées remplacent celles qu'ont éreintées les fatigues et les mau-

vais tours de la vie. Et ainsi la partie recommence avec des joueurs confiants et naïfs faisant « la relève » des joueurs décavés.

Le Remplissage, c'est la série de grandes et petites choses, de grands et petits inconvénients, de petits surtout, qui, sans épuisement, pullulent partout et à toute heure, en donnant l'impression qu'ils sont inutiles, qu'ils constituent des forces et du temps perdus, et que si tout avait été organisé en bon ordre par les puissances supérieures, on serait libéré de cette multitude de faits vexatoires. C'est l'ensemble des poids morts de l'existence. C'est la vie pareille aux vaisseaux qui ont, dans les longues traversées, leur coque encombrée d'algues dont ils traînent lourdement la gênante chevelure.

Il convient, il est vrai de réserver, comme chaque fois que nous sommes devant une imperfection, un mal, une insuffisance, la question de savoir si nous ne nous trompons pas, puisque nous n'avons comme instrument de contrôle et d'appréciation qu'un cerveau dont rien ne garantit l'infaillibilité. Il faut être étonnamment simplot et « jobard » pour, connaissant l'histoire des erreurs et des contradictions humaines, s'imaginer qu'en maniant adroite-

ment la Raison on peut découvrir sûrement la vérité. Pour être fixé là-dessus, il suffit de voir ce que crurent être la vérité ceux qui, n'importe où et n'importe quand, se sont livrés à ce labeur et les inévitables divergences auxquelles ont abouti leurs recherches.

La conclusion qui s'impose, c'est que nous sommes très médiocrement armés pour ces analyses et qu'une bonne preuve de notre infirmité à cet égard est la confiance fort sotte que nous avons dans la valeur des résultats obtenus.

Il y a assurément dans l'immense variété des phénomènes, certains faits, certaines lois sur lesquels s'est établie une opinion pour le moment universelle et qui nous semble inébranlable. Telles les propositions mathématiques comme la formule des trois angles d'un triangle, ou l'attraction avec sa manifestation classique la pesanteur. Et pourtant, on les a récemment mises en question l'une et l'autre en les représentant, non sans valables motifs à l'appui, comme de simples postulats valant pour le temps où nous vivons, mais sans certitude que des générations ultérieures, par une meilleure vision de la Nature pouvant dériver, entre autres, d'une constitution améliorée de nos cervicalités, ne

délaisseront pas ces passagers axiomes pour d'autres à l'aspect mieux justifié.

Tout cela n'est point paradoxe ou œuvre de scepticisme, mais appréciation très sérieuse des multiples mystères parmi lesquels nous en sommes un nous-mêmes, et pas le moindre.

Bref, étant donné les conditions et les moyens actuels de nos individualités, nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'il y a beaucoup de remplissage dans notre vie tourmentée, et que « la toute-puissance » eût été aimable de nous l'épargner. Tout ce que nous faisons, pareil au minerai à l'état fruste, est enveloppé d'une gangue, d'un étoffage, que les plus indulgents et les plus accommodants doivent tenir pour agaçant et superflu.

Lors des famines et des misères qui, au cours du siècle dernier, désolèrent l'Irlande, j'entendis raconter que les paysans, réduits au plus strict exigu de matières nutritives, accompagnèrent l'ingurgitation de leurs aliments précaires de boulettes d'argile destinées à remplir le vide cruel et exigeant de leurs estomacs insuffisamment remplis.

C'est un bon symbole du remplissage! Il a l'avantage d'être brutal et très visible. Car, lorsqu'on observe attentivement ce qui se passe,

il ne faut pas longtemps pour voir que c'est partout la même chose. Pour cette question de l'alimentation notamment, on a parfois fait le calcul de tout ce que nous introduisons dans notre appareil digestif de surcharges qui ont, entre autres effets, de se transformer en simples déjections dont la bienfaisante Nature n'a pas même daigné nous faire grâce de l'odeur.

Aussi des chimistes ont-ils rêvé de nous libérer de ces suppléments aussi inutiles que fétides, en pressentant, pour l'avenir, pour « la Cité future », l'emploi de pilules savamment combinées qui, sous de petites doses, contiendraient tout ce qu'il faut pour nous nourrir et ne laisseraient après elles aucun déchet désagréable. Reste à savoir si nos viscères, avec leurs immémoriales mauvaises habitudes, s'accommoderaient de cet allègement et si, là aussi, il ne faudrait pas procéder, par quelle miraculeuse chirurgie ! à des résections et à des rétrécissements qui supprimeraient la sensation pénible du creux intestinal, alors que nos tubes sont accoutumés à de plus généreux mobiliers.

Voici donc que, dans des opérations nutritives auxquelles nous ne participons que très limitativement comme le chauffeur qui jette du combustible au foyer d'une chaudière, nous

subissons un remplissage notable, à fâcheuses conséquences indirectes, avec la seule compensation des fragiles délectations de la gourmandise.

Et ce combustible lui-même qui suscite une image sous ma plume, n'en donne-t-il pas un autre significatif exemple, puisqu'on sait que pour le problème du chauffage, les trois quarts au moins de la chaleur s'envolent par les cheminées?

C'est plus déplorable encore dans les actes que nous accomplissons, ou cherchons à accomplir, avec une volonté directe.

Ici l'énormité du déchet et du gaspillage se manifeste mieux encore, spécialement dans les puérilités.

Je me souviens d'une comédie légère où l'auteur avec la seule préoccupation, il est vrai, d'amuser le public et sans aller au fond tragicomique de la Vie, montrait un « soireux » s'efforçant de nouer correctement la cravate blanche obligée, n'y réussissant qu'après de nombreuses tentatives énervantes et des gestes colériques par lesquels il envoyait au diable en les éparpillant autour de lui, les tissus inutilement froissés.

C'est encore un parfait emblème des gesticu-

lations personnelles stériles auxquelles nous sommes incessamment condamnés. Vainement nous nous efforçons d'être précis, ménagers de temps et d'action, attentifs à tout accomplir avec correction, netteté, précision, bon ordre. Des forces malignes interviennent pour déranger cet espoir de belle discipline et d'adresse impeccable et nous ramener tyranniquement aux gaucheries et aux imperfections. Le remplissage « s'amène » sarcastique et inexorable !

Que d'allumettes frottées sans efficacité ! Que d'encriers renversés ! Que d'assiettes ou de verres cassés ! Que de rendez-vous manqués ! Que d'objets perdus et longuement cherchés ! Que de lettres et de formules superfétatoires et de phantasmes ludificatoires ! Que de fois, dans un trousseau, la dernière clef essayée est celle qu'on voulait ! Et, dans un mouchoir, le dernier coin celui où est inscrit le chiffre qui l'identifie ! Que de nuits d'insomnie, que d'indispositions débilitantes ! Que de fâcheux, que de « raseurs » ! Que de « ratés » dans tous les compartiments de l'existence !

Les cas surabondent ! La dilapidation est immense ! Et pourtant la vie est si courte ! Qu'est-ce qui reste d'heures bien employées quand on en fait le compte de profits et pertes ?

Et aussi que de superfétations inévitables ! Qui, devant prendre le train, arrive toujours juste au moment du départ, sans perdre du temps dans une attente qui n'a d'autre but que d'être certain de ne pas manquer le voyage ! Et le voyage lui-même, et les courses, en général, pour aller à une affaire, à quel point ils sont du coulage, du remplissage, car, assurément, ils ne produisent pas toujours par eux-mêmes un agrément !

Les lectures? Spécialement celles des journaux? Un fardage décourageant accompagne l'exposé des idées ou des événements les plus simples. On « circonluque » (il est hardi, le néologisme, mais drôle et partant excusable) avant d'arriver à l'essentiel. Un bavardage copieux rayonne autour de la moindre affaire.

Moi-même ici, peut-être, tombai-je dans ce travers?

Il est prodigieusement rare qu'une œuvre soit assez belle pour qu'on n'ait pas envie d'y faire du décapage ou de sauter des pages. Ah! s'il y a de bons moments, quelle prodigieuse dépense de mauvais quarts d'heure !

Et les conversations! et les discours! Vraiment, rien que d'y penser on sent que la démonstration de leur superfluité est surabondante,

tant elle brille d'évidence. Et, en même temps, on éprouve une sorte de débilitation et de honte d'une vie autant farcie de balivernes.

Mais non, il ne faut pas se décourager. Comme toujours, en considérant l'abondance des insuffisances que nous impose un Sort railleur et impitoyable, il est décent d'accepter, de tendre la gorge, sans trop murmurer. Tout cela, au demeurant, est si curieux et d'un comique mélancolique ineffable. « On payerait sa place. »

La Philosophie (ce moustiquaire), après avoir constaté, apprend à se soumettre. Elle apprend aussi l'ironie, cette revanche de l'âme sur les cruautés et la malignité du Destin. Elle apprend à ne pas poursuivre l'impossible perfection, à ne pas en avoir la maladive manie qui est un des plus sûrs moyens de se croire malheureux.

Une force secrète, contradictoire et complice de la grande force totale malveillante, nous donne, pourtant, le sentiment à la fois amer et doux que tout aurait pu si normalement et si harmonieusement arriver.

Mais il y a, je ne sais quelle beauté tragique, par sa goguenardise même, dans cette bizarre, cette diabolique conspiration où rien n'arrive tout à fait comme on l'a souhaité.

VI

Philosophie de l'Irréel

A l'Homme il faut toujours, incarnant son désir,
Héros, doctrine ou dieu, quelque fétiche étrange ;
Là monte sa ferveur, là chante sa louange,
Là l'Idole à laquelle il aime à s'asservir.

En vain le Sort moqueur incessamment dérange
Les nuages fuyants qu'il s'obstine à saisir.
En vain, sans se lasser, un ténébreux archange
Jette à bas les palais qu'il s'épuise à bâtir.

Enfantin, il ignore, en ses espoirs sans trève,
L'abîme séparant le réel et le rêve
Et se prend au mirage éternel du Bonheur.

Confondant le présent et l'avenir sans bornes,
Oubliant la Nature aux résistances mornes,
Il veut être en un jour semeur et moissonneur.

Dans ces études qui, sous leur forme condensée, apparaîtront, sans doute, à plusieurs de simples croquis, à d'autres des boutades, à d'autres les grogneries d'un désabusé, j'essaie simplement et obstinément de voir et de dire *avec sincérité*.

Et mon but (pourrais-je assez le répéter !) est

non de décourager et d'assombrir en montrant la vie telle qu'il me semble qu'elle se débite en sa fatalité étrange et mystagogique, mais de la faire apparaître en sa curiosité énorme, et vraiment séduisante par cette curiosité même, malgré la libérale somme de déboires qu'elle dispense en compensation des agréments, plutôt rares.

Quand on s'accoutume à cette façon de juger le spectacle, on parvient, sans trop d'efforts, à un état de relatif héroïsme qui n'est pas l'abandon attristé et stoïque aux nécessités de la féroce Nature pour laquelle nous comptons si peu, mais une acceptation virile de ces nécessités en considération du but grandiose dont, de nous et de nos misères, elle fait des éléments.

Tel le soldat en campagne (la vie est un combat, *vita prœlium*) subissant les incessants déboires des intempéries, des marches forcées, des vivres insuffisants, des nuits cruelles, des escarmouches et des surprises, avec le sanglant aboutissement des batailles, mais qui demeure résistant et brave, parce qu'il a le sentiment de l'importance des événements auxquels il participe tout en ignorant souvent le but et la tactique.

Malherbe a dit, là-dessus ces raisonnables paroles : « Je suis trop un simple passager pour me mêler de juger la conduite du navire et du capitaine. » Où est-il le capitaine? Y a-t-il seulement un capitaine?

Ma philosophie, expérimentée sur moi-même, est, à mon sens, une doctrine de force et non une doctrine d'affaissement.

Voir les hommes, les choses, les faits tels qu'ils sont! Ne pas se laisser aller au mirage du verbalisme sonore (les cymbales retentissantes de saint Paul) et des rêves inatteignables. Se garder des mensonges agréables et des rêves décevants. Ou, quand on s'y abandonne par une faiblesse humaine presque irrésistible, les voir dans leur réalité distractive, c'est-à-dire dans leur fragilité et comme de simples adjuvants, pour l'effort, pour l'Excelsior.

Ce sont des fleurs, de belles fleurs, mais comme rapidement elles se fanent et vont aux détritus !

L'Humanité, pourtant, ne s'en désintéresse pas. Devant l'incessante insuffisance de tout ce qu'elle désire, elle est entraînée à concevoir ce qui serait « meilleur », et à y aspirer. Elle a en elle une faculté imaginative qui lui permet de

se représenter ces créations de paradis artificiels. Elle croit même à la possibilité de la réalisation de ces chimères et souvent s'y acharne avec l'opiniâtreté aveugle d'un insecte qui essaie de grimper le long d'une surface verticale trop glissante et retombe périodiquement au pied.

C'est L'IRRÉEL.

Je pourrais dire « l'Idéal », puisque ces conceptions ne sont pas celles d'un irréel total embrassant tous les rêves même mauvais, et que ces aspirations vers l'inexistant s'alimentent surtout de perfection et de beauté. Mais il s'y rencontre un tel mélange d'erreur et souvent d'extravagance que mieux vaut adopter un mot ne désignant pas l'irréprochable.

L'Irréel vogue dans nos cérébralités comme une correction du Réel, comme un constant reproche aux insuffisances, à notre point de vue, de l'organisme de la Nature. Il fait des retouches à « l'œuvre de Dieu ». Incessamment il nous induit à établir des comparaisons entre ce qui est et ce qui, d'après nous, aurait pu être, avec, usuellement, les soupirs du regret.

Nous voilà ainsi doués, une fois de plus, d'une aptitude dont on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu en manquer. Ah ! que de

contradictions, au moins apparentes, dans les compliquées marionnettes que nous sommes et dans la pièce que le Destin nous fait jouer !

Au point de vue de ce qu'on peut qualifier l'hygiène vitale, c'est-à-dire la manière la plus raisonnable de nous comporter dans le mécanisme universel dont nous sommes des organes, infimes, mais apparemment nécessaires, à moins que tout ne soit hasard et mystification, l'analyse de cet Irréel se mouvant dans le domaine incertain de nos mentalités, suscite des réflexions qui sont ici à leur place, puisque mon propos est, non pas de me livrer à des amplifications plus ou moins affligeantes, mais de mettre, s'il se peut, en relief quelques directions pour amoindrir nos soucis et nos inquiétudes et parvenir à un état d'âme pacifié.

Les uns n'étendent pas loin leurs rêves, soit dans l'ambiance, soit dans l'avenir. C'est d'une façon individualiste et « égotiste » qu'ils subissent le phénomène de cette végétation intellectuelle qui érige « un double » vaporeux de leur existence, un corps astral, comme diraient les spirites. Ils considèrent cette végétation dans l'enchevêtrement et la succession de tous les petits événements qui la composent et, tantôt pour chacun de ces éléments,

tantôt pour quelques-uns d'entre eux seulement, imaginent un type, qui les satisferait davantage s'ils ont un lot plus ou moins acceptable, ou qui remplacerait celui dont ils souffrent trop. Stendhal appliquant cela à l'amour l'a nommé « cristallisation ».

Cette manie amélioratrice, qui souvent tourne à l'obsession et, quand on ne la surveille pas, empoisonne le cours de la vie telle qu'elle s'impose à nous avec ses malfaçons inévitables, va des choses les plus insignifiantes aux plus valuables. C'est alors une tracasserie interne à renouvellements incessants. N'être jamais content, soit qu'on le laisse voir, soit qu'on contienne en soi cette impression attristante! Le temps qu'il fait, le costume que l'on porte, les repas qu'on mange, la santé toujours frelatée qui nous est départie, les compagnonnages que l'on subit, les discours qu'il faut entendre, les visages que l'on rencontre, les affaires que l'on traite, les occupations auxquelles on se livre, les affections qui ne rendent pas assez, *et cœtera, et cœtera!*

C'est une recherche et une convoitise permanentes du « plein » avec un échec toujours renouvelé pour l'obtenir. La vision de ce qu'il faudrait au sens de nos présomptueuses exi-

gences se dresse avec ses obstinées déceptions. A moins que, plus sages, nous n'ayons le sentiment que ce n'est que de l'imaginaire, naissant en nous par une dérision, et que nous n'ayons la force de ne contempler ces rêves qu'en intéressants phantasmes, passant comme les formations mouvantes des nuées dans l'atmosphère avec leurs Mésopotamies imaginaires, leurs lacs et leurs montagnes, leur faune et leur flore aériennes et vides, gonflées de formes illusionnantes.

Pour ceux qui tentent puérilement une justification de tout ce qui est et de tout ce qui arrive (Bernardin de Saint-Pierre expliquait le cotelage des melons en indication de l'endroit où il faut les tailler, et la couleur des puces en moyen de les trouver plus aisément dans la chemise : les harmonies de la Nature!) cette superposition, à la réalité solide et brutale, d'une sorte de musée des modèles, vaut, peut-être, je le disais plus haut, comme une excitation à l'effort pour atteindre au meilleur. Mais en a-t-on le temps dans le tournoiement cinématographique de la vie, et cet effort lui-même ne devient-il pas une obsession complémentaire ajoutant sa tension, la plupart du temps inutile, au souci qui l'a provoquée?

Ne vaut-il pas mieux admettre débonnairement le prosaïsme du « Comme ça est », sans se priver de la poésie du « Comme ça pourrait être », et, entremêlant ces deux éléments, accepter chacun avec ses disponibilités particulières et sans prétendre lui faire chanter des hymnes non appropriés à ses cordes vocales? Il y a là un équilibre possible et admissible, une moyenne mesure qui est, peut-être, l'idéal (mettons ici ce gros mot), pour l'équipe terrestre très relativement gratifiée dont nous sommes.

Ah! si j'avais pu avoir la maîtresse absolument réussie que mon imagination peut fabriquer, une « Eve future » pour employer le mot de Villiers de l'Isle-Adam, non en caoutchouc comme les femmes fournies, d'après la légende, aux capitaines au long cours par d'ingénieux industriels américains, mais en chair et en os! Ah! si j'avais pu ajouter à celles que j'eus, comme tout le monde en a, la correction de leurs imperfections du moment! Mais je me suis contenté de prendre au vol, tel qu'il fut,

> le bonheur passager
> Que le Destin dispense en des moments trop rares.

J'ai cherché, notamment, sans y réussir quoique la prétention fût modeste, une com-

pagne ayant aussi bon appétit que moi : nous aurions, je le suppose, été heureux ensemble. Elle m'a échappé aussi obstinément qu'une plume de fer vraiment à ma main, qui m'eût épargné les attaques crispantes de la crampe de l'écrivain.

L'Irréel nous joue encore d'autres tours.

C'est quand ses rêveries passent de la vie individuelle restreinte à la vie sociale immense.

Il vogue alors sur les océans qui conduisent à l'Utopie, l'île parfaite imaginée par Thomas Morus, ce juriste entêté et dépourvu de galanterie qui se fit décapiter plutôt que de rendre hommage à la charmante reine passagère que fut Anne de Boleyn.

L'Irréel devient alors dangereux, parfois excessivement dangereux. Il a travaillé et travaille encore ce qu'on nomme « de bons esprits », entre autres Platon dans sa République, Campanella dans sa Cité du Soleil, Harrington dans son Oceana, Howells dans son Altruria, Bellamy dans son Boston futur, Cabet dans son Icarie, Hertzka dans sa Contrée Libre, Comte dans sa Grande République, William Moris dans son Nulle part, Paul Adam dans sa Malaisie, et d'autres, et d'autres ! Les rêveurs n'ont jamais manqué, et combien

c'est normal si la vie est un rêve, comme le soupira Shakespeare, un mauvais rêve, comme le gronda Baudelaire.

C'est surtout en politique que l'affaire prend des tournures délicates lorsqu'on n'a pas du phénomène de l'Irréel l'appréciation prudente qu'il faut.

On est alors la proie des idéologues, brigade souvent féroce dont Napoléon avait horreur et qu'il malmenait si usuellement que, même le matin de Waterloo, à la ferme du Gros Caillou où il avait passé la nuit finale et fatale de son Empire, il eut l'enfantillage de les brimer encore. Or, ces messieurs ont la manie terrible de vouloir traduire leurs hallucinations en réalités, de jeter un pont sur l'abîme qui sépare cette superstructure aérienne de cette infrastructure terrestre, ce subjectif de cet objectif. Et comme la bonne réalité résiste « dur comme fer », et comme les pauvres humains font partie de cette réalité résistante, les utopistes en question, témoins le doux Robespierre et ses Jacobins, s'obstinent à les persuader au point de leur en faire perdre la tête sur quelque guillotine rationnelle. Ceci est le *summum* des inconvénients possibles de l'Irréel et démontre à quel point il est expédient

d'avoir la méfiance de ce pays des fées... et des démons.

Nous sommes encore en plein milieu de bonshommes qui ne font pas la distinction entre l'Imaginatif et le Possible. On le fut de tout temps, comme si c'était un ingrédient nécessaire. Regardez autour de vous, ils foisonnent. Tendez l'oreille, leurs paroles bruissent de toutes parts.

Quand ils ne bâtissent pas des cités complètes à l'exemple des illustres ci-dessus énumérés, ils travaillent à des édifications partielles, aussi intransigeants pour imposer celles-ci aux voisins que les autres, à capacité irréalisante plus vaste, pour imposer celle-là à tout le monde.

Quels mégalomanes de stupidités sentimentales périlleuses !

Les plus inoffensifs de ces ludificateurs sont ceux qui se résignent au présent et envisagent ingénument l'avenir « en idéal lointain » comme on s'accoutume à le nommer. L'âge d'or classique, là-bas tout au fond de l'avenir des temps, là-bas, là-bas dans les nuages, quand la Nature au bout de ses farces, de ses turlutaines et de ses gambades, daignera s'en reposer et faire dimanche. Va-t-en voir s'ils viennent !

Puis il faudrait tant attendre ! Je me désintéresse fort, moi vivant actuel, de ces futurs contingents et de ces dividendes hypothétiques. Autant vaut croire tout de suite au Paradis de Jésus, ... ou à celui de Mahomet.

Ah ! si ces quelques lignes de mise au point pouvaient ramener à la modération cérébrale, qui précède toujours la modération dans la conduite ? Mais comment l'espérer alors que la Nature semble ne pouvoir ce passer de ces hors-d'œuvre aussi dérisoirement sarcastiques que les imaginations de Jérôme Bosch ou de James Ensor, de Goya ou d'Odilon Redon.

Ce serait déjà beaucoup si mon prêche induisait quelques unités à se garder elles-mêmes contre l'abus de l'Irréel et à supporter flegmatiquement cet abus chez les autres.

VII

Philosophie des Sept Péchés capitaux

Au firmament humain gitent en astres noirs
L'Avarice, l'Orgueil, la Colère, l'Envie,
Avec la Gourmandise à la Luxure unie,
Et la Paresse, sœur du sommeil et des soirs.

Leur constellation perfide, sur la terre
Verse sans s'épuiser des philtres corrupteurs,
Et les hommes épris de joie et de chimère
Boivent, sans se lasser, ces poisons tentateurs.

Qui donc les atteignant aux profondeurs des ombres
Arrachera des cieux ces divinités sombres
Et les enfermera dans la nuit des tombeaux ?

Ou faut-il que toujours, pris dans le sortilège
Funeste et séduisant du sinistre cortège,
Nous restions asservis aux péchés capitaux ?

Croyez-vous au Progrès ? Moi, je crois surtout au changement, au *perpetuum mobile*, à la transformation incessante et volubile de la Nature, tant dans les détails infinis en petitesse que dans l'ensemble infini en grandeur. Que de fois une invention correspond à une suppression de beauté !

Le moderne cinématographe a révélé la prodigieuse minutie et la prodigieuse vitesse de cette universelle et inlassable transformation, puisque pour rendre avec vérité la vie de n'importe quoi, il faut multiplier sur la bande pelliculaire les images à raison d'une quinzaine par seconde, ce qui suppose que nos moindres mouvements changent au moins autant de fois. Rien ne dure même un moment, si l'on entend par là un intervalle pour nous appréciable. Je ne sais plus quel philosophe, de préférence allemand, a dit avec raison cette apparente sottise : « L'être équivaut au non-être ! » Tout, en effet, est ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore.

Quelle chance que cette agitation accélérée ne fasse pas de bruit ou que notre très grossière ouïe ne perçoive pas le bruit qu'elle fait ! Nous en serions assourdis. On l'a déjà dit pour le phénomène léger, charmant et, en apparence seulement, taciturne de la vaporisation d'une goutte de rosée aux rayons du soleil levant.

Ne généralisons pourtant pas trop et essayons de nous entendre sur le sens à donner à ce mot caoutchouc : le Progrès.

Certes, ce qu'on nomme la Science pénètre de plus en plus dans l'inconnu matériel des choses. C'est ce qui se passe, au moins, pour

l'humanité européo-américaine dont on peut dire qu'elle est essentiellement progressive, indéfiniment éducable, incompressiblement inventive, instinctivement novatrice, incorrigiblement colonisatrice.

Sans que, toutefois, ses inépuisables conquêtes fragmentaires lui donnent l'impression qu'elle approche de la conquête totale. Au contraire, comme l'explorateur imaginaire de Tite-Live descendant du rivage dans les abîmes de la mer, plus cette humanité avance et découvre, plus semblent s'élargir les espaces qu'elle a à parcourir pour posséder la connaissance totale.

Une sphère, une sphère, qui grossit, grossit et s'enfle sans cesse, de telle sorte que sa surface augmentant avec son gonflement touche l'inconnu à conquérir par une surface de plus en plus vaste.

Augmenter les richesses scientifiques, par exemple capter et utiliser la vapeur et l'électricité, ces caractéristiques énormes du XIXe et du XXe siècle ; être à cet égard « en progrès » d'après le sens usuel du mot; enfoncer dans les obscurités du monde des sondes de plus en plus nombreuses, de plus en plus agiles et de plus en plus pénétrantes, n'implique malheureusement pas un progrès moral parallèle des âmes et des caractères.

Ceux-ci semblent grevés d'une fâcheuse permanence dans les éléments constitutifs de leur psychologie, voire de leur physiologie, au moins pendant la durée historique qu'il nous est permis de considérer. Il y aurait là « une constance » morale.

Je conviens que cette durée est peu de chose en comparaison du total de l'évolution humaine et que peut-être, par la longueur du temps, des améliorations consolantes se produiront. Mais comme la vie de chacun de nous est fort limitée, et que chacun de nous n'existe que pour ce minime tronçon, force est bien, lorsqu'on s'occupe, comme je le fais en ces études, de rechercher les considérations de nature à rendre plus acceptable notre sort terrestre, de ne pas envisager les trop lointaines éventualités. Que me fait ce qui se passe dans les sept étoiles de la Grande Ourse? Que me fait ce qui arrivera dans quelques siècles, en supposant que cela arrive? Distance d'espace, distance de temps s'équivalent.

Arrêtons-nous à ces âmes et à ces caractères.

Les principales catégories qui les affectent ont été assez bien concentrées et spécifiées dans ce que la scolastique catholique a nommé les Sept Péchés Capitaux : l'Avarice, la Colère,

l'Orgueil, l'Envie, la Paresse, la Gourmandise, la Luxure, ces célébrités.

Et tout de suite je pose cette question : Est-ce que, depuis les temps historiques, et en prenant non pas quelques individualités de choix, mais la masse sociale, ces gros péchés ont diminué, soit comme intensité dans leur pratique, soit comme diffusion dans la masse humaine?

Il est opportun de se le demander pour atténuer l'impression décourageante qui résulte de la constatation de leur singulière persistance et de leur perverse fatalité, et d'en accepter dès lors les inconvénients comme ceux de tant d'autres nécessités déjà mises par moi en relief dans les successives philosophies qui montrent « l'A-peu-près » partout régnant. C'est ce qui relie ce chapitre, malgré son titre à première vue incohérent, à ceux que j'ai précédemment proposés au lecteur amateur de méditations sévères.

Non, vraiment, les hommes, les pauvres hommes que nous sommes, ne sont pas moins gourmands, paresseux, érotiques, envieux, orgueilleux, colériques, avares, que du temps des guerres médiques, de Jules César ou des Croisades. Avec une monotonie qui fait enrager quiconque ne tient pas cette invariabilité pour une loi naturelle insurmontable et pour un

ingrédient de l'universelle harmonie dont nous ne connaissons pas le secret, ces Vices se comportent avec une santé indémontable.

Des Vices, dis-je; oui, telle est leur réputation ; et, pourtant, j'entendis un raffiné, un efféminé, un cynique, comme il vous plaira, dire qu'il les connaissait tous les sept et qu'il regrettait qu'il n'y en eut que sept. Mais sept est un nombre bibliquement fatidique depuis les sept jours de la Genèse jusqu'au chandelier à sept branches et aux sept vaches dans le songe pharaonique interprété par l'hébreux Yousouf dit Joseph.

On peut faire la contre-partie de cette constatation en prenant les Vertus qui correspondent à chacune des étiquettes de ces graves infirmités que, sans succès, des mentalités jobardes ont tenté de corriger, ou espèrent corriger, à force de soins, de bons conseils et de « rationnelle » éducation, sans s'apercevoir que, d'après la brutalité des faits, il semble que ce sont des éléments d'une telle idiosyncrasie que, sans eux, et sauf la variété des dosages, un homme ne serait plus un homme, comme sans sa trompe un éléphant ne serait plus un éléphant, et sans sa carapace, une tortue ne serait plus une tortue. Au point de vue de la beauté et de l'élégance, ces derniers organes ne sont,

eux aussi, que d'une convenance fort approximative. Pourquoi la Nature les a-t-elle imposés ?

De même, pourquoi lui fallut-il nos excès ? Quelles catastrophes, quels cataclysmes surgiraient, apparemment, si on supprimait ce ferment spécial qu'ils mettent dans la vie? Quel est l'être, quelle est la chose auxquels il ne faut pas un peu d'argile vulgaire pour que s'accomplisse sa prédestination ?

L'Eglise catholique, en son organisme destiné à faire régner la Morale, a préféré, en dressant le catalogue des péchés capitaux, considérer le côté pécheur plutôt que le côté vertu. Elle a, par une curieuse ironie, ou par une vision plus pratique ou plus cynique de la réalité, cru qu'il était plus expédient de combattre le Mal que de prêcher le Bien.

Car pourquoi, au lieu de conspuer la gourmandise, ne pas recommander la Sobriété; au lieu de la paresse, le Travail; au lieu de la luxure, la Chasteté; au lieu de l'orgueil, la Modestie; au lieu de l'envie, la Charité; au lieu de la colère, la Modération; au lieu de l'avarice, la Générosité ?

Ou bien encore, pourquoi ne pas les mener deux à deux, chaque vice avec son envers de

vertu, chaque vertu avec son envers de vice, bras dessus, bras dessous ?

Le relief, de part et d'autre, en eût été plus saisissant. Ce serait à recommander pour les cours de morale dans les écoles où tant de bêtises sont évacuées à ce sujet.

Et l'on ne peut même (ne serait-ce pas la sagesse, la salutaire moyenne mesure?) considérer une étape à mi-chemin des deux extrêmes : ni libidineux, ni prude, mais galant ; ni goulu, ni frugal, mais gourmet ; ni rageur, ni molasse, mais ferme ; ni acharné, ni indolent, mais actif ; ni rapiat, ni prodigue, mais libéral ; ni envieux, ni bonasse, mais émulateur ; ni insolent, ni humble, mais digne?

Cette célèbre Heptarchie du Diable fait fuser sans interruption de fort désagréables inconvénients dans les agglomérations sociales et commande, pour ne pas trop en souffrir et ne pas trop s'insurger inutilement contre elle, que nous ayons le sentiment de son inévitabilité.

Autour d'elle, vraiment, se polarisent les portions principales de nos misères et on ne s'est pas trompé en donnant aux sept rayons de cette étoile apocalyptique cette qualification « capitaux ». Des « têtes » de pont pour les grands chemins qui conduisent à nos misères.

Non pas que les mots usuels en rendent la complète amplitude.

L'Avarice, par exemple, n'est pas seulement la banale manie d'Harpagon le thésauriseur, assez rare, en somme, à toute époque. Elle implique, au delà de la conservation jalouse de la monnaie, la rage d'acquérir la richesse, autrement répandue parmi les hommes et autrement perfide et funeste que le plaisir matériel de contempler des écus empilés, fussent-ils neufs comme l'exigea Eugène Sue pour le paiement de son *Juif Errant*, ou de plonger les doigts dans leur amas et d'en entendre le ruissellement.

La Colère n'est pas seulement le tapage, la bruyance, les gestes désordonnés, les invectives, les coups, l'afflux congestionnant du sang au visage. C'est aussi la brutalité, la cruauté, les représailles, la vengeance, la mise en fonctionnement de tous ces réflexes qui, jadis trouvaient leur expression rudimentaire dans le Talion dont le juriste Ihering disait ingénieusement qu'on en retrouve des traces résiduaires dans la redoutable mauvaise humeur instinctive des juges à l'égard des accusés. « Pourquoi des gendarmes aux audiences correctionnelles » demandait un visiteur du Palais de Justice? — « Pour protéger les prévenus contre les magistrats », répondit un loustic.

La Paresse n'est pas seulement celle du dormeur qui se lève tard en baillant. Elle comprend toutes les nonchalances, toutes les indifférences, toutes les lâchetés. Elle s'applique à tous ces moments de veulerie qui sont « des accès de non valeur » et que nous éprouvons tous comme reprises d'haleine préparant un nouvel élan.

Au passif de l'Envie, on peut inscrire tout ce qui blesse la Fraternité, puisque c'est actuellement le mot sentimental par lequel on exprime ce qui n'est pas l'Egoïsme; ou, si l'on veut user d'un raffinement de langage, ce qui n'est pas cet égoïsme supérieur et édulcoré qui fait trouver la joie dans la joie procurée à nos semblables. Distinction subtilement vraie qui montre que la meilleure maxime de la sociabilité humaine n'est pas : Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît, — mais tout simplement : Fais plaisir à autrui. — Oui, fais-lui plaisir, dût-il t'en coûter quelque peine; que cette peine soit ton plaisir.

Que le lecteur, de lui-même et de même, fasse les prolongements de l'Orgueil, de la Gourmandise, de la Luxure, celle-ci toujours la plus grosse affaire, soit qu'elle excite la curiosité, soit qu'elle réalise la volupté. Si l'œil nous met

en communication avec les couleurs et les lignes, le nez avec les odeurs, la langue avec les saveurs, l'oreille avec les sons, la peau avec les surfaces, — ces grandes entités en lesquelles se réalise l'Univers, sans compter celles pour lesquelles nous manquons d'appareil enregistreur, — il est un autre organe qui nous met en communication avec « le vaste érotisme diffus dans le Monde ». Je l'ai nommé le sixième sens. Mais chut! il est décent de n'y point insister. Feuille de vigne, feuille de vigne!

Ces imposants péchés capitaux règnent donc imperturbablement dans les sociétés humaines! Ils y sont immémorialement comme les serpents dans les jungles et ne semblent pas près de finir leurs mauvais tours. Qui ne les pratique peu ou prou? On peut dire de chacun d'eux comme de l'amour :

> Qui que tu sois voici ton maître!
> Il l'est, le fut ou le doit être.

N'en ayons donc pas de mécontentement jusqu'à la mélancolie. Quand nous en rencontrons les manifestations, ne nous usons pas en d'inutiles irritations ou de stériles combats. C'est la Destinée! Prenons, si possible, le monde tel qu'il est, et la société telle qu'elle est

faite, avec la compensation de leur curiosité immense. Ne déplorons pas nos connaissances trop bornées, nos affections insuffisantes, nos appétits mal rassasiés, nos voisins (ou nous-mêmes) envieux, gourmands, colères, orgueilleux, paresseux, avares, luxurieux. Quand ça leur arrive, contemplons-les en très intéressant et très naturel spectacle. Mettons-y de la bienveillance et du sourire.

Ou, plus exactement, non ! Mécontentons-nous, usons-nous, combattons, déplorons, querellons. Ces explosions de mauvaise humeur et de résistance sont probablement, elles aussi, des nécessités avantageuses de l'Enigme universelle et un très intéressant, très noble et très naturel spectacle.

Notre tort est de ne pas le comprendre : voilà, peut-être, le plus capital de nos péchés !

VIII

Philosophie Cosmogonique

Une force secrète agissant sourdement
Nous pousse à pénétrer les énigmes du Monde.
Nous voulons découvrir le pourquoi, le comment
Du mécanisme obscur sur lequel il se fonde.

Il faut à tout esprit, il faut surtout aux forts,
Un système expliquant la vie universelle,
Disant qui la dirige et quels sont les ressorts
Que le muet grand Pan fait mouvoir et recèle,

Qu'importe qu'il soit faux et que dans l'avenir
Il soit destitué par quelque nouveau rêve
Si dans nos cœurs par lui, l'anxiété fait trêve.

Le repos doit suffire et sa béatitude.
Pour nous sauver du doute et de l'inquiétude,
La vérité fuyante est trop lente à venir.

Pouvez-vous vivre, vous homme, sans un système, vrai ou imaginaire, sur l'organisme du Monde ?

Oui, peut-être. Un autre, moins aimable, vous dirait : vraisemblablement.

Comme un animal alors ; un âne débonnaire, un bœuf à cervelle énorme en volume mais

infime en conception, regardant avec placidité l'ambiance sans jamais songer d'où elle vient, où elle va, comment elle fonctionne, qui ou quoi la fait fonctionner, de quoi, sous les apparences trompeuses, elle est composée.

Non. L'homme n'échappe guère à des rêves vers ces questions énigmatiques. Même ceux qui n'ont pas là-dessus des idées précises, y rodent vaguement sous une poussée instinctive à raison d'être douteuse.

Quand ce n'est pas chaque individu qui subit ce travail tâtonnant de recherche et de systématisation, c'est la masse qui y procède ou quelque personnalité imaginant et parlant pour ceux qui, dans ce domaine, ne parlent pas et n'imaginent rien. Les religions et leur inévitable chapitre, tantôt sérieux, tantôt puéril, sur la Genèse en sont le témoignage.

La Science aussi, jadis le plus souvent après elles, et maintenant avec elles ou sans elles, s'est occupée de cette besogne, dont il serait plus confortable, vraiment, que l'Humanité se passât (ainsi diminueraient ses inquiétudes) mais dont elle a un irrésistible besoin.

Il y faut obéir, sans rechigner comme à tant d'autres nécessités qu'il ne sert de rien de combattre et contre lesquelles les protestations et les

résistances sont d'inutiles dépenses de force et de mauvaise humeur. Le sage (c'est ainsi qu'à tort ou à raison on nomme celui qui accepte l'Inévitable) s'y soumet avec docilité.

Je me sens enclin à envier, sinon à admirer, ceux qui, à l'exemple des Anglo-Saxons (non des moindres, Gladstone entre autres) admettent là-dessus, des données toutes faites, celles du Christianisme par exemple. Ils se libèrent par là du souci des investigations tourmentantes sur des questions, en général non solubles avec certitude dans l'état actuel de nos insuffisantes mentalités. S'ils ne sont pas assurés que c'est ainsi que les choses se sont passées, se passent et se passeront, ils sont d'avis que c'est là une approximation convenable et, sans se chagriner davantage, vaquent à leurs affaires.

De l'A-peu-près ! De l'A-peu-près ! Toujours de l'A-peu-près.

Oh ! bienheureux les fanatiques, clercs ou laïques, s'ils n'étaient si insupportables !

Ce bienfaisant subterfuge n'est pas obtenable pour tout le monde. Les tendances de l'esprit ne sont guères soumises à notre volonté. Elles s'imposent à nous et ne nous obéissent guères. Elles tombent sur nous comme la pluie sur les toits. Et c'est pourquoi on a vu, au cours des

temps, surgir des systèmes cosmogoniques divers dont, depuis Lucrèce jusqu'à nos jours, il en était un qui, mieux que les autres, avait fait fortune.

On l'a nommé « Atomistique ».

Essayant de pénétrer la composition intime et secrète de l'Univers telle qu'elle se cache sous les surfaces, les couleurs, les odeurs que seules nos sens perçoivent; complétant les constatations restreintes de ceux-ci par des opérations cérébrales, ils avaient conçu le Monde avec le dualisme de la Matière inerte et de la Force active, celle-ci faisant mouvoir celle-là par une énorme et incessante caresse, celle-là étant la base, le support, le point d'appui et d'incidence de celle-ci.

Et poussant plus avant leur supposition intrépide, ils avaient compris cette « matière » sous les espèces d'atomes accumulés, concentrés, entassés, innombrables et irréductibles, derniers termes de la division et de l'émiettement des solides.

Tant d'ingéniosité fonctionne dans l'étrange composé qu'est notre cervelle, une telle aptitude à ramener tout à un concept que l'on croit vrai, que durant des siècles les sciences, notamment les physiques et les chimiques, ces dames pour-

tant si positives et si défiantes, allèrent sur ces données et rarement rencontrèrent quelque circonstance que celles-ci n'expliquaient pas convenablement. Aussi étaient-elles passées à l'état dogmatique et semblaient-elles indestructibles, comme jadis les monarchies absolues. Elles semblaient, contre l'ignorance, un spécifique unique comme celui du docteur Fontanarose qui guérit les maux passés, présents, futurs, nouveaux.

Peut-être sont-elles encore présentement ce qu'il y a de mieux... ou de moins fragile.

Mais voici que dans ce même intellect humain s'introduisent depuis quelque temps des visions nouvelles qui, avec vérité ou erreur, tendent à supplanter l'atomisme, revêtues qu'elles sont d'une vraisemblance qui semble s'accorder davantage avec les tendances actuelles.

Je parle avec prudence et me garde d'affirmer, parce que rien ne garantit l'infaillibilité des conceptions humaines à une période quelconque, et que tout ce qu'on peut dire avec sécurité, c'est qu'à tel moment la constitution de l'instrument pensant que sont nos cérébralités induit celles-ci fatalement à telle conviction plutôt qu'à toute autre. Rien ne prouve

qu'avec l'écoulement du temps et les changements physiques ou idéaux qui l'accompagnent, un système jusqu'ici inaperçu n'apparaîtra pas « à nos arrière-neveux » avec une égale probabilité et, dès lors, avec une aussi insurmontable inclination à le croire l'expression de la réalité. Et ainsi *in secula seculorum!*

Je vais exposer rapidement cette transformation qui, personnellement m'a séduit et a pénétré dans moi et dans d'autres incessamment augmentant en nombre, avec le despotisme d'une doctrine rendant compte de l'Univers, du Cosmos, comme le nommait volontiers de Humboldt. De même, on a vu se répandre la manie de ramener à l'action des microbes des milliers de phénomènes que, précédemment, on expliquait avec conviction par quelque autre talisman tout aussi vénéré jusqu'aux jours où on le trouva ridicule.

Qu'importe, dès qu'on obtient, sur ces mystères, ne fût-ce que passagèrement, la paix de l'esprit, le contentement de se croire en possession d'une bonne clef pour ouvrir quelques-uns des multiples tiroirs de l'Inconnu!

Ce sont les découvertes relatives à la « Radioactivité » qui furent le point de départ de ce bouleversement des théories séculaires sur la

composition et le fonctionnement du Monde.

Je fais au lecteur la coquetterie de ne pas nommer ceux qui, par des procédés merveilleusement subtils, l'ont mise à la mode, d'autant plus que des rivalités n'ont pas manqué de se manifester entre savants sur la priorité de ces inventions et que, par suite, on ne peut plus citer n'importe qui sans qu'à sa gloire de découvreur soient attachées la tare mesquine de l'amour-propre et l'injure du dénigrement. Tout, dans les prétentions humaines, ne devient vraiment noble que lorsque l'anonymat a aboli les vanités personnelles.

Celles-ci, au reste, sont-elles jamais justifiées, alors que chacun, dans sa naissance ou ses réussites, est, non pas sa propre œuvre, mais le résultat collectif de l'ancestralité d'où il sort et de l'ambiance où il vit. Séparez-le de ces facteurs adjuvants, il apparaît réduit à une misérable impuissance. Sa chance d'inventeur ne lui est échue que parce qu'il est l'aboutissement accidentel d'efforts sans nombre; il n'apparait, cet orgueilleux, que l'appoint minime de la dernière heure. Il est le centième degré de chaleur qui amène l'ébullition.

La Radio-activité est la propriété qu'auraient tous les corps, avec une intensité variable et

susceptible d'être augmentée par certains excitants, d'émaner incessamment une sorte de poussière impalpable, tellement ténue que nos instruments actuels les plus aigus s'ils peuvent la constater, ne peuvent la peser. Le poids du corps qui l'émet par toutes ses surfaces n'apparaît pas changé, quelque longue et ininterrompue que soient actuellement ces projections, ces éruptions de « particules », s'il est permis de donner ce nom à des éléments à ce point insaisissables que quelques-uns leur dénient toute existence matérielle et prétendent qu'ils constituent la métamorphose miraculeuse du pondérable en impondérable.

Leur existence reconnue ou admise, ces controverses d'aspect scolastique sur leur réelle nature peuvent être délaissées. Il est bien d'autres choses d'indiscutable existence sur lesquelles nous n'en savons pas plus et qui ne s'affirment que par leurs effets. La gravitation, l'électricité, la lumière, la chaleur, ne sont niées par personne. Qui pourtant en a jamais saisi une parcelle ? L'invisible, l'intangible pullulent autour de nous et leur essence nous échappe, du moins pour le moment, tant sont imparfaits nos sens, même prolongés par les appareils les plus délicats.

Mais poursuivons. L'Ether, lui aussi un impondérable qui, pour les physiciens, remplit ce que nous nommons à tort « le vide » immense dans lequel baignent et circulent les globes firmamentaires, serait, d'après l'école nouvelle, l'élément primordial de la formation de tout ce qui nous apparaît Matière, et c'est à lui que retourneraient les poussières radio-actives, « l'Energie intra-atomique », de même qu'elles en seraient venues pour constituer les corps solides.

Ce point admis, voici comment se comporterait, au long de l'Eternité, la machine qu'est le Cosmos. Prenez ceci comme vous voudrez. Contentez-vous d'examiner seulement si par pensée, ou plus exactement par sentiment, vous y inclinez. Soyez assurés que, sur ces questions, l'Instinct, la Foi, ne sont pas de mauvais guides. Il convient d'être crédule à certaines heures.

L'Ether serait animé d'une puissance inépuisable de condensation et de « décondensation » qui, de son état impondérable le ferait passer à l'état pondérable vulgairement qualifié MATIÈRE. Ce serait le même élément sous deux aspects différents et successifs, animé magnifiquement d'une sorte d'immense et lente palpita-

tion, d'un mouvement alternatif de contraction et d'expansion.

Voici, avec plus de précision, comment se réaliserait, en étapes successives, chacune d'une incommensurable durée, ce gigantesque mécanisme.

D'abord l'Ether, remplissant les espaces, universellement répandu, analogue au chaos d'où, suivant la Bible, Jahvé aurait fait sortir la création. L'Ether, dont la réalité n'est niée par aucun physicien, car sans lui des phénomènes comme la transmission de la lumière solaire seraient pour nous incompréhensibles. Aucune forme encore, aucun solide. Partout l'élément impondérable où, plus tard, dans ce qui en restera disponible, circuleront les corps célestes.

Par une force inhérente à cet Ether, l'énergie qui le constitue se formerait en points de concentration dont chacun serait l'origine d'un des systèmes stellaires se mouvant dans l'espace. Dès que cette concentration atteindrait un certain degré, ce serait la nébuleuse : un nuage d'Ether.

La condensation d'Énergie augmente alors avec une majestueuse lenteur, qui consomme les siècles comme nous les heures. Le phéno-

mène tend de plus en plus à prendre la forme classique de la Matière. L'état nébuleux ou gazeux passe à l'état igné, en lequel sont notre soleil et les étoiles, puis à l'état fluide, enfin à l'état solide proprement dit. Telles actuellement les planètes, la nôtre par exemple, la Terre.

Ici serait le point extrême de la période condensatrice. L'Energie accumulée en matière solide, serait sous un équilibre momentanément stable.

Puis commencerait le mouvement en retour; quelque chose comme les battements du pouls grandis aux proportions du temps et de l'espace infinis. C'est la radio-activité, véritable échappement, écoulement, ruissellement de la force intra-atomique solidifiée.

Cet échappement qui, pour ne considérer que la Terre, aurait lieu partout, spécialement aux confins de notre atmosphère où l'Energie libérée rejoindrait l'Ether, peut-être sous l'aspect des orages et des aurores boréales aux jours des grandes éruptions, irait en augmentant au cours des siècles et aboutirait finalement à la dissolution complète de la matière, à la rupture peut-être brusque de l'équilibre, au retour à l'état « éthérique » originaire, où bientôt, s'in-

augurerait de nouveau le cycle prodigieux que je viens d'esquisser,... de bacler en cinquante lignes, j'en demande pardon, à l'Infini !

Qui sait si ces grandioses métamorphoses ne se partagent pas l'immensité, chacune opérant dans son cantonnement et parvenant à un état d'avancement et de rétrogradation qui lui est particulier? Qui sait si ces étoiles que parfois l'on voit inopinément surgir, grandir en éclat, puis disparaître, ne sont pas des corps célestes, subissant tout à coup la dissociation catastrophique de leurs éléments, se dissolvant par une radio-activité intense, productrice d'une formidable incandescence par la rapidité du phénomène de dissociation, et reprenant leur primitif état impondérable, sauf à recommencer.

Car la radio-activité se produit avec une vitesse stupéfiante dans la projection des « Ions » comme on nomme cette poussière d'atomes dont je parlais plus haut ; c'est cette vitesse qui engendrerait physiquement la lumière, la chaleur, et vraisemblablement l'électricité et la force, sur l'essence desquelles les téméraires n'ont jusqu'ici dit que des bêtises et les sages rien dit du tout.

Peut-être qu'une nouvelle thérapeutique, comme une nouvelle mécanique, va se fonder

là-dessus. Quantité de maladies se manifestent par des augmentations et des diminutions de chaleur. Ne serait-ce pas le fait du trop ou du trop peu de radio-activité de notre corps? Le remède ne consisterait-il pas à ramener celle-ci à l'équilibre? N'est-ce pas la fonction jusqu'ici incomprise des calmants et des irritants? A voir! A voir!

On a calculé que si, par des procédés à la poursuite desquels sont présentement les chercheurs, on parvenait à intensifier jusqu'à l'absolu cette émanation qui, pour les corps de notre ambiance, est à ce point faible qu'on la découvrit avec peine dans le Radium et que, pour les autres solides, elle est encore contestée, le dégagement brusque de l'énergie condensée dans une pièce d'un franc produirait une force capable de transporter la flotte anglaise au sommet du Mont Blanc!

Tout cela peut plaire, mais non complètement satisfaire. Il reste une énigme à résoudre.

D'où proviennent *les Formes* merveilleusement variées que prennent les corps pendant ce travail de solidification? Et leurs couleurs? Et leurs odeurs? Qu'est-ce qui, dans l'Univers, préside, pour employer des termes techniques,

à la Morphologie, à la Chromologie, à l'Aromatologie?

Condenser, soit. Décondenser, soit. Le phénomène est simple... de conception. Mais condenser sous des myriades d'aspects et, quand on ne considère qu'un tronçon du temps, avec une fatalité singulière? On a beau couper, recouper, analyser, décomposer une graine, un germe quelconque, impossible d'y découvrir le principe qui fait qu'il ne produit qu'un être déterminé, se développant en une série d'états invariables, sauf les déformations de détail accidentelles et passagères causées par d'extérieurs obstacles. Un gland ne produit qu'un chêne; pas moyen d'en faire sortir un hêtre. Et on ne trouve pas dans le gland le principe de cette inéluctabilité.

Qu'est-ce qui fait que le liquide spécial qu'est la sève circulant dans un arbre produit successivement des choses aussi différentes que le bois, la feuille, la fleur, le fruit, sans qu'il y ait changement appréciable dans sa composition? Qu'est-ce qui règle ces opérations dont la magie ne nous stupéfie point, sans doute parce qu'elle est autour de nous trop constante? Miracle! miracle!

A cela que répondre, sinon : qu'il y a dans

l'Ether une vertu morphologique, comme le médecin de Molière répond que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive.

Et ces formes changeantes sont-elles fixes? Quand un des systèmes solaires retournés à l'Ether recommencera son cycle de solidification, les mêmes choses, les mêmes êtres reparaîtront-ils à la même période d'évolution ? Toute la colossale machine va-t-elle dans un va-et-vient limité comme le balancier d'une horloge, comme le mouvement des marées dans une mer hydrographiquement reconnue?

Ou bien est-ce l'arbitraire, la fantaisie des forces en action, le mélange de tout au hasard, avec des aspects nouveaux inconnus précédemment? La durée des formes, « des espèces », durant la période où nous eûmes le bonheur ou le malheur de naître, ne serait-elle due qu'à une répétition assez réitérée pour produire une permanence plus ou moins longue, mais non clichée à jamais ?

Quand notre Terre se désagrégeant parce que sa période « matérielle » sera terminée, l'Energie qui y est accumulée, renvoyée au vaste réservoir de l'Ether, recommencera à se contracter pour produire un corps céleste nouveau, y verra-t-on reparaître les mêmes espèce s

minérales, végétales, animales, humaines? Le germe qui a été à l'origine de chacun de nous est-il indestructible et groupera-t-il autour de lui, par sa croissance, des éléments qui pourront autoriser à dire que nous ressuscitons? Aux phases qu'on a qualifiées : « les grandes époques de la Nature », reverra-t-on l'Ichtyosaure et le Mégalosaure? Reverra-t-on Homère, Michel-Ange, Shakespeare, Rubens?

Et pourquoi dans ce travail incessant et formidable de fabrication où c'est la Nature qui est à la fois l'Usine, la matière première, l'Industriel, l'Ingénieur, le produit fabriqué, tant de tares défigurant tant de merveilles, tant de laideur faisant escorte à tant de Beauté, tant de misère, tant de souffrances, de cruautés pour les êtres doués du don fatal de la sensibilité consciente? Pourquoi cette cruauté de l'Imperfection, cette ELLÉPOLOGIE (en philosophie il convient d'emprunter au grec chaque fois qu'on peut)?

Sur ces prolongements des énigmes cosmogoniques règnent des ténébres jusqu'ici scientifiquement impénétrables. Les croyants se tirent d'affaire en mettant le tout sur le compte d'un Dieu créateur et régulateur.

C'est là que nous côtoyons l'énigme de la

Vie future, de l'existence du Mal, de l'Ame, de son Immortalité, de l'existence de Dieu,... de la Mort! L'intelligence demeure impuissante, muette angoissée. C'est la grande, l'inquiétante, la grimaçante, l'inévitable réserve de l'Inconnaissable!

La Mort me fait ce soir descendre en son mystère.
Je sonde les secrets de ses fonds ténébreux.
Sur ses obscurités vaut-il pas mieux se taire
Et fuir l'âpre Inconnu plein d'abîmes affreux?

Hélas! que savons-nous de la Mort, de la Vie?
Dans le noir Au-delà notre âme erre et dévie.
Les ombres, qu'on y frôle à tâtons, font trembler!

Désertant la Raison aux froideurs impuissantes,
L'Homme inventa les Cieux aux fables caressantes,
Car ce n'est que l'Erreur qui put le consoler!

I

Homo Multiplex

Quand m'arriva la nouvelle de la mort de Villiers de l'Isle-Adam, — conformément à ma coutume pour rendre l'honneur funèbre aux artistes que j'aime d'admiration, — je me mis en oraison devant une de ses œuvres.

L'oraison, en telle conjoncture, c'est lire. Mieux vaut le recueillement sévère et attendri qu'elle donne, dans la concentration solitaire de l'âme, que l'écoulement des pensées dans un article critique servi en boisson rafraîchissante à l'indésaltérable curiosité publique.

L'œuvre que je pus trouver, par hasard, en ce pays d'exil de la pensée française contemporaine, l'Allemagne, fut Tribulat Bonhomet.

Bizarre, mutilée, cahotante, comme la plupart des choses issues de cet homme de génie approximatif et difforme, marbre incomplètement sculpté, statue puissante en partie

demeurée dans le bloc, prodigieuse par ce qui s'en voyait, tarée par ce qui n'était pas sorti. Et, dans une lente et méditative lecture, je fis, au puissant esprit qui venait de s'évaporer dans l'inconnu infini, l'oblation des souvenirs et la communication funéraire et mystique des sympathies suprêmes.

Comme la Divinité, l'Homme doit être honoré dans ses œuvres.

A toute pensée qui avait tenté de sonder l'incompréhensible Au-delà allèrent de préférence mes réflexions par un besoin de suivre, dans les obscurités de la Mort, ce disparu qui venait d'y être résorbé. Et l'effrayante histoire de Claire Lenoir, contée grotesquement sans rien perdre de ses épouvantements, par le docteur Tribulat Bonhomet, cet étrange paranoïde qui tue les cygnes pour entendre leur dernier chant, m'emporta sur les flots agités qui tourmentaient l'âme de Villiers de l'Isle-Adam, quand elle appareillait vers l'archipel des problèmes psychologiques.

Et, entre autres, je lus :

« Mais vous-même, Bonhomet, vous-même pourriez-vous me dire *si l'être extérieur que vous nous offrez*, qui se manifeste à nos sens, *est réellement celui que vous savez être en*

vous ? — Oui ; c'est la théorie des anciens : *Homo duplex ;* où voulez-vous en venir ? — A ceci, que ce compagnon intérieur, cet être occulte est le seul *réel !* et que c'est celui-là qui constitue la personnalité. Le corps apparent n'est que le *repoussé* de l'autre, c'est un voile qui s'épaissit ou s'éclaire selon les degrés de translucidité de qui le regarde, et l'être occulte ne s'y laisse deviner et reconnaître que par l'*expression* des traits du masque mortel. L'organisme, enfin, n'est qu'un prétexte à cet être occulte qui le pénètre ! Et l'on ne songerait jamais à son corps, excepté pour en entretenir la vie, si l'on était seul. Remarquez-le : si deux hommes sont liés ensemble par un sentiment profond, ils finiront par oublier les détails de leur aspect : ils ne se voient plus ; ils sont en relation d'une manière plus pénétrée, et c'est leur être moral qu'ils voient réciproquement ; ils savent ce qu'ils sont, sous le simulacre palpable. C'est ce qui donne la clef de contradictions mystérieuses. Le corps apparent est si peu réel que, souvent, *ce n'est pas un homme qui habite dans la forme humaine.* »

Oh ! la suggestive et inquiétante vision, tout à coup évoquée de l'obscur buisson que nous

sommes, cachant derrière ses enchevêtrements la bête, et faisant reculer quiconque regarde en soi, suivant la direction du doigt redoutable de l'écrivain, doigt tendu tandis qu'il vous crie : là ! là !

« Quoi, n'avez-vous jamais vu prédominer le type d'un animal sur une physionomie ! Observez les mouvements familiers, les instincts, les tendances de l'individu chez lequel prédomine le type de l'ours, ou du tigre, et vous éprouverez la vague sensation d'on ne sait quel fauve en lui fourvoyé dans une enveloppe étrangère. La plupart des vivants sont engagés dans les liens inférieurs de l'Instinct, sont des bêtes invisibles, transfigurées par leur travestissement corporel, mais *sont* des BÊTES RÉELLES ! De là leur natale haine pour la Pensée, leur soif inextinguible, *organique*, foncière, d'abaisser, d'aniaiser, de profaner toute noble et toute pure tendance ! de là leur mépris *grotesque* de tout art sublime, de toute charité désintéressée, de tout ce qui n'est pas bas et impur. De là la façon de démontrer la justice de leurs opinions avec des coups et du sang ! Oui, le corps apparent n'est pas réel ; il change d'atomes à chaque instant, il se renouvelle *entièrement* à chaque révolution de six mois ;

IL N'EST PAS ! Ce n'est que *du venu dans du devenir*. C'est sa forme, son idée, son unité impalpable qui est, et sur laquelle se superpose son Apparaître. Et l'une des preuves physiques de ceci, c'est que les physionomies se bestialisent ou s'illuminent aux approches de la Mort, pour qui a, dans les prunelles, de quoi les regarder ! »

Et le fantastique personnage dont les énigmatiques discours lâchent sur Tribulat des crispations nerveuses, « comme si un caïman venait de tressauter en lui », continue à donner le vol à ses hallucinantes paroles :

« Moi, moi-même, le croirez-vous? je sens en moi des instincts dévorateurs. J'éprouve des accès de ténèbres, de passions furieuses! des haines de sauvage, de farouches soifs de sang inassouvies, *comme si j'étais hanté par un cannibale!* Oui, c'est fou, mais c'est ainsi. Lorsque je quitte le royaume de l'Esprit, je distingue très bien cette nature infernale en moi! C'est la *vraie*, peut-être. Et toutes les spéculations métaphysiques me paraissent alors comme une filiation de miroitantes billevesées, incapables non seulement de me racheter de cette horrible forme intellectuelle, mais de me donner un seul instant de stable espérance.

C'EST POURQUOI JE REDOUTE *ce vestiaire qu'on appelle la Mort !* »

A ce point de ma lecture, d'un livre plaisant qui tout à coup m'apparut terrible, je m'arrêtai.

Oui, de telles choses, courtes, mais frappées à l'empreinte de l'effroi, par le génie, brutalement arrêtent, du choc brusque des freins irrésistibles. Et sur soi-même, sur les autres, inquiet, triste, angoissé, et pourtant curieux, on se prend à méditer.

Homo duplex ? Homo multiplex, peut-être ! Est-il exact qu'il y a en nous une dualité, mais pas plus qu'une dualité ; l'être occulte, permanent en sa tanière, et l'être visible qui n'est que la prison, sans cesse démolie et remolie, à travers les barreaux de laquelle transparaît sa vraie forme et passent, comme des membres tendus, ses vrais instincts, ses vraies passions ? Quand nous reportons sur nous notre oculaire, ne voyons-nous jamais qu'un seul être mystérieux, accroupi, roulé dans la cave de notre intimité ? Est-il seul à chaque moment de la vie ? *Ou sont-ils parfois plusieurs ?*

Et ces plusieurs ne sont-ils jamais remplacés, au cours de la vie, comme des sentinelles relevées par des patrouilles inconnues et silen-

cieuses? Notre enveloppe extérieure, incessamment remplacée dans chacun de ses atomes par l'intarissable *circulus* organique, n'est-elle pas une loge habitée par des personnalités diverses, se présentant aux sorties, chacune à l'appel des circonstances variables qui la touchent : les événements et les passions ; — une auberge où l'atavisme prodigieusement compliqué dont nous sortons, envoie des hôtes imposés par l'hérédité?

Encore une fois, ne sommes-nous pas un faisceau d'individualités, et non une individualité unique? Notre personnalité n'est-elle pas multiple? *Homo multiplex!*

Certes, le doute surgit effrayant.

Qui, sous le coup d'une émotion, n'a senti surgir en soi, montant d'une trappe, pénétrant en fantôme, un personnage, inconnu la première fois, mais bientôt familier, tendre ou mauvais, de bon conseil ou de conseil funeste, héroïque ou détestable, accueilli en frère ou en ennemi, qui se substitue à vous, prend la direction de la conjoncture où l'on se trouve, commande, s'impose, décide, agit et consomme?... Puis disparaît! rentre dans la ténèbre, nous laisse troublés et méditatifs devant le fait accompli, non par nous, mais par lui?

Et aux âges successifs de la vie, à ces étapes si marquées, aux chemins si brusquement tournants de son apparente unité, d'autres et d'autres n'apparaissent-ils point, DES INCONNUS toujours ! sortant de la nuit, anges du bien, anges du mal, que nous regardons, — car il n'y a de vraiment permanent en nous que cette *conscience*, inerte et contemplative, à la fois spectatrice et juge, spectatrice émue, car elle s'étonne, s'inquiète, se réjouit, s'afflige au spectacle de la représentation ininterrompue que jouent ces acteurs mystérieux d'une comico-tragédie qui est la vie de chacun. Les regrets, les satisfactions, les remords qu'elle éprouve ne sont-ils point, non pour ses actes à elle, conscience immobile, mais pour ceux de ces personnages qui évoluent devant elle, dont elle ne peut s'abstraire et auxquels elle s'intéresse prodigieusement, car elle s'en croit et on l'en rend responsable ?

Quand, après les heures fécondes du travail et de l'inspiration, je me lève et sors, retournant au monde banal, participant à son commerce d'affaires acharnées et mesquines, de propos insignifiants, de préoccupations vulgaires, boue à mes souliers, est-ce que je ne laisse pas chez moi quelqu'un qu'avaient évo-

qué la Solitude et l'Art, et ce quelqu'un n'est-il pas remplacé par un tout autre, rompu aux obligations de la vie en dehors? N'est-ce pas lui qui prend le chapeau et la canne, tandis que l'autre reste au logis, réfugié, attendant le retour? Et au retour, l'autre, si l'accoutumance l'a rendu docile, ne viendra-t-il pas, au coup de sonnette, comme un bon serviteur?

Les tentations! Analysez-vous quand vous en sentez l'effort. Guettez. Tâchez de pénétrer le phénomène. Le démêlant, vous y verrez la lutte de deux d'entre ces fantômes, celui qui réalise le mieux l'idéal de votre vie normale et celui qui veut, passagèrement, se substituer à lui, prendre sa place à la barre, et, dérangeant la traversée, vous pousser dans quelque crique mauvaise, vous faire faire escale dans quelque port suspect. Réussit-il? Voici qu'il vous dirige. La passion qu'il incarne devient la vôtre, colère, envie, jalousie, érotisme. Quand il a fini, il se retire, l'autre revient, et, avec lui, pour vous, la stupéfaction, l'ennui, le dégoût de ce que vous avez fait.

Vraiment, avec effroi on se demande, quand, sous le coup d'un entraînement, un homme, d'ordinaire loyal et probe, perpètre quelque criminelle action, s'il en est réellement l'*auteur*,

au sens usuel du terme ; si c'est bien le même être qui a commis le méfait et qui est poursuivi en justice ; si la condamnation qui frappe l'accusé présent, surpris lui-même de ce qu'il a fait et ne l'expliquant que par « la passion », ne frappe pas UN AUTRE ?

Et de là vient peut être cette justice instinctive du jury, si prompt, en pareil cas, à l'acquittement. Ces expressions populaires : « Il ne se possédait plus », — « Ce n'était plus le même homme », — « On ne l'aurait pas reconnu », — qui visent à la fois la transposition dans l'âme et la transfiguration physique, sont, elles aussi, un témoignage de ces phénomènes saisissants.

Homo multiplex ! Qui a les mains sur le clavier amenant ainsi successivement sur le théâtre de notre intimité les marionnettes terribles qui exécutent la pièce de notre vie ?

Au nom du libre arbitre, on répondait jadis : Nous-mêmes.

Hélas ! plus de fatalité est désormais admise dans nos destinées. Ils arrivent de loin, ces despotiques agents de notre activité. C'est un ange de ténèbres qui en forme et en discipline la troupe. Nous la trouvons en nous complexe, despotique, turbulente. Nous croyons la mener, — elle nous mène.

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE

Villiers de l'Isle-Adam, par tout ce qu'on en raconte, était un humain chez qui la multiplicité des personnalités devait être extrême, — car elles sont plus ou moins nombreuses, bizarres, normales, fantastiques, suivant les individus, ces visionnaires entités qui nous habitent, qui nous peuplent. Je ne puis penser à lui, à la chambre noire de son âme, sans que devant mes yeux s'ouvre un volet laissant transparaître cette œuvre d'Odilon Redon, *Le Masque de la Mort rouge*, monstrueuse comme la folie. Et ce jour où, en terre étrangère, m'arriva en sombre oiseau la nouvelle de sa mort, et que je me mis en oraison, il me sembla que je lui avais dignement rendu l'honneur funèbre, en pensant ces tournoyantes pensées tourmentées que je viens d'écrire, — et en les écrivant. — *Amen!*

II

L'Art Evocateur

C'est étrange comme dans l'Art, — maintenant dans les arts, — se lève un besoin d'au delà, de lointaines et mystiques idées, évocatrices de rêves, prolongeant la réalité dure et matérielle et précise, aux fermes contours, la prolongeant en de vaporeuses chimères, l'auréolant, fumant autour d'elle, au-dessus d'elle, en un encens de pensées.

Cette période longue, longue déjà, durant laquelle, par répulsion, par horreur d'un romantisme bruyant détraquant l'innée raison qui gîte en nos âmes, on avait chassé la dansante fantaisie, la dansante et voltigeante fantaisie, en ses voltiges et ses danses, lui imputant de poursuivre de charlataniques visions sans humanité; cette longue, longue période où les esprits d'artistes s'appliquèrent à ne voir, à ne rendre que la dure et matérielle et précise réalité, — elle est finie!

De nouveau cette réalité apparaît morose, lourdement froide et terne. Si elle n'est que là, la vie intellectuelle, combien semblable à l'hiver, à l'hiver gris, plombé, sous les éblouissements de la neige, sous les profondeurs stellaires du gel ! Et voici que, sous les pinceaux, sous les plumes, sans supprimer cette réalité matérielle, et précise, et dure, on l'enveloppe, on la pare d'idéalités qui lui laissent sa vérité solide en l'ornant d'une parure cérébrale qui double son intensité.

C'est le temps des images ! le temps où toute chose surgie, vue, sentie, entendue, venant du dehors, appelle, du fond des ténèbres de notre intimité, une mystérieuse conception qui glisse, approche et s'adapte à cette chose comme un parfum, une grâce, une mélodie murmurante, ou bien encore comme une physionomie grave, ou songeuse, ou sinistre.

Les images ! Analogies symboliques donnant le réel d'un fantastique séducteur, faisant flotter autour de lui les draperies psychiques se perdant en ondulations vers l'infini des rêveries. L'ambiance n'est plus qu'un prétexte à idéal, un attouchement qui éveille les cogitations sans nombre, et, désormais, quiconque se borne à la reproduire n'allume pas le feu des

pensées, n'apporte qu'un froid combustible sans la flamme. Nous, décadents, puisqu'ainsi nous qualifie la sottise, nous voulons qu'on nous fasse rêver, ou plutôt, plus virilement, rêveusement réfléchir, monter ou descendre dans un Au-delà où la pensée plane ou vole ou gire, pareille au phalène dans la nuit.

De là cette littérature qui ne dit, n'écrit, ne parle plus en la claire simplicité des mots usuels, mais cherche, cherche âprement, inépuisable en tropes, la suscitante nouveauté des images si étroitement collant à la chose exprimée qu'elles sont, en la phrase, indivisibles, et que l'une et l'autre heurtent et troublent l'âme en même temps. Plus rien de la correcte académique écriture d'autrefois, alignant les mots correctement uniformes, élevant la froide architecture des œuvres où les mots ne sont que des signes. Une langue vivante, où les idées ne sont plus derrière les mots, cachées sous l'emballage et l'étiquette des mots, mais où les mots eux-mêmes sont les idées étalées à la grande lumière, sorties de leurs voiles, colorées, mises à nu, écorchées. La littérature faisant tableau, faisant harmonie et, par toutes les magies, allumant constamment en nous les cassolettes de la pensée. A chaque fleur mon-

trée, ajoutant une éclosion spontanée d'autres fleurs, non dites par le verbe visible, mais suscitées par lui invinciblement. De telle sorte que, par cet art à prestiges, il y a plus autour de l'œuvre que dans l'œuvre, qui se déroule constamment enveloppée de ce cortège volant, comme un navire de l'écume que sa vogue fait mousser sous la proue, comme un coureur des bois éveillant les oiseaux dans les taillis où il fraie sa route nocturne sournoise.

De là aussi cette peinture où il semble que le peintre, sur sa palette, mêle la pensée aux couleurs; sur sa toile enlace la pensée au dessin, aux contours, amalgamant à la représentation physique des choses une dose si intense d'intellectualité, enchevêtrant si étroitement l'être et le non-être, la vie extérieure et la vie émue de l'âme, le parallèle terrestre au parallèle aérien, qu'à la contemplation de ces tableaux d'art neuf, surprenant, on part à tire-d'aile pour les régions du rêve, baignant dans la mystique béatitude des souvenirs, des aspirations, des espérances.

Et c'est pourquoi, de plus en plus, à cet art neuf, surprenant, vont les prédilections et se soudent, par de mystérieuses attaches, les soifs et les appétits d'idéal que si peu de boissons et

de mets peuvent alimenter dans la stérilité des scepticismes gagnant toutes les terres de croyances. Là, du moins, on quitte passagèrement le joug des pesanteurs attachant au sol les semelles. On prend l'essor vers les pays chers.

On rêve! on rêve! et, miracle! on rêve à propos des réalités. Point n'est besoin d'Apocalypse! Point n'est besoin de romantisme saugrenu. Voici des arbres, un étang, un jardin. Ce jardin, cet étang, ces arbres, quotidiennes banalités, ont reçu, par la main magicienne du novateur, penseur et rêveur, une indéfinissable allure faite de tout, car elle y est partout, faite de rien, car on ne la peut définir, qui nous allège pour les montées vers l'infini, pour les départs vers l'idéal dans les transparences de la pureté et de la lumière. Dans ces marines claires, à l'horizon si profondément lointain, ce n'est pas seulement la diaphane atmosphère ou l'indivisible brise glissante, ou l'agitation moirée des flots, qui caressent l'âme; c'est l'aérienne caravane des souvenirs marins, c'est le désir des navigations sur les Atlantiques. Et ces nuages! Ces nuages aux géographies imaginaires, ils dessinent sur le ciel non pas seulement des météores au repos ou en course, mais le merveilleux décor d'un royaume de rêveries.

O Art cher ! Art créateur ! Art qui fait penser ! Art fait de réalités et d'images ! Art pictural qui est une littérature ! Art littéraire qui est une peinture ! Art cher, trois fois cher, qui nous sort de nous-mêmes et nous emporte vers les voyages d'esprit dont nous avons tant besoin, car là est notre refuge, notre asile, notre dernier paradis !

III

Les Femmes Artistes

Les femmes artistes! Pour qui les connaît, pour qui les fréquente, pour qui les aime, et pourtant les juge, que de réflexions faites, reprises, refaites, et finalement que de doutes et d'obscurités!

Le sujet en vaut la peine par ce temps où femmes et filles visent plus à devenir *bâchelières* qu'à rester *bâchelettes* comme aux belles époques de vraie supériorité féminine, où elles se contentaient de charmer l'autre sexe, sans penser à raisonner avec lui et à l'épater par leur érudition et leur virtuosité en ce sport nouveau qui consiste à conquérir des diplômes; car leur puissance vient de l'admiration qu'on a pour elles et l'admiration masculine s'alimente beaucoup plus de beauté que de science.

Le fort en thème femelle est encore plus déplaisant que le fort en thème mâle.

Grâce aux lycées de jeunes filles, nos contemporaines sont en train de remanier le mythe de l'Amour et de Psyché. Les Psychés d'aujourd'hui savent tout et ont leurs diplômes. La charmante ignorance de leur candide ancêtre leur est odieuse : loin de recevoir des leçons de qui les adore, elles sont prêtes à lui en donner ; gare à l'amoureux qui n'est pas ferré sur toutes les matières inscrites aux programmes des cours supérieurs pour dames.

Dans l'art aussi elles se poussent tant qu'elles peuvent, avec des réussites diverses. Un méchant, ce terrible Verhaeren (gare aux représailles, imprudent ami ! ignorez-vous tout ce que vous risquez de perdre ?) : *Elles font de la peinture pour être dispensées de faire de la tapisserie.*

Ne nous plaignons pas trop, alors qu'il en est qui s'insinuent déjà dans la politique, et que toutes suivront tôt ou tard, n'en doutez pas. Jouissons de notre reste et subissons cette première invasion d'amazones en attendant les autres.

Entre nous, toutefois, mes frères, il est bien permis de dire que ces prétentions de nos divinités sont sujettes à caution et de rechercher dans quelle mesure elles sont aptes à cet ensemble de fonctions nouvelles dont notre

fragilité, chaque fois qu'il s'agit de leur résister, les laisse s'emparer.

Sans songer à leur crier, comme font certains brutaux, avec injustice et fausse hardiesse : « Laissez tout cela tranquille, ce n'est pas votre affaire; vos prétentions intellectuelles n'ont servi qu'à développer chez vous la gastrite et les migraines; la femme la plus intelligente n'est qu'un homme médiocre », risquons quelques très timides observations de nature peut-être à assainir la situation et à montrer à ces gracieuses et envahissantes personnes jusqu'où peuvent aller légitimement leurs conquêtes et leur gloire.

Qu'une femme ne soit pas un homme est une vérité que trop d'adorables manifestations de l'ordre matériel sont chargées d'établir pour qu'on le puisse contester. Remercions le Destin.

Mais qu'intellectuellement la femme soit capable de faire ce que fait l'homme, voilà le champ de la controverse.

Que n'avons-nous ici des témoignages extérieurs aussi évidents, aussi palpables que dans le premier cas. Hélas! nous en sommes réduits à des constatations d'un ordre purement moral et de là vient la confusion. Quelle différence y avait-il entre la cervelle d'Adam et la cervelle

d'Eve? Quelles modifications le cours des âges a-t-il apporté à ces deux encéphales originaires? Mes savantes lectrices, toutes brevetées autant qu'on peut l'être, j'en suis certain, puisque c'est la mode, savent ce que c'est que l'encéphale.

Des modifications, il y en eut, à n'en pas douter. Une très curieuse observation le prouve. Quand on a déplacé à Paris le cimetière des Innocents, où le moyen âge avait entassé des morts par centaines, un ethnologiste (encore un mot très à la portée de mon public en jupons) eut l'idée de mesurer, en grand nombre, les boîtes crâniennes (la vilaine expression, mais très scientifique) d'hommes et de femmes. Les premières étaient toutes d'une capacité plus grande que les secondes, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, étant donné que ces dames forcées de reconnaître que même actuellement, même en prenant leurs plus éminents sujets, nous avons l'avantage de posséder *les plus vastes fronts;* mais le savant et indiscret quidam, ayant établi l'étendue moyenne de cet écart, s'avisa de la comparer à l'écart entre les mêmes boîtes au temps actuel, et constata, non sans stupéfaction, car c'était un partisan déclaré de l'équation des aptitudes artistiques et autres entre les deux sexes, *qu'il avait augmenté!!!*

La conséquence qui semblait s'imposer était donc, s'il est vrai qu'entre êtres de la même espèce l'intelligence est, en général, en rapport avec les dimensions du crâne, que loin de marcher, depuis le moyen âge, au parallélisme de l'égalité, les spécimens barbus et les spécimens non barbus, de notre pauvre humanité, suivaient des lignes divergentes.

Pour ma part, et puisque j'en suis à emprunter mes images à cette géométrie que l'on pioche gaillardement dans les lycées, côté des dames aussi bien que côté des hommes, mon sentiment sur ce délicat théorème me paraît pouvoir être bien rendu par la figure suivante :

Supposez deux cercles concentriques C et C', ayant un centre commun O. Le rayon du plus petit est O P, le rayon du plus grand est O P' (ça va-t-il ! ça va-t-il ! quelle chance d'avoir affaire à des savantes !). Au centre, nous plaçons un couple, pris dans l'honnête moyenne ; ces deux éléments sont indiqués respectivement par H et F. L'aire du petit cercle (je me crois vraiment au cours, devant le tableau noir, la craie en main et démontrant) représente dans l'ensemble d'une branche quelconque du savoir humain les notions les moins profondes, mais aussi les plus délicates, les rapports les moins

généraux, mais les plus subtils. La partie enveloppante de l'aire du grand cercle, dont la largeur correspond à la section du rayon P P', exprime, au contraire, les notions, les rapports les plus élevés, les vues les plus généralisées.

Si maintenant nous revenons au centre, on peut poser en principe que F (la femme) a, comme aptitude et don spécial, de comprendre avec supériorité tout ce qui est dans le cercle intérieur, à l'exclusion de ce qui est dans le cercle extérieur, et que, réciproquement, H (l'homme) a pour aptitude de saisir ce qui est dans le cercle enveloppant à l'exclusion de ce qui est dans le cercle enveloppé.

Ouf!

Avant de faire l'application de cette formule aux choses artistiques, remarquons que les faits abondent pour le confirmer. On connaît le fameux argument, considéré comme irréductible, invoqué par nos aimables adversaires à l'appui de leurs revendications, et qui, du reste, dépassant le but tend à démontrer non seulement qu'elles nous valent, mais qu'elles nous *dament* (bien placé ce mot-là), à savoir : les petites bourgeoises, épouses des commerçants en détail à Paris, font tout, mênent tout, portent les culottes, du matin au soir (car la nuit il

y a trêve, heureusement pour elles et pour mesdames leurs maris). Evidente supériorité de la femme! s'écrie-t-on.

Certes oui, mais pourquoi? Pour les petits faits dont se compose cette vente au comptoir, pour les menues nécessités de ce négoce fait de subtilités, de politesses, d'ingéniosités, de ménagements, de tout ce délicat manège qui a sa place toute trouvée dans mon cercle O P. A quoi sert pour tout cela le coup d'œil masculin qui, par delà cette première zone, trop rapprochée pour qu'il y voie autrement que trouble, ne distingue les objets que dans le cercle P P'? Sa trajectoire passe au-dessus de l'autre.

La femme est une myope qui voit tout ce qui est près. L'homme est un presbyte qui ne voit que ce qui est à distance.

Un autre très clair symbole de cette différence essentielle, c'est un nœud à défaire. Œuvre toute de minutie, de patience, de tact agile. A qui s'adresser de préférence? A une femme, parbleu! Combien lourd, gauche, lent, impuissant, maladroit est toujours, en pareil cas, un homme.

Mari, amant, ami, qui, vivant avec une compagne intime, n'a pas, en nombre d'occasions, été frappé de l'à-propos de ses conseils,

de sa perspicacité, de l'instinct pénétrant de ses remarques, et ne s'est dit : « Voilà à quoi je n'aurais jamais pensé », concluant *illico* à son infériorité personnelle? C'est qu'il s'agissait de ce domaine des particularités prochaines où vraiment la femme est reine et se meut avec une suprême aisance. Que les mâles qui me lisent observent à l'avenir, je leur prédis qu'ils seront frappés de la justesse de la remarque.

Conclusion, moralité : Pour les petites choses, suivons l'avis de nos épouses, de nos maîtresses, de nos amies. Pour les grandes, gardons-nous de les écouter. Schopenhauer, votre favori, chères belles, à l'époque où ne régnait pas encore le sombre et tumultueux Nietsche (qui va remplacer celui-ci déjà en baisse?) a dit, oui, s'est permis de dire que ce qui caractérise les femmes, c'est qu'elles ont les cheveux longs et les idées courtes. Et un malotru d'ajouter qu'aujourd'hui même les cheveux sont courts.

Mais, venons aux matières artistiques.

Il est un art dans lequel la femme excelle : c'est celui des choses qui n'exigent ni pensée profonde, ni grand sentiment, ni large virtuosité. Des fleurs, des natures mortes, des objets élégants, des scènes de genre paisibles, des paysages doux, des portraits d'enfants, des ani-

maux gentils, et ainsi de suite. Celles qui s'appliqueront sérieusement et opiniâtrement à ces catégories y réussiront pleinement, n'en doutons pas.

Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité, a écrit Joseph De Maistre ; elles peuvent prétendre au sublime, mais au sublime féminin. Le tort de la plupart, c'est de vouloir en sortir, de prétendre traiter les sujets réservés aux mâles avec les procédés, les allures des mâles. Alors apparaissent les œuvres que ces dames nous exhibent trop souvent et qui nous rendraient sévères pour elles si leur sourire, que nous voyons ou que nous supposons, ne nous désarmait pas. Elles sont en peinture ce qu'elles voudraient être en politique. Elles rêvent la même gloire comme elles réclament les mêmes droits.

Erreurs, douces semblables. Nos pensées sont de qualité et de projection différentes.

Réfléchissez, de grâce, à l'emblème des deux cercles concentriques. Il est, en peinture comme en politique, des régions où vous serez malhabiles quoi que vous fassiez. Contentez-vous de votre parc réservé. Exigez-le pour vous seules. Chassez-nous en. Montrez que vous y êtes plus fortes que nous. En Angleterre, on

vous admet à voter... pour l'élection des comités chargés de surveiller les nourrices et les jardins d'enfants. En France, au siècle dernier, Brunetière le rappelle, réunies chez le curé, c'étaient vos émules qui procédaient à la nomination des sages-femmes en titre du village. C'est parfait. On vous refuse d'être électrices pour les Chambres. Parfait encore. Voilà une sage distribution de rôles.

Eh bien, pour les productions artistiques, c'est analogue. Prenez votre lot, et ne vous laissez pas entraîner à l'aveugle et vaniteuse sottise de vouloir prendre le nôtre.

Mais, objecterez-vous avec la vivacité de répartie qui est une de vos forces, il en est parmi nous qui, aussi bien que vous, ont accompli des œuvres viriles.

C'est vrai. Mais tantôt j'ai voulu parler des femmes qui sont nettement et sincèrement de leur sexe. Je crois, au contraire, que vous faites allusion à ces êtres qui, inscrits à l'état civil comme filles, et en possédant les insignes, au fond ne le sont pas autant qu'on le pense, et le démontrent à l'occasion.

Voyons, je vais préciser. Le sujet est parfois scabreux. Mais je n'oublie pas que vous êtes de la génération nouvelle qui peut tout entendre,

parce qu'on lui a tout appris, qui, au surplus, prétend qu'elle a le droit de tout lire, et en use. De plus, si vraiment votre éducation, selon les méthodes les plus récentes, a été complète, la physiologie, cette très peu pudique et très risquée science, vous est familière. J'accomplis donc mon devoir sans remords, et même avec plaisir, comme disait une jeune épousée.

Oui, il est des individualités du sexe intéressant (on n'ose plus dire faible) qui ont rivalisé avec nous sous de nombreux rapports, les plus hardis disent même sous tous les rapports.

Chaque siècle a eu les siennes. Je cite les plus connues; Sémiramis, Sapho, Cléopâtre, Jeanne d'Arc, Elisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Mme de Staël, George Sand;... ne parlons pas des vivantes. L'histoire, très frappée de leurs allures insolites, nous a laissé des renseignements précis sur leurs personnes. Signes caractéristiques : la lèvre supérieure légèrement ombrée, la voix barytonnante et la manie de s'habiller en homme. En outre, une propension au juron, à porter la canne ou la cravache,... parfois... souvent même, une tendresse mal définie pour les sujets de leur sexe, dégénérant, l'occasion aidant, en... irrégularités graves. — *Proh pudor !*

Je conviens que lorsque ces... dames (il faut bien leur donner ce titre puisqu'elles étaient en mesure d'en justifier) se sont mêlées de politique ou d'art, elles sont parvenues, les unes plus, les autres moins, à égaler, sous certains rapports, les plus chevelus d'entre nous. Les culottes qu'elles portaient étaient de solides culottes et je dois leur concéder le droit d'avoir une jambe dans chacun des deux cercles de ma figure schématique (encore un mot qui n'a pas de mystère pour vous).

Mais n'était-ce point par une sorte d'abus de confiance, ou par un tort de la nature envers elles, qu'elles étaient filles pour le monde ?

N'apparaissent-elles pas comme des mots à double sens, comme des formules amphibologiques, bref (je me risque), comme des exemplaires d'un hermaphroditisme spécial, où l'esprit est l'organe mâle et le corps l'organe femelle? Hommasses, dit la langue par un mot bien français; viragos, dit-elle encore, par un mot emprunté à l'étranger.

Eh! oui, absolument comme en sens opposé, on dit femmelette.

Vos exemples historiques ne prouvent donc rien. Ils sont plutôt l'exception qui confirme la règle. Ils portent sur des contrefaçons. Au sur-

plus, je les concède : si on m'amène une de ces belles et énigmatiques créatures, je suis prêt à lui dire sans restriction : « Salut, confrère ! faites comme nous, en tout et pour tout, vous en êtes bien capable ! »

IV

Evolution Adaptatrice

O misère des compliqués et vertigineux jours où nous vivons! Sans repos! La hâte toujours accrochée à nos flancs, enfonçant ses dents, enfonçant ses griffes et nous forçant aux galopades effrénées. Plus jamais, jamais le loisir paisible de commencer et de terminer. Un inachevé perpétuel, tout finissant dans la fièvre et l'à-peu-près. Un incessant enchevêtrement de ce qu'on fait et de ce qu'on va faire. Tout moment de la vie transformé en un carrefour où aboutissent, s'entassent et se bousculent mille soucis, mille devoirs. L'âme sans cesse haletante. Les confusions, la précipitation d'un départ, quand on arrive tardivement à la gare, dans l'encombrement des colis, de la foule, que la machine, prête à démarrer, souffle et ronfle, que les formalités s'accumulent et que le cœur bat la crainte de manquer le train. L'impres-

sion quotidienne que la journée est trop courte, qu'il faut empiler sur le lendemain un arriéré, qu'une liquidation nette des heures courantes est impossible, et que, pareils aux gens qui se sauvent d'un incendie ou d'un écroulement, il faut abandonner derrière soi des choses qui seront à jamais perdues. Le travail, le repos, le plaisir, agités sans répit, toujours trop courts, toujours trop étroits pour contenir ce qu'il y faudrait mettre de soins méthodiques, de calme absolu, d'insouciance gaie et pacifiante. Des nuits dans lesquelles on se jette comme sur le lit de camp d'un bivouac de guerre. Des journées qu'on commence avec la tristesse et les pensées moroses du vagabond qui se sent chassé et enfile la grand'route d'un pas hâtif et fatigué. Le besoin de s'arrêter pour souffler, reprendre haleine, calmer les palpitations ; et la nécessité de repartir, en courant, avant que, dans les artères, les vagues sanguines soient retombées. La course du cheval de cirque dans la ronde arène, enlevé, excité par les enveloppants coups de lanière de la chambrière claquante, des tours après les tours, frénétiquement et sans voir la fin.

O misère des compliqués et vertigineux jours où nous vivons !

Causée par cette civilisation ensorcelée qui va, qui va se ramifiant à l'infini, poussant ses ramifications prodigieusement proliférantes, faisant sortir de toute avancée une avancée nouvelle, s'agitant dans un grouillis, un fourmillement de découvertes, d'inventions, de pensées, de systèmes, de transformations *formidables!* Effervescence infernale, bouillonnement volcanique, marée sans reflux, toujours montante, gagnante, inondante, qui s'insinue, s'infiltre, sature ici, là, ailleurs, partout, submerge, secoue, ballotte de récif sur récif.

Et le labeur intellectuel, incessamment plus intense, rongeant et exténuant la corporelle enveloppe, épuisant les muscles, surexcitant les nerfs, détraquant l'estomac, fatiguant les yeux, ces pauvres yeux de modernes, hypnotisés dans les lectures, les écritures interminables, sur des textes mauvais, à la clarté aveuglante des gaz. Le surmenage! L'exercice physique salutaire diminué, diminué toujours comme la peau de chagrin du fantastique conteur. Les champs entrevus en de courtes, très courtes promenades, au hasard des rares congés, par des promeneurs vite éreintés tant ils sont déshabitués de la marche, cette souveraine médecine de l'âme et du corps. La vie dans les villes, sous la cloche à plongeur

des fumées, des émanations suspendues en dôme permanent. Et le malaise somnolent de cette existence antirationnelle, antihygiénique, antiphysique, antitout! Le malaise marasmeux, la triste conscience de n'être jamais complètement soi-même, de subir, en sa vaillance, une dépression incurable, de ne ressentir jamais qu'amoindrie cette allégresse du travail, enivrante comme le soleil, inspiratrice des nobles choses, chaude et entraînante boisson psychique qui héroïse et cordialise!

Va-t-elle continuer ainsi, cette Humanité que nous sommes, l'humanité aryenne, vouée à l'inquiétude, au cuisant besoin de s'agiter toujours? Souffrira-t-elle indéfiniment de cette inéquation dans sa destinée de chercheuse? Souffrira-t-elle indéfiniment de sa fièvre à se tourmenter par l'esprit; de son inaptitude au tranquille, à la contemplation, par laquelle l'âme devient planante, vaguement bercée, telle qu'une nue à peine bougeante dans l'atmosphère des rêves où l'on ne pense à rien qu'à se sentir suspendu immobile, à égale distance de toutes les forces attractives, au point mort où l'action disparaît, équilibrée en plein centre des tourbillons?

Non! Il faut un changement. Qui voudrait, sinon, continuer le supplice de vivre?

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE

Notre génération est en train de passer dans un des défilés montants qui séparent les paliers de l'histoire. Il a fallu quitter la région tranquille où, après la tragique étape que fit notre race au commencement du siècle, elle eut passagèrement l'illusion que pour longtemps elle allait jouir du bien-être de l'immutabilité. Oh! les heureux jours durant lesquels on put croire que tout était fixé et qu'on allait savourer l'ineffable sérénité des choses définitivement acquises!

Ce ne fut qu'une halte. Il fallut repartir, alors qu'à peine blanchissait l'aube, et nous voici de nouveau courant, nous éreintant dans une ascension vers un autre inconnu, y employant nos forces anciennes, rien que nos forces anciennes mal adaptées à ces efforts.

Il faut un changement!

Va! Tu peux y compter, pauvre être humain tourmenté, sinon pour toi, au moins pour ceux qui sortiront de toi. Des générations se préparent, aussi différentes de toi que l'avenir l'est du passé. Tu as encore, dans tes fibres, les habitudes ancestrales qui rendent nécessaires à ta santé la vie en plein air et l'exercice physique. Tu geins de leur privation : l'immobilité corporelle te déprime, le séjour dans l'enfermé des chambres, dans l'étuve des salles publiques

Local : Chaussée d'Alsemberg, 455, Uccle

t'indispose. Rassure-toi. A force d'y être, tu prépares inconsciemment en tes moëlles des semences dont naîtront des êtres qui s'y trouveront à l'aise et pour qui, peut-être, les champs seront aussi délétères que le sont aujourd'hui pour nous les villes. Une force progressive irrésistible, modelant mystérieusement la matière dont nous sommes pétris, l'adapte, à ce qu'il nous faut et la met en équation avec le milieu où le hasard nous a laissé tomber. Les poissons qui nagent dans les eaux noires des lacs de cavernes n'ont pas d'yeux. Voués que nous sommes à des travaux psychiques de plus en plus intenses, pourquoi nos corps ne se réduiraient-ils pas insensiblement dans leurs proportions et dans leurs besoins? Il se prépare une espèce d'hommes, LES VRAIS INTELLECTUELS, pour qui l'enveloppe matérielle ne sera plus qu'un accessoire, tout juste ce qu'il faudra pour servir de support à l'âme, et dans un lointain, très lointain avenir, il ne subsistera peut-être que l'âme avec on ne sait quel pédoncule, la rattachant à la terre, pareille à une fleur splendide balancée sur une tige grêle, ou volante, légère, éthéréenne, étonnante orchidée, se nourrissant des impalpables nutritions qui flottent dans l'atmosphère.

Ils sont peut-être déjà comme cela dans Mars et dans Jupiter.

Tout concourt à rendre de plus en plus inutile ce luxe lourd de muscles et d'os, héritage d'une ascendance animale, que nous traînons avec nous, sac d'ordures soumis à toutes les ignominies de l'ingestion et de la déjection. Même dans cette brutale fonction de la guerre, n'en est-on pas à dire que le meilleur soldat c'est le plus petit : il offre moins de surface aux projectiles, il charge moins son cheval, il allège les ravitaillements parce qu'il mange moins. On n'en veut plus, du pesant et superbe cuirassier d'antan! Quel indice! Et ce mysticisme qui s'accuse notamment dans le ténébreux sentimentalisme de la *Sonate à Kreutzer* de Tolstoï, ce dégoût des amours charnelles qui va grandissant, n'en est-il pas un autre? Approchons-nous du millénaire annoncé par Lacordaire : « Un temps viendra où il n'y aura plus que l'affection des âmes. »

Evolution! Adaptation! Infatigable travail pour mettre en accord nos moyens et notre rôle. Une étude constante, instinctive de ce qu'il faut modifier en nous, et la conspiration de toutes nos activités pour nous discipliner aux circonstances. Considérez encore cette uni-

verselle tendance à faire vite, à s'en remettre à l'inspiration du moment, à sacrifier les minuties, à marcher droit au but en quelques enjambées. Comparez cet esprit d'à-propos auquel de plus en plus on se confie, cette tendance à l'improvisation des paroles et des actes, comparez-le aux lentes méditations d'autrefois, aux longues tergiversations, au soin des détails, aux raisonnements méticuleux, aux temporisations. Une nouvelle dynamique intellectuelle s'instaure. Là aussi on va en train express et les vieilles diligences apparaissent grotesques. *L'empire est désormais aux prompts.* On n'a plus le temps, on n'a plus le temps! Certes, cela produit encore la superficialité, l'insolidité du fais-vite. Mais attendez : bientôt vous les verrez pulluler, les forts esprits à décision nette, vigoureuse, immédiate, pénétrant du premier coup de sonde, jugeant du premier coup d'œil, frappant en plein but du premier coup de javelot. Et qu'importeront alors à ces hommes nouveaux nos ennuis d'aujourd'hui, nos soucis inséparables des périodes évolutives et fatales. Ils seront libérés, eux, de nos épuisements nerveux et de nos gastrites chroniques. Ce qui nous rend la santé les rendra malades. Ils ne seront bien portants que dans l'atmosphère

sédative des grandes cités. Leur matérialité réduite prendra le grand air dans les salles de spectacle où nous attrapons la migraine, la campagne les indisposera, la gymnastique sera un périlleux excès. Il y aura encore quelques spécimens à forte membrure, éprouvant le besoin de boire et de manger copieusement, de se livrer aux sports divers et de s'adonner aux copulations prolongées. Ce seront des ataviques. Et les professeurs les exhiberont, dans leurs cours, comme on montre présentement les descendants, parmi nous, des troglodytes préhistoriques, à fortes mâchoires et à ventre proéminent — peut-être les appellera-t-on Gorilles!

V

Un Nouveau Moyen-Age

Pour les Occidentaux, les Européens, les Aryens, seule race éminemment progressive, inépuisablement inventive, indéfiniment éducable, incorrigiblement colonisatrice, maladivement idéaliste, l'Art a pris, de notre temps, un caractère aristocratique.

Il est sorti peu à peu de la masse. Il l'a quittée, pompé vers le haut. Il s'est accumulé là, congestionnant une région minime du vaste organisme humain. Il n'existe que pour quelques-uns, se qualifiant « l'élite ». Pour ce petit groupe, l'universalité des artistes travaille, les vrais, les grands, et aussi les pseudo en nombre indéfini. Là ils encombrent les péristyles et s'entassent aux portes.

Ailleurs, rien de l'Art, ou presque rien ; des traces informes ; et aussi dans les âmes, une actuelle inaptitude navrante à le saisir. Comme

conséquence, un aphorisme, issu de la vue restreinte de cet anormal phénomène contemporain : l'Art n'est pas fait pour les foules.

Un mot d'ordre dédaigneux circule, surgi de la colère de n'être pas compris, si ce n'est de très rares esprits : l'artiste ne doit produire que pour les lettrés, espèce rare.

Et d'autres ajoutent : l'artiste n'a pas à rechercher la popularité, elle n'existe plus, à moins d'être impure. On répète les paroles de Flaubert : « Etre sifflé n'est rien, être applaudi est très amer. »

Et le bon ton, cette toujours renaissante expression des erreurs passagères, s'en mêlant, on choie, on admire les artistes qui font fi de la renommée populaire et affectent de ne priser que les succès du Bel-Air.

Et par bel air il faut entendre ce monde odieux qui, ayant soutiré à lui les grandes fortunes, prétend avoir, par surcroît, le monopole des belles choses et, en son puissant syndicat égoïste, désœuvré, parasite, concentre l'Art comme il a concentré l'argent. Partout, si ce n'est dans ce paradis artificiel, l'appauvrissement esthétique parallèle à l'appauvrissement pécuniaire.

Ce phénomène coïncide avec une transformation de l'Art, très sensible.

Il s'aiguise en des subtilités de plus en plus graciles. Il prend des raffinements analogues à ceux du cabinet de toilette des *Highs-Lifardes*, personnes pour lesquelles il se met en frais. Ses ressources, ses procédés, ses visées, sont aussi compliqués et vont à des buts aussi délicats en nuances que l'attirail de brosses, d'épingles, d'éponges, de parfums, de fards d'une femme en bonne posture, c'est-à-dire solidement dressée sur le piédestal du coffre-fort marital ou « amantal ».

Il n'a plus la saine allure d'un art se mettant en mouvement pour l'Humanité, cherchant les hautes et héroïques généralités qui sont un aliment pour tous. Il se rapetisse en des conceptions étroites, compréhensibles seulement pour les castes, conceptions profondes et séduisantes souvent, soit par la substance, soit par la forme, mais énigmatiques pour d'autres que les coteries.

Extraordinaire, certes, est le degré d'élancement atteint par ces écoles raffinées, mais la minceur des filons projetés est étonnante. Ils perdent en diamètre ce qu'ils gagnent en pénétration. Ce sont des trous de vrille, des galeries de termites et non pas les larges et indestructibles coulées de l'Art aux belles époques où il

s'agitait pour des peuples entiers en des poèmes épiques, écrits, peints, sculptés, « musiqués ».

Cette situation est irrationnelle.

Un tel accaparement ne peut durer. Il est doublement vicié et doit, partant, doublement périr. Ici il y a trop : donc péril de mort. Là il y a trop peu : encore péril de mort. Ou, plutôt que la mort, besoin de changement, de révolution. La marée a monté avec excès sur un point : il y aura reflux, abaissement, chute et étalement en arrière, des eaux.

La prévision du phénomène réparateur peut porter à la fois sur l'Argent et sur l'Art. Ils retourneront l'un et l'autre vers une plus juste répartition. Nécessaires aliments de l'activité humaine, il les faut à tous et dans une juste mesure. Transitoirement, et sous l'effet d'attractions particulières, ils peuvent, comme les dépressions atmosphériques, produire des accumulations et surcharger certaines régions. Mais la balance reprend tôt ou tard l'équilibre, jusqu'aujourd'une nouvelle rupture. Les phases de l'instable histoire de l'Art s'expliquent par ces variations.

Notre époque, où l'Art apparaît tel qu'un abcès qui s'est gonflé dans le coin des privi-

légiés de la fortune est donc proche d'une transformation. Que cera celle-ci ?

Il ne faut pas être très pénétrant pour comprendre qu'elle accompagnera la révolution démocratique et sera influencée par elle. Le malaise et les convulsions qui tourmentent le corps social partout où la race aryenne subit la série de ses dures et émouvantes métamorphoses, n'est que l'effort persistant et incompressible pour conquérir l'égalité matérielle, l'égalité politique et, plus âprement encore, l'égalité intellectuelle.

Assurément, ce second besoin est moins conscient : dans tous ces troubles, chaque jour plus redoutables, le ventre semble réclamer plus que le cerveau. Mais, ce n'est qu'apparence; l'âme crie justice, elle aussi, indistincte en ses revendications, mais au fond avide, d'une faim insatiable. Et, au surplus, qu'importe ! Quand on aura détruit l'iniquité du monopole argent, on aura brisé du même coup l'iniquité du monopole Art.

Et c'est là que se pose immédiatement cet autre problème : Quel Art remplacera l'Art aboli? Quelle forme revêtira, en démocratie, ce qui aujourd'hui s'épanouit, floraison rare et morbide, en aristocratie? L'atmosphère, la

lumière inspiratrice, la climatérie générale, changeant, la végétation infailliblement sera autre. Laquelle? Laquelle?

Chaque fois qu'en un grand brassage des idées, des tendances nouvelles ont été mêlées à une civilisation; chaque fois que l'édifice d'une époque s'écroulant, ses matériaux ont été entraînés dans le tourbillon d'une révolution, roulés, broyés, fondus avec les matériaux d'au-dessous en quantité plus grande, la pâte, résultante de cette cuisine de cataclysme, est apparue d'abord comme de qualité inférieure. Mais, plus tard, c'est d'elle dont sortent les monuments plus beaux des temps nouveaux. Aussi, cette période transitoire d'incertitude et d'obscurité, masquant la fécondité, a-t-elle reçu un nom significatif : *Le moyen âge*.

Moyen âge fut la situation de l'Europe après la chute de l'empire romain, éparpillant ses débris sur les multitudes barbares. Moyen âge sera vraisemblablement la situation de l'Art après la chute de la féodalité d'argent, émiettant ses richesses restituées sur les multitudes ouvrières.

Un nouveau moyen âge! Oui, on peut s'attendre à un recul momentané. Tous ces raffinements, toute cette manie, cette folie de nuances,

ces amincissements, ces aiguisements disparaîtront dans la fournaise. Quel sens ont-ils pour les masses depuis si longtemps (et de plus en plus) sevrées de l'Art, accaparé par d'autres? Et comment ce monde d'artistes, accoutumé à ne plus s'occuper d'elles, ayant désappris la langue artistique compréhensible pour elles, aurait-il l'aptitude nécessaire pour changer brusquement son orientation? Le courtisan du riche ne sait plus parler au pauvre. L'esprit, habitué à calculer ce que peut rapporter une œuvre, sera stérile quand une telle préoccupation deviendra sans objet. La crise sociale qui s'annonce, en même temps qu'elle mettra la déroute chez les financiers, la mettra dans le bataillon des mercenaires qui les servent. Ce sera une universelle mise à pied et un recrutement sur nouveaux frais.

Il y aura alors des jours d'impuissance ou de stagnation. L'Art apparaîtra mort ou tout au moins déchu. Les lamentations sur « cette fin de siècle » redoubleront et des voix gémissantes ou colères accuseront la démocratie stérilisante, qui détruit sans remplacer. Mais en vérité, elle sera comme la dévastatrice Athéna, qui ne ravageait que pour mieux féconder, la Minerve armée de la lance meurtrière et du bouclier à

tête de Gorgone effrayante, mais déesse aux yeux clairs, enseignant à planter l'olivier et inspiratrice de toute justice. L'art démocratique aura ce caractère de viser aux jouissances psychiques de tous, au lieu de ne penser qu'aux jouissances blasées de quelques-uns. Sans cesse il grandira avec cette préoccupation plus généreuse, plus saine, plus noble. On le verra, redescendant, comme autrefois, dans les détails de la vie, embellir l'outil du travailleur, le mobilier des demeures simples, les costumes nationaux. L'assiette, le pot, l'enseigne, la porte, la serrure, redeviendront des objets que l'artiste croira digne de l'occuper. Et en même temps, dans l'âme des poètes, au lieu des énigmes en honneur s'adressant aux initiés, reverdiront ces beaux chants d'universelle humanité qui nous font encore aujourd'hui préférer les œuvres mortes de la Grèce. Le sculpteur, le peintre, ne travaillera plus pour le boudoir, mais pour la place ou le monument publics. En architecture, on aura autre chose que l'architecte des hôtels bourgeois, égoïstes et cossus. L'Art redeviendra la langue commune et ne sera plus on ne sait quel dialecte hermétique destiné à un collège de brahmines.

Lentement, il montera ainsi durant ce nou-

veau moyen âge, universel et populaire. Populaire, oui, et ce nonobstant, non moindre finalement qu'il ne l'est aujourd'hui, et, de plus, original, imprévu, neuf de toute la nouveauté ténébreuse en laquelle est caché son avenir. Car, lui aussi, procède par cet alternatif mouvement qui, suivant Pascal, est celui de l'évolution de tout progrès et de toute vérité : En avant; — puis un peu en arrière; — ensuite encore en avant; — puis, un arrêt; — et alors plus loin d'une poussée; — mais un ralentissement; — enfin, en avant d'un élan irrésistible.

VI

Le Septième Sens

Après des efforts d'artiste, en des conférences, des colloques, des écrits, efforts pour sortir d'autres artistes de l'oubli en lequel tant d'imbécile indifférence, d'ignorance indurée les délaisse, écoutant les propos sortant de la cervelle de ceux qui avaient écouté, répercussion immédiate, en son de paroles, des paroles qui avaient martelé leurs oreilles, un étonnement me prit de l'inefficacité, sur la plupart de ces œuvres d'équité, de curiosité, de bon conseil par lesquelles on tente de retirer ses frères des marécages où les maintient l'inepte direction littéraire du quotidien journalisme.

Pourtant un évident bon vouloir s'offrant au bon conseil, un entrevu de la bêtise lamentablement vide et de l'uniforme pauvreté du feuilleton-critique, une conscience grandissante du guenilleux de ces sempiternelles disserta-

tions sur la pièce ou le roman du jour, écrites d'une plume qui parlerait en cul-de-poule si elle était une bouche, évacuant ses filandres sous les préoccupations déprimantes d'un compagnonnage de couloirs, de salons, de tavernes ou de bureaux de rédaction.

Eh! quoi, de belles choses lues, tirées de l'armoire close d'un livre édité à petit nombre, montrées pieusement, comme des joyaux précieux, des costumes rares, des argenteries superbes. Les regards des auditeurs fixés sur ces merveilles, regards sortant en bienveillant cortège d'yeux agrandis par l'imprévu. Une sympathie fluant et s'épandant d'un cœur tendu vers d'autres cœurs qui désirent croire, et pour cela veulent comprendre, malgré l'enlisement des préjugés qu'ils sentent tout à coup croulants, de la vieille crasse d'éducation bouffonnement bête dont ils discernent enfin la saleté!

Néanmoins, à l'heure où, l'expérience finie, on va les uns aux autres pour se dire, se confier les sensations, les compter, dresser le tableau de cette chasse faite ensemble aux halliers, aux guérets de l'art..., rien! rien (sauf de la part de quelques-uns, combien fraternels et séducteurs), rien que les banalités cueillies « à fleurs de

l'inéclos » et cette réflexion, à portée morose : Ils n'ont pas compris !

Oh ! la difficulté de sentir artistiquement ! Oh ! l'universel réfractaire des foules à cette émotion spéciale, divinement savoureuse et douce de l'art, cet archet, sur une corde spéciale de l'âme, qui manque à tant d'âmes, luths dépareillés !

Entendre, qu'est-ce ? Le fonctionnement d'un sens, l'ouïe. Une perception, mais si peu, si peu en sa matérialité mécanique, en comparaison de cette autre subséquente, plus profonde, au plus profond de nous, dans les fibres ultimes, dans les fibres souterraines centrales : *La sensation esthétique !*

Entendre ! et voir, et goûter, et odorer, et toucher, cette quintuple vie vers le dehors, cette tentaculaire expansion vers le dehors, tâtonnant, caressant, jouant un compliqué colin-maillard pour deviner, approximativement toujours, et mal si souvent, l'ambiance de ténèbres en laquelle nous flottons.

Les cinq sens (et même le sixième, si étrangement et contradictoirement idéalo-matériel : l'Erotique !), que c'est peu, que c'est peu pour qui la vie émotive est la vraie vie qui fait vivre !

Ce sont là des facultés d'inventaire, emma-

gasinant les notions, formant la collection des idées, faisant le trousseau du cerveau, l'équipant pour la journalière besogne. Mais tous, et au delà de cette accumulation journalière, derrière ces premiers appartements, ces antichambres, plus loin, plus haut peut-être! cette loge (par quels circuits, quels corridors, quels escaliers descendants et montants), où, quand l'idée arrive, mystérieusement transportée et qu'elle touche au clavier qui est là, résonne cet ineffable : *La sensation esthétique!*

Là, il y a autre chose que ces matérialités baroques : une oreille, un nez, un œil, une langue, une peau, un « linguam ».

Quoi? Quel organe? De quel tissu, de quelle forme, qu'on limiterait par quel dessin, qu'on montrerait par quelles couleurs? Je l'ignore. Mais, à l'effet, je le sens. Il est! Il est parce qu'il produit un ébranlement qui va se répercutant partout dans le corps, battant au cœur, éclairant au cerveau, faisant vibrer les nerfs, ébranlant les muscles, infusant, diffusant partout *une jouissance*. Oh! que c'est difficile à exprimer!

Une jouissance, oui, psychique et sensuelle. Différente de toute autre. Analogue pourtant à cette autre, idéale et brutale, que donne

l'amour en ses fins dernières. Analogue seulement à cette autre, reprise ici par le besoin de trouver quelque image rendant, distincte cette nébulosité du phénomène artistique en sa sensation, si réelle en son effet, presque insaisissable en sa description, que comprendront tout de suite (ah ! quels souvenirs !) ceux qui l'ont éprouvée, qui restera ténébreuse pour qui n'en a jamais été secoué.

Que sait l'impubère de la jouissance érotique ? Qu'en sait l'eunuque ?

Combien, en cela, sont eunuques. Ils verront, ils entendront l'œuvre d'art, poésie, peinture, musique. Ils en comprendront les mots, les couleurs, les sons. Ils seront là en curieux, en amateurs, d'un goût très sûr parfois, pour dire si vraiment c'est beau ; d'une compétence infinie, d'une érudition despotique. Et peut-être que, malgré ces aptitudes, ils resteront inaptes à *la sensation esthétique*.

Leur situation sera celle du curieux, de l'expert, du juge disert et froid, expliquant tout, ne sentant pas. Les effluves de l'œuvre vue, entendue, les envelopperont à la surface, leur colleront à la peau, les enroberont. Mais ce ne sera qu'une juxtaposition et non une pénétration. L'intime et profond mélange ne se pro-

duira point. Pas d'entrée délicieusement sournoise par tous les pores, pas de circulation serpentine et capillaire glissant dans la ténuité des veinules, de toute part, comme un glissement d'aiguilles, en myriades, aboutissant à cette cible unique : *Le sens esthétique*, cymbale frémissante, résonnant, s'exaltant sous leurs milliers de pointes.

Pour subir cette émotion divine, point n'est besoin d'érudition, ni de compétence, point n'est besoin d'être expert.

Ah! comme l'expert, quand il fonctionne, mettant en mouvement le ronron de ses phrases et les rouages de sa technique, apparaît piteux et malheureux au bienheureux qui vibre de la *sensation artistique*, mollissant sous le spasme en son plein, ou brisé (avec quelle douceur !) sous le spasme à peine assoupi.

C'est de ces impressions surhumaines que vient à quelques-uns cette fureur pour l'art, germaine de la fureur amoureuse. Regardez-les, écoutez-les dans leurs émotions et leurs transports : ce sont des amants d'une divinité invisible; ils ont le trouble, l'enthousiasme, l'aveuglement, l'exaltation de ceux qui aiment. Ils sont tels, parce qu'ils ont éprouvé, parce qu'ils ont l'aptitude à éprouver, quand ils ren-

contrent l'Art, n'importe où, le frisson divin. Ils perçoivent ce qui reste imperceptible pour d'autres. Ils ont un sens de plus.

Et l'idée ou la fantaisie leur vient parfois d'écrire, de raconter ces sensations. L'idée leur vient, en apportant devant des foules les œuvres qui les ont fait jouir, d'essayer si ces foules, ou quelques unités de ces foules, ne tomberont pas, séduites, s'abandonnant, dans ces mêmes jouissances. Ils parlent, et, peu à peu, en eux renaît la même émotion. Ils parlent et suivent anxieusement sur l'auditoire la manifestation du phénomène.

Ah! c'est vite fait quand il y a là des êtres qui ont l'organe voulu. Mais s'il n'y a que des castrats, des amateurs d'anecdotes, des feuilletonistes rabâcheurs, des poupées du bel air, des bourgeois digérateurs, des compères je-veux-me-distraire, pareille entreprise n'aboutit qu'à un immense malentendu; l'émotionné parle à des inémotionnables, et il enrage de voir qu'il n'a qu'amusé et que, parmi les compliments dont on le fleurit, il n'est pas une de ces grandes et chaudes fleurs dont le parfum murmure : J'ai été ému comme vous.

Artistes, pour qui j'essaie d'exprimer un des inexprimables de notre ténébreuse nature, vous

m'aurez compris. Vous m'aurez compris, artistes, qui produisez les œuvres, capables d'agir sur le sens artistique, comme la lumière sur les yeux, les parfums sur les narines, les sons, ces couleurs qui font du bruit, sur les oreilles. Vous aussi, artistes qui ne produisez rien, mais qui avez le don de tout sentir, Esthètes. Vos deux groupes forment les deux sexes de cette humanité spéciale, qui a un sens de plus; vous en êtes, les uns l'activité, les autres la passivité. Vous vous complétez. Vous êtes faits les uns pour les autres. C'est entre vous qu'il faut vous aimer. Chaque fois que vous tenterez de vous mettre en union avec le vulgaire, craignez, craignez que l'accouplement soit ridicule et stérile. Et soyez certains qu'il y aura là quelque pédant imbécile ou quelque gouailleur, *zwanzeur* ou goguenardeur, pour confondre sa radicale impuissance à comprendre avec votre prétendue incapacité; sa misère à lui avec celle qu'il vous prête, le grotesque polichinelle.

VII

Réhabilitation de la Pluie

Tous les jours ouvrables de l'année judiciaire (Ah! combien les plus indépendants d'entre nous sont gens d'habitude!) à midi, quand je sors du Palais de Justice que mon digne ami Polydore Tournebourne qualifie irrévérencieusement « Palais d'Injustice », je me rends chez un coiffeur de l'avenue de la Toison d'Or qui a nom Gustave, comme la plupart des coiffeurs, aux fins de me rafraîchir des procès et de la procédure en me faisant raser, brosser la tignasse et lotionner le crâne de plus en plus désert. Alors, s'il pleut, le sous-ordre en veston blanc acheté à la *Vierge-Noire*, me dit invariablement (lui et tous ses pareils se croient obligés de manifester ce dérivé de la solidarité humaine qu'est la Politesse) : Bien mauvais temps aujourd'hui ! — Et je réponds : Parce qu'il pleut? Vous connaissez bien mal la pluie, mon garçon.

Réfléchissons à cette allégation.

J'y réfléchis ce matin, parce que, ici aussi, dans ma solitude de fuyard en vacances, il pleut ! Il pleut et tout l'alentour a pris la gravité douce du mélancolique octobre, quoique nous soyons en août encore, et le thermomètre, dans cette région froide, ne marque plus que neuf degrés. Alors, un peu frissonnant, je regarde les longues aiguilles de la pluie qui tombent par milliers, avec une musique câlinante, mettant un treillis gris léger sur le sombre vert des sapins, — épicéas aux rameaux pleureurs en franges, avec leurs fruits bruns écailleux pendant en clochettes, inspirateurs des pagodes chinoises comme les allées de hêtres le furent des nefs gothiques, — abiès aux rameaux dressés et aux fruits verts cylindriques, dressés aussi comme pour contredire leurs larmoyants et élégiaques voisins de forêt.

Nos joies et nos tristesses dérivent surtout de l'impression que nos âmes versatiles et sensibles se font de ce qui se passe autour de nous.

Le Bien et le Mal, le Plaisir ou la Souffrance existent-ils dans la vaste et harmonieuse Nature, ou, seulement en nous, par une déformation que fait notre conscience des phénomènes incessamment fourmillant dans l'Univers ?

Cette conscience qui manque à l'arbre en sa croissance, comme elle manque à la mer en ses marées, comme elle manque au volcan en ses éruptions, gîte en nous, misérables, et transforme soit en joies dont les plus vives n'égalèrent jamais les cruautés du Sort, soit en maux d'une échelle effrayante par ses gradations, ce qui se passe autour de nous dans la colossale et supérieure agitation du Monde.

De là, nos bonheurs, nos plaisirs, nos jouissances ; de là aussi nos malheurs, nos soucis, nos ennuis. Nous subissons notre vie et ses hasards fastes ou néfastes dans l'ivresse ou l'angoisse d'une activité incessamment consciente d'elle-même.

Mais s'il est des maux et des joies qui se forment en nous malgré nous, il en est aussi qui semblent dépendre de notre Volonté et de l'action sur cette volonté de facteurs subtils.

Telle l'opinion que nous nous faisons de certains phénomènes par une vue ou une compréhension superficielle et insuffisante de ce qu'ils sont réellement.

Nous les jugeons laids et pénibles parce que nous n'en pénétrons que les vilains côtés et, en cela, nous suivons souvent des préjugés non contrôlés et de pauvres routines.

Quoi de plus ordinaire, parmi les habitants de notre zone tempérée de l'occident de l'Europe, que de soupirer après le climat uniforme de ce qu'on nomme, en une poétique exaltation « les pays dorés du soleil », et de dédaigner la variété savante de nos quatre saisons se déroulant en la succession tantôt charmante, tantôt tragique de leurs météores, mêlant l'idylle au drame, multipliant les aspects, les couleurs et les sensations ! En nul lieu de la terre ce spectacle n'est plus puissant, et il explique peut-être qu'un géographe (n'est-ce pas Elisée Reclus ?) tenant compte du maximum possible des beaux jours et des intempéries sur notre planète non créée aux seules fins de nous plaire, ait pu dire aux Occidentaux gémissants : Malheureux ! Mais vous êtes dans le Paradis terrestre !

Allez-y vivre dans ces « pays dorés du soleil » ! Allez subir l'ennui de leur uniformité et de leur chaleur, la prompte aridité de leur végétation, leur climat morbide. Ah ! vous serez tôt corrigés de votre manie et vous comprendrez l'inanité de ces rêves du Lointain qui, parce qu'il est lointain, apparaît dépouillé de misères. Nulle photographie d'un paysage du Congo, n'a donné à qui la regarde, l'impres-

sion de chaleur étouffante y plombant l'Européen.

Il pleut beaucoup chez nous, c'est vrai. Le vent du Sud-Ouest, le seul vent de pluie qui nous amène les eaux de la vaste Atlantique transformées en nuages, y domine. Le cratère de la Martinique et ses terribles jeux électriques ont, peut-être, augmenté pour nous, et toute la terre, durant ces dernières années, « la traite des vaches célestes ». La coïncidence est singulière. Des feux souterrains n'ont-ils pas accentué la vaporisation de cet océan ?

Si nous savions mieux nous chausser et mieux nous vêtir, moins penser aux inconvénients de ces humides conjonctures, ne parviendrions-nous pas à y voir les beautés de musique et de coloris que Verlaine a si délicieusement dégagées et chantées en des vers d'imitation verbale caressante ?

Croyez-en, mes Frères, l'amant constant de la Nature que je me crois être, le promeneur fervent, le chercheur maniaque de charme là où d'habitude on affirme l'ennui, — dans les bois, dans les champs, dans les villes, — la pluie diffamée, la pluie calomniée, est belle et peut être traitée en amie. Elle est plus qu'un intermède rendant plus savoureux les jours de

soleil. Elle avive et métallise si bien les tons de la peinture admirable qu'est l'écorce terrestre, elle chuchote si bien quand elle est fine, elle est si dramatique quand elle devient averse ou fait cortège aux orages, elle a cent formes, elle a cent allures.

Elle est un magnifique spectacle ! je le vois, je l'atteste, car elle est là, tombant devant ma fenêtre ouverte et, dans un instant, « bien chaussé, bien vêtu » je vais communier avec elle sous la voûte sombre et ruisselante des épicéas et des abiès, savourant par les oreilles et les yeux la double musicalité de l'eau céleste tombant régulière sur les cîmes, et des gouttelettes tombant en perles lentes et interrompues des cîmes sur le sol.

VIII

Le Progénisme

L'Homme, l'Artiste, est un centre, un nœud... où se rencontrent le Passé et l'Avenir.

Tantôt celui-là est un résidu, celui-ci un germe; tantôt celui-là est une réalisation épanouie, celui-ci un embryon microscopique, presque insaisissable.

C'est le masque de Janus regardant en arrière, regardant en avant.

Du lointain consommé par la mort, sortent les forces dès longtemps grandissantes parvenues à leur maximum — ou les forces diminuantes qui meurent dans l'épuisement; pour le lointain qui sera la matière des jours futurs, des points, des stries, des lueurs, des presque rien d'où sortiront les œuvres, expressions définitives des arts nouveaux, — ou des éblouissements qui iront s'éteignant, mourant dans les générations descendantes.

Sur cette échelle indéfinie des temps, où chaque vivant est passagèrement le point central, une succession et une régression dont les pointes inversement dirigées se touchent, fait jaillir le foyer présent, doublement alimenté par ce qui s'achève et par ce qui commence, par l'Hérédité dont, depuis Darwin, l'action est définitivement reconnue, — par cet autre élément, jusqu'ici oublié : le pressentiment des événements futurs, la prévision instinctive de ce qui doit arriver, l'anticipation vague sur l'inconnu qu'on rejoindra, et, qu'à défaut d'autre mot adaptable à un si étrange phénomène, je nomme ici tant bien que mal : PROGÉNISME.

Atavisme, Progénisme, nul n'y échappe, surtout dans l'Art. Chacun continue et chacun anticipe.

Et il vaut la peine de le dire, non seulement pour compléter la théorie des causes qui influent sur les évolutions, mais aussi pour mieux diriger une critique encline, en son aveuglement, à ne pas comprendre et à condamner en ce qu'elles ont d'informe, les invincibles tentatives de ceux qui, déjà portant en eux la graine de ce qui sera plus tard un art épanoui, d'instinct s'y essaient avec l'opiniâtreté de l'inévitable, et qu'on traite comme si, dans l'homme

(cette résultante de facteurs préexistants), il y avait, pour les actions, un choix et une volonté libres.

Quand s'est affirmée, au dernier siècle, la doctrine des influences psychologiques héréditaires et que leur troublante fatalité fut démontrée, le dédain spiritualiste des sectateurs de la liberté humaine fut sans borne en ses mépris.

Et pourtant toutes les résistances, et parmi elles la plus puissante, celle de nos désirs et de nos orgueils d'êtres pensants habitués à se croire maîtres au moins de leur âme, sont désormais écrasées. On se sait pris dans les liens des choses finies qui, de l'abîme où elles ont été englouties, dominent et dirigent encore les vivants, les maintiennent aux sillons ou aux ornières dont les bouts d'origine se perdent dans les noirs passés.

Avec inquiétude pour la mémoire des morts chers dont nous sortons, quand s'éveillent en nous des idées bizarres, des tendances funestes, des projets que notre conscience réprouve, nous nous demandons s'ils ne furent pas pensés (réalisés peut-être !) par les aïeux?

Avec effroi, quand approchent les âges auxquels, pour nos ascendants, se sont produites des révolutions psychiques, nous nous deman-

dons si des transformations analogues ne vont pas se faire en nous, et si, dans l'obscurité de nos ténèbres intimes, un nouvel homme ne va pas se dresser, apparition fantomatique d'ancêtres disparus ?

Il y a non seulement ceux que le passé a achevés et qui battent en nous le plein de leur influence, mais les inachevés, ceux qui sont encore en formation, qui ne seront complets que dans nos descendants, mais qui, reptiles à demi assoupis déroulant leurs anneaux, déjà tentent obscurément de se manifester en nous par des mouvements, des impulsions troubles qui nous déconcertent et qui sont l'anticipation des événements futurs, le pressentiment d'énigmes dont l'avenir dira le mot. De telle sorte qu'on peut croire que deux facteurs opposés ont en nous leur point de concentration : l'atavisme qui appelle le flot de ce qui s'est accompli, le progénisme, la pré-hérédité, dont la marée déjà travaille.

Ce lot d'appréhensions, sortant de l'accompli, qui grèvent notre nature esclave, prisonnière de ce qui l'a précédé et de ce qui l'entoure, n'est qu'une moitié de la réalité dominatrice qui l'enlise. Il y faut ajouter l'avenir ! Et je pose cette question neuve, encore plus char-

gée d'effroi parce qu'elle embrasse non le connu des faits historiques, mais l'inconnu des évolutions futures : *Dans quelle mesure tout être est-il influencé par ce qui* DOIT *arriver à ses descendants ?*

Puisqu'il a en lui les restes de ce qui fut, au même titre il a en lui les germes de ce qui sera. Et si *ces restes* sont des facteurs de son sort présent, comment *ces germes* ne le seraient-ils pas ? Dans le creuset de sa vie, où ces deux courants aboutissent, bouillonne une alchimie à laquelle travaillent les uns et les autres.

Et, en effet, pourquoi tel instinctif espoir ou entraînement, telle instinctive appréhension ou terreur ne seraient-ils pas, dans certains cas, l'appel obscur d'un bonheur ou d'une catastrophe futurs, plutôt que la dernière résonnance d'un événement passé? Pourquoi l'animal, même le plus inférieur, a-t-il peur de la mort? Si ceux qui l'ont précédé l'ont soufferte, ils n'ont rien pu transmettre à leur descendance des horreurs entrevues à cette rentrée dans les ténèbres. Point d'engendrement postérieur au trépas. Mais tous mourront, et c'est par régression sans doute de la Fatalité inscrite en lui que le taureau qu'on pousse à l'abattoir tremble des quatre membres et refuse d'aller plus avant.

Effet de l'Hérédité « successif ». Effet du Progénisme « régressif ». Double pression, en un point passsager, de l'entièreté de l'universelle existence, ce mystère qui n'a ni commencement ni fin, qui, malgré la variété de ses divers états dans le temps, apparaît au penseur un et immobile, comme il l'est dans l'espace à un moment donné, malgré cette même variété.

Toutes ces parties agissent et rétroagissent l'une sur l'autre, solidairement. C'est un seul Tout dans l'éternité de la vie. L'indépendance à laquelle font croire le changement et le mouvement n'est qu'une illusion. Ils ne rompent pas l'indivisible connexité de l'ensemble et n'abolissent pas les influences d'après ou d'avant qui entrecroisent leurs fluides.

De quelle lumière ces brèves réflexions éclairent l'histoire des arts, les jugements à formuler par tout homme de pensée, et les devoirs de la critique ! Combien ils sont en dehors des réalités, ceux qui, par une application imprévue de l'art d'accommoder les restes, prétendent maintenir debout les édifices écroulés des écoles éteintes et rebâtir avec les débris !

Mais combien ils sont plus injustes encore ceux qui vilipendent les PRÉCURSEURS, ne voyant dans les commencements que l'informité

inévitable, ignorants à l'égal de qui ne saurait dans le fœtus, encore petit monstre, découvrir l'être qui s'épanouira.

Ah! qu'il faut être attentif à ces poussées insolites, à ces élans étranges qui tourmentent tant d'artistes, et, malgré les frénétiques colères des foules, les font persister à l'appel des voix intérieures qui sont l'appel de l'art à venir! Avec quelle justesse spontanée et quel touchant et opportun entêtement se laissent attirer, par ces sirènes baignées dans les brouillards du *plus tard*, les avisés et les plus purement de race! Certes, pour quiconque veut éviter, s'il est homme, le regret de s'être attardé dans la décadence des idées usées, — s'il est critique, la mortification d'avoir mal prophétisé et d'avoir outragé les gloires marquées par le Destin,—il importe de tenir compte, autant que des lois d'hérédité, de celles que nous venons d'esquisser : les lois du Progénisme.

VIE SIMPLE

I

O trois fois chère Solitude! Mère des revisions de conscience, des pensers forts et des résolutions viriles! Une fois de plus, libéré des quotidiens soucis de l'amère et lourde existence sociale contemporaine, j'aborde à ton port de refuge.

Oui, le voici ce pays du Silence où tu règnes, partout invisible et partout présente, Reine de la méditation et de la paix.

Voici les grandes plaines mélancoliques comme mon âme, comme elle résignées, tandis qu'au-dessus, à la coupole immense du ciel, passent les vents et les nuages, acteurs muets du drame des météores incessamment renouvelé, image de l'humanité triste où je suis errant, atome créé pour la joie et pour la douleur.

Sur le tapis des bruyères « moirées d'un vol d'abeilles », où, entre les lambris des pins murmurant les souvenirs de la mer. Voici les larges chemins déserts déroulent au loin leurs ornières sablonneuses, aux sinuosités paresseuses et profondes, semblables aux rêveries traînantes qui, sans but, s'enfoncent dans les brumes du mystère et de l'infini.

Pas un bruit. Terre sévère et douce, tu as pour moi l'accueil taciturne et tendre qu'on fait aux exilés. Déjà, je sens s'apaiser les orages de mon âme et lentement descendre en moi la fraîcheur des renouvellements. Les sombres fantômes, escorte des querelles et des luttes, ne débarquent pas ici avec le voyageur fatigué. Qu'ils sommeillent à bord jusqu'au jour morose du retour. A mes côtés marchent le calme et la sérénité et sur mon esprit palpite en brise le battement cadencé de leurs ailes. Je me retrouve fraternel et bon. Je vois reparaître, émergeant du limon des confusions et des colères, la Charité divine et la Justice, ailleurs toujours appelées et toujours fuyantes.

Et je reprends la Vie simple faite de riens toujours savoureux, toujours paisibles.

De mes épaules surchargées je jette bas le fardeau incessamment grossissant des besoins fac-

tices et des inefficaces instruments destinés à les satisfaire. Quel soulagement, et quelle vigueur brusquement retrouvée, dans mon corps, dans mon esprit, délivrés pour quelques jours qui, hélas! si rapidement s'évanouiront.

Oh! la souplesse et la grâce de cette nudité psychique qui me restitue la liberté!

En cette demeure rustique, rendue chancelante par les ans, gardée par les vieux arbres et les eaux dormantes, je vais retrouver la chambre tranquille aux murs nus et ma couchette de moine. J'irai, par les champs, par les bois, vêtu en paysan, ému par la beauté grave des terrains immobiles et par les splendeurs des ciels mouvants. J'aurai mes heures de contemplation et mes heures de travail manuel, jardinant l'étroit potager, badigeonnant les parois de la ferme, fanant les foins odorants. Ma nourriture sera celle de l'artisan, tandis que mon cerveau restera celui du penseur. L'âpre souci de l'argent, la cuisante Maladie de la Fortune, universel ulcère, ne me rongera plus au flanc!

II

L'universel ulcère!

Oui, en ce temps, il tare toutes les âmes.

L'Argent! universel mobile de nos espérances, de nos soucis, de nos efforts.

Au plus profond de l'intimité de chacun, il est établi en ressort-maître réglant la marche, donnant l'activité aux pièces prodigieusement compliquées de l'horlogerie psychique. Presque tous le savent, quelques-uns l'avouent. Et même celui qui l'ignore, inconsciemment y obéit. Sinon toutes les actions humaines, au moins leur ensemble, pour chacun de nous, trouve là son impulsion, rythmée comme les battements du cœur. C'est le mot d'ordre implacable qui fait évoluer notre civilisation cruelle dans une immense rumeur d'égoïsme et de souffrance.

A toute heure, en tout lieu sévit le fléau, permanente endémie. Où vous voudrez, quand vous voudrez, à propos de quoi vous voudrez, scrutez l'homme moderne pensant, peinant, agissant : dans le limon qui l'enlise, sur lequel flottent rares les fleurs du repos ou de la fraternité, vous trouverez l'impur poison.

S'enrichir! même pour ceux qui n'y réussiront jamais, c'est le bas idéal que l'on juche en roi au-dessus de tous les autres. Il est le noyau central, compact et solide, la base et l'appui, autour duquel les autres désirs flottent

indécis et superficiels, gazes légères, réduits à la fonction d'ornements qui peuvent disparaître pourvu que lui demeure. Conquérir le patrimoine des biens matériels, le grossir incessamment est, pour ceux-ci, l'œuvre quotidienne obsédante, pour ceux-là, le rêve incompressible. Vers ce but fonctionnent les forces sociales, s'épuisent les membres, se fatiguent les pensées. A lui sont subordonnées toutes les préoccupations nobles, et, s'il n'a pu les anéantir, il a réussi à leur injecter son virus.

Dans les secrets abîmes de la conscience, quand y descend la réflexion craintive, quand seule vis-à-vis d'elle-même en ce laboratoire ténébreux, elle s'efforce à distiller la raison dernière de notre vie tourmentée, avec effroi et mépris elle trouve, au fond de la cornue, ce résidu irréductible.

Oh ! quelle misère, si malgré les aspirations de notre âme en ses heures heureuses d'enthousiasme ou de tendresse, malgré les illusions consolatrices, il fallait se résigner à croire que nous ne sommes sur la terre que pour rester le jouet de cette folie, et que le regret de se sentir si dégradé (à quel point douloureux devant les royales et pacifiques magnificences de cette Nature où maintenant je baigne), n'est pas le signe sûr qu'une rédemption est possible !

III

Depuis quand les pères et les mères, inquiets de l'avenir de leurs enfants et mûrissant les conseils destinés à les guider au travers des broussailles de la vie, ont-ils désigné aux jeunes âmes en formation cet idéal inférieur?

En fut-il ainsi de tout temps? ou n'est-ce qu'en ce siècle, depuis l'avènement à la direction sociale de la bourgeoisie utilitaire, et comme un phénomène latéral du formidable sursaut de la finance et de l'industrie?

Parmi les souvenirs où ma mémoire vague, songeuse, ainsi que mon corps se promène sur ces dunes de velours pâle, damassées par l'améthyste des bruyères que rasent, en les orangeant, les rayons en éventail du soleil d'août, je revois, en fantômes, dans leur maison citadine, ceux qui m'enfantèrent, si doucement attentifs et tendres, si aimés alors et, depuis, si tristement regrettés. Certes, ils étaient bons et en moi persiste inaltéré le respect filial. Mais, subissant l'ambiance, enserrés dans l'étroit horizon des idées de l'époque, faisant ce que faisaient, ce que font encore des milliers de parents à des milliers d'enfants, ils me montrèrent la Fortune comme le but à poursuivre. Ils m'enseignaient

les vertus, les travaux, les devoirs, mais sans que ceux-ci m'apparussent en leur dignité propre et souveraine ; c'étaient des accessoires et des instruments de cette Fortune, toujours dressée en déesse centrale, résultat final et récompense. Sur ce dogme pivotait l'éducation entière et les générations se formaient. L'impure doctrine se répandait et s'acceptait avec la généralité et la confiance d'une religion. On l'ennoblissait d'exemples et d'axiomes. Un paradis était imaginé où régnait le bonheur terrestre des enrichis, et l'enrichissement était puérilement montré comme le prix réservé aux bons et aux laborieux.

Toute la jeunesse, en ses couches successivement écloses, fut imprégnée de ce désir unique, comme une armée, recrutée année par année, d'une même discipline. Aujourd'hui l'infiltration est profonde et se renouvelle sans interruption et presque sans effort. Tout rejeton bourgeois venant en ce monde y est pris dès ses langes et n'est livré à la vie sociale qu'après avoir subi ce modelage. Gagner de l'argent, faire fortune, est le résumé de toute activité, avec ce correctif pour combien peu, hélas ! s'enrichir honnêtement. Et qui, en ce trouble sujet, définira les moyens honnêtes ?

IV

Comme mollement la brise matinale agite les frondaisons du chemin ombreux où je pénètre solitaire; les mains de cavaliers aériens invisibles caressent-elles les croupes de verdure qui frissonnent?

O poursuite de la Fortune à travers les illusions impalpables! Quelles passions soufflent leurs ardeurs sur ta course acharnée? En nous, certes, reposent des instincts généreux. Venant des profondeurs de notre complexe organisme, des voix très douces nous parlent de bonté fraternelle, des voix fortes de sacrifice et d'héroïsme, des voix impérieuses de devoir et de générosité. Nul qui, parfois, ne les entende, ou très proches et claires, ou très lointaines à demi indistinctes. Les appels et les commandements de l'Intérêt retentissent, eux, incessamment, toujours nets et autoritaires. Il a pour auxiliaires l'esprit de vanité, l'esprit de domination, l'esprit de jouissance. Dans l'affaissement moral des âmes contemporaines, ce sont ces anges de ténèbres qui dirigent les multitudes ruées vers la Fortune.

Avoir est un signe de puissance. Qu'est-ce qui est plus fort que l'Argent? N'est-il pas, en la mathématique de la vie, le miraculeux facteur

par lequel tout est réductible à ce même dénominateur : Posséder? N'ouvre-t-il pas tous les ciels? Ne cache-t-il pas tous les abîmes? Ces biens, toujours fuyants avec l'ironie de toujours paraître à portée de nos mains avides et tremblantes, n'est-ce pas lui qui permettra de les atteindre, enfin?

Combler l'âpre besoin des matériels plaisirs pour ce corps qui n'est apte, hélas! qu'à en supporter si peu, oui, ce désir de jouissance, misérable et trompeur, nous fait convoiter la Fortune! Paraître, puérilement paraître, dans le travestissement du faste, surchargés des raffinements du luxe, alors que cette Nature qui nous enveloppe, nous domine et nous conseille, est si noblement et si tragiquement rustique et simple, oui, ce désir de vanité, misérable et stérile, nous fait convoiter la Fortune! Se sentir au-dessus de ses frères, se croire investi de prestige, avoir des talismans et des armes qui imposent les soumissions volontaires et les servitudes violentes, être le maître, et s'il le faut le tyran, goûter l'orgueil de se croire un être d'exception, oui, ce désir, misérable et cruel, nous fait convoiter la Fortune!

Dans ces funèbres brumes morales masquant les vrais paysages de la vie, à peine de-ci de-là

quelques lueurs de générosité perçant la masse immense de l'égoïsme, feux-follets par lesquels nous tentons de donner le change à notre conscience dévoyée.

V

Combien vrai pourtant ce dicton de morale naïve : la Fortune ne fait pas le bonheur! Combien fausse elle-même cette correction plaisante : toutefois elle y contribue beaucoup. Voici qu'à ces rêves orgueilleux, la Nécessité justicière vient opposer ses inéluctabilités. Ah! tu as cru que, l'argent conquis, tu serais heureux! Assurément, tu peux désormais beaucoup, mais non échapper à toi-même. Comment supprimer ton corps? Comment anéantir ton âme? Comment te sauver du milieu qui t'enserre? Maintenant que te voilà riche, essaie de te donner ces jouissances auxquelles si âprement tu aspirais. Non seulement presque toujours tu vas les trouver insipides ou amères, inévitablement au-dessous de tes espérances, tristement enveloppées de gangue ou mélangées de fiel, mais ton corps, ton pauvre corps humain, t'aura bientôt montré la limite de ce qu'il peut supporter de ces prétendues joies; car ici

tu restes l'égal, et tu seras promptement l'inférieur du pauvre.

Ah! tu as voulu les satisfactions du luxe! Vois, ce n'était qu'un mirage, semblable aux pays imaginaires qu'édifient là-haut, dans l'azur estival, les nuages migrateurs, et comme eux inaccessible. Ta vanité que tu comptais rassasier demeurera sans cesse inassouvie. Aux entours de la tienne, d'autres vanités s'évertueront et dans ce concours épuisant tu rencontreras infailliblement ton vainqueur. En toi surgira un mauvais génie qui, malignement, te fera toujours regarder non pas ceux que tu auras dépassés, mais ceux qui te dépasseront. Ton orgueil sera une plaie saignante, sans guérison.

Ah! tu as entrevu, fiévreux, les délices de la domination! Calme-toi, tu ne seras jamais qu'un subalterne, car nul n'a remonté jusqu'au dernier degré l'échelle indéfinie des hiérarchies réelles ou factices, de celles que crée le coudoiement du monde ou l'inquiète et maladive imagination de l'ambitieux.

Et par cela même que tes rêves t'auront donné plus d'espérances, tu souffriras davantage de tes désillusions, car tu auras perdu cette patience salutaire qui fait accepter avec résignation les inévitables misères de la vie par ceux

qui, stoïques, ne lui ont jamais demandé plus que le relatif bonheur qu'elle dispense, la marâtre !

VI

N'espère pas, interlocuteur inconnu dont ma pensée travaillante accepte tout à coup, devant ce sévère horizon, l'ombre à mes côtés, n'espère pas que tu auras au moins le repos et les joies vulgairement paisibles du propriétaire.

Chaque chose que tu acquerras sera occasion de nouveaux soucis. Tu ne feras que multiplier les facettes par lesquelles se résorbent les ennuis chagrinants. Sur tes épaules déjà courbées sous la charge ce sera un poids de plus, t'écrasant. Tu traîneras au pied ton bien comme un boulet. Cette extension de ta personnalité qui te fera envier par la foule, acteur qui voit l'envers du décor tu connaîtras les misères qu'elle cache. Dans l'animation et l'apparat des fêtes qui se dérouleront chez toi, tu seras seul à ne pas te réjouir. Les taches, les imperfections, les désordres que l'œil distrait du passant insouciant néglige, ton œil de maître révolté contre toi-même te les fera voir et t'en fera souffrir. Pareil au voyageur qui s'est encombré de trop nombreux bagages, tu emporteras dans ta vie

quotidienne le fatras d'inquiétudes de ton compliqué patrimoine.

En vain tu te seras entouré d'objets qui t'auront séduit. La délétère habitude, blasant tes sens, te les rendra bientôt indifférents, plus tard invisibles, et finalement odieux, tant notre nature, foncièrement plus sage que nous et impitoyable pour nos écarts, répugne aux arrangements de bonheur composé de biens matériels. Tu auras le dégoût de ton luxe, ta richesse t'apparaîtra vide. Tu vivras dans le découragement ou l'irritation de l'impuisance de l'Argent quand il s'agit d'édifier la félicité. Parti pour les terres fabuleuses en conquérant bien armé et sûr de la victoire, tu n'auras abordé qu'un roc embrumé et stérile.

VII

Songe aussi qu'en ce siècle tourmenté, remuant et bizarre, l'opulence ne va plus au travail producteur.

Elle est déchue de cette ancienne noblesse ; elle n'est plus la rémunération d'un service rendu à la communauté souffrante. Elle est essentiellement parasitaire. Elle n'existe que par la possession acquise au hasard des descen-

dances, ou par les coups de main des grands prédateurs financiers.

Accomplir avec scrupule sa tâche sociale, n'exiger pour ses œuvres qu'un équitable salaire, fait vivre, mais n'enrichit plus. Une force mystérieuse, lente, irrésistible, comme toutes celles qui sont les servantes de l'inflexible Nature, imperturbable en ses édifications, contraint, de plus en plus visiblement, à l'égalité et à la simplicité. Dans la marche en avant de la multitude humaine en migration vers l'avenir, les aventuriers dispersés sur les flancs sont peu à peu ramenés dans les rangs et soumis à la discipline commune. L'Humanité va à l'organisation universelle des hommes en travailleurs égaux et libres.

Les cœurs honnêtes instinctivement subissent ce nivellement épurateur et loyalement l'acceptent.

Mais il est des révoltés qui prétendent faire échec au Destin et déranger l'harmonie du Monde. Ils sont là, dans la conspiration désormais internationale de la spéculation, aussi variée et infâme en ses combinaisons que le vol dont elle est l'organisation féodale. Ils complotent et exécutent les crimes contre les masses, semblables aux grands fauves exerçant leurs

rapines sur les troupeaux pacifiques ; semblables aussi à cet épervier qui, voguant dans l'azur, là, au-dessus des chênes où tantôt chantaient des oiseaux brusquement muets, décrit la courbe de sa plane hypocritement paresseuse.

Ils s'enrichissent, oui, et monstrueusement. Mais si l'on cherche de quel bienfait cet enrichissement est la récompense, on ne trouve que le néant. Attirer à soi l'épargne des autres, draîner sournoisement et doleusement les champs où peinent les laborieux, sucer le miel accumulé par le travail, faire métier de pirates et de pillards, telle est la besogne à laquelle ils s'adonnent et s'acharnent.

Veux-tu être de ceux-là ? Ah ! crains le châtiment dont on entend déjà les pas lourds inexorables ! Va plutôt parmi les sages qui savent se contenter de peu, qui ont compris la stérilité de la Fortune, qui ont la foi et la joie de dignifier leur vie quotidienne, en apparence faite de choses si petites et si silencieuses, par la conscience qu'ils sont parmi les artisans des événements réparateurs dont l'heure divine approche.

VIII

Cette richesse capturée comme une proie ou donnée par le hasard avec la complicité de

nos lois surannées, semble garder en elle les déchéances et les sucs déprimants de ses origines.

Oh ! le désolant phénomène qui s'accomplit chez celui qu'elle vêt de son redoutable tissu ! Il a bu un philtre malfaisant, transformateur et générateur d'un avatar. Son âme d'hier s'enfuit-elle? et quelle âme nouvelle, venue on ne sait d'où, s'installe dans son individualité?

Souvent, sans doute, aux jours de sa médiocrité, il a fait le rêve de la Fortune. Au spectacle des iniquités courantes, des œuvres salutaires multiples que l'argent pourrait accomplir, il s'est écrié : Ah ! si jamais je deviens riche ! Mêlé aux opprimés et aux sacrifiés, mangeant à leur gamelle de misères, il a eu la claire vision, sinon des absolus remèdes, au moins des adoucissements possibles. Par un coup du Sort le voici sur la rive, sauvé enfin des eaux cruelles où se débattent les naufragés. Il est riche, il est libre de réaliser ses rêves ! Il discerne plus nettement sans doute ce qu'il faut faire.

Pourtant, après les premières heures d'enthousiasme et de fraternité, ce riche récent sera résorbé par l'égoïste ambiance de son nouveau milieu. Pétale à pétale se fanera et s'effeuillera la fleur de sa générosité. La Fortune lui fera

subir sa desséchante alchimie. Il oubliera ses frères! Parfois même éclora contre eux dans son cœur la haine du renégat pour la cause qu'il a trahie. Son passé regardera son présent et ne le reconnaîtra plus. Il a touché à la richesse et le voici dégradé. Les hautes pensées de jadis que lui inspirait le sentiment de la solidarité humaine sont remplacées par les préjugés de caste, les défiances et les dédains bourgeois, la furie de la défense et de l'oppression contre la classe immense qui, en sa simplicicité laborieuse et patiente, symbolise la Justice à l'encontre des accapareurs et des jouisseurs.

Il ne s'effrayera pas, il ne se désolera pas de voir s'installer en lui un personnage si différent de lui-même. Il s'étonnera plutôt d'avoir pu être celui que désormais il n'est plus.

IX

Sur les grandes prairies qui déroulent au fond du val leur tapis d'émeraude où paissent les troupeaux fraternels, se sont abattus des corbeaux, gouttes d'encre tombées du ciel, sombres à l'égal des pensées moroses qui tachent les nonchalances de ma rêverie.

Où sont les riches qui savent faire un bon emploi de leurs richesses ?

Voici que partout au-dessus de l'universelle gêne, se sont édifiées des fortunes colossales : telles des cathédrales dominant la multitude des humbles toits d'une cité. A peine, comme une assurance contre des représailles menaçantes, ou comme une excuse pour l'injustice de ces inégalités inhumaines, voit-on, très rares, quelques parvenus avisés, gratifier la Communauté d'une largesse, en vérité parcimonieuse toujours lorsqu'on met leur apparent sacrifice en proportion avec leurs ressources.

Les autres cyniquement n'ont d'élans que vers l'égoïsme. Les journaux du bel-air racontent, avec l'enjouement odieux de l'inconscience, leurs fêtes, leurs débauches, leurs gaspillages évocateurs d'irrémissibles rancunes et préparateurs de vengeances. Ce sont eux qui mènent en pleine société souffrante le prodigieux carnaval qui sans interruption ronfle dans la Babel de la haute vie, qui n'est, en réalité, que la haute noce.

Et pourtant que de grandes œuvres à accomplir ! Ils n'en ont cure. Ils ne sont pas même séduits par la gloire d'y attacher leur nom et de partir avec elles pour les rives lointaines

et heureuses de la célébrité. D'inappréciables services seraient rendus au monde s'il plaisait à quelqu'un de ces nababs de consacrer son revenu annuel aux tentatives pour lesquelles s'épuisent de grands cœurs et d'incorrigibles enthousiastes. Il préférera l'engloutir dans la construction d'une somptueuse demeure ou dans l'entretien d'une courtisane en vogue. Au lieu de subsidier quelque hardi navigateur partant pour le pôle au risque de sa vie, il fera construire un bateau de plaisance grand comme un bâtiment de guerre, luxueux comme le Bucentaure. Il livrera au jeu en une nuit ce qui serait le salaire hebdomadaire de milliers de familles.

Fermé aux aspirations et aux angoisses de la trouble époque où nous vivons, inutile aux autres, impuissant à satisfaire son besoin de jouir, il apparaît dans la ruche sociale comme un frelon ravageur. Il a tout pour faire le bien et, déplorablement, ne s'applique qu'à l'inutile et au mal.

X

Tenir la Fortune est périlleux. La pourchasser est plus périlleux encore. Qui comp-

tera les défaillances et les transactions des malheureux qui, les yeux fixés sur elle, calculent les plus courts et les plus sûrs défilés qui y mènent?

L'obsédante pensée, toujours présente dans l'âme, la remplit bientôt tout entière et lui souffle les avilissants conseils. Elle ronge et détruit le caractère, cette suprême expression de la dignité et de la loyauté. Elle remplace la fierté et la droiture par l'habitude des concessions intéressées et tortueuses.

C'est elle qui induit l'artiste à ne plus travailler pour l'art, mais pour le succès et le public. C'est elle qui invente les ruses du charlatanisme et qui donne le honteux courage de les exécuter. Les bassesses de notre nature sont mises en activité comme de vils policiers pour une trahison ou une intrigue. Les hautes qualités, la bonté, l'abnégation, le dévouement aux justes causes, l'esprit de sacrifice, l'intransigeance sur les principes, la foi dans le vrai et le beau, peu à peu se dépriment et finalement s'évaporent.

Ainsi se recrute le bataillon des jeunes ambitieux qui consultent l'horizon pour savoir d'où soufflent les brises lucratives et cyniquement y tendent leur voile.

La vie perd alors son héroïsme. L'homme, parcelle consciente d'un ensemble grandiose, agissant pour le bien commun et magnifié par sa participation à l'universelle évolution, n'est plus qu'un rebelle et un traître ne travaillant que pour soi-même. A la joie consolante de se sentir organe dans l'œuvre éternel, il substitue l'avilissement des combinaisons de l'intérêt personnel. Tout, dans ses actions, est faussé et estropié ; plus de direction sûre ; plus de certitude morale.

Au décevant projet de vivre riche il a immolé tout ce pour quoi il vaut vraiment la peine de vivre.

XI

Mais je t'entends, toi, le contradicteur qui parle en moi comme si j'étais deux, obscur frère de moi-même qui, aux souterrains de ma conscience, tiens l'emploi d'écho des sentiments d'autrui et, affirmant l'universelle solidarité, me fait communiquer avec la foule dont je ne suis qu'un fragment. Je t'entends. Tu me dis : Etre riche, c'est être libre.

Oui, parfois ; mais plus souvent c'est être esclave. De la possession naît le désir de posséder autre chose. De la jouissance germe le désir

de jouir autrement. Elles ne calment pas, elles excitent. Elles ne rassasient point, elles ne désaltèrent point, elles ouvrent plus larges les gosiers pour la faim et pour la soif.

Une martingale bizarre s'inaugure, et tout coup que l'on gagne double l'enjeu du coup nouveau que l'on veut gagner. Rares sont les joueurs qui se retirent à temps, satisfaits des mises retirées.

Et ce besoin grandissant tue l'indépendance. Celui qui s'enrichit est semblable à la taupe creusant ses insidieuses galeries : chaque coup de griffe qui la fait progresser, rejette derrière elle la terre conquise, qui s'accumule et pourtant ne compte plus. Le riche pourrait être libre, mais se sent emprisonné dans l'étroitesse de son patrimoine, insuffisant pour les désirs incessants qui font irruption. Chaque acquisition nouvelle tend entre elle et l'acquéreur déçu un fil de plus, fortifiant le réseau des servitudes. Ce n'est pas lui qui tient son immeuble, c'est son immeuble qui le tient. L'être inerte domine et tyrannise l'être vivant et sensible.

Les rois asiatiques, accablés sous le poids des lourdes dalmatiques et des massives pierreries, éblouissaient la foule, mais ne pouvaient se mouvoir.

XII

Non, l'indépendance est ailleurs !

Comme librement les pies jacasseuses vont de ce bouquet de pins odorant la résine sous la chauffe ardente du soleil maintenant au zénith, à ce bouleau dont le tremblotant feuillage s'échevèle au haut de son tronc de satin argenté ! Combien simple et dépouillée de soucis semble leur aérienne existence !

Simplicité ! C'est à toi qu'il faut aller pour rester loyal, fier et libre. Ah ! la vérité de cet aphorisme : Il en est de la vie comme des montres ; la moins compliquée est la meilleure ! Criminel ce mot de Guizot : Enrichissez-vous. La salutaire formule c'est : Restreins-toi.

Oui, frère, se restreindre au point de vue matériel ; ne vouloir le luxe que pour l'intellectualité ; là, du moins, il n'appauvrit personne. La simplicité laisse intacte la pureté de l'âme, car elle ne la grève d'aucune injustice à l'égard du prochain. Elle n'accapare point une part trop forte de l'avoir social. Elle donne la liberté en réduisant au minimum les liens qui nous font dépendre d'autrui : aux moindres besoins, la moindre servitude. Elle dirige généreusement vers le dehors l'afflux des richesses que l'égoïsme

attirait vers lui. Celui-ci est centripète ; elle est centrifuge. Elle disperse ce qu'il concentrait. Elle obéit à la loi d'amour, tandis qu'il pratique la loi d'airain de l'indifférence. Par cela même qu'elle dédaigne la Fortune dont elle n'a pas besoin, elle se rédime des déchéances et des iniquités qui font cortège à la Fortune.

XIII

La Vie simple ! Assurément elle n'est pas difficile à décrire.

Elle n'est difficultueuse que dans la lutte vis-à-vis de nous-mêmes pour la conquérir et la pratiquer, tant nous sommes asservis par nos convoitises et par les préjugés. Il faut si peu à l'homme pour vivre matériellement.

Tout se résume par cette trilogie, si réconfortante en sa brièveté : le logement, le vêtement, le vivre. Et combien cela n'est presque rien quand, à la monstrueuse extension donnée à ces trois termes des humaines nécessités par l'égoïsme, la vanité et la sensualité, on substitue la vraie et saine mesure, la Simplicité, qui orne mieux qu'un manteau royal !

Quoi de plus beau, a dit Lacordaire, qu'une grande âme dans une petite maison !

Quoi de plus beau chez le héros que la sobriété et le dédain du faste et de l'appareil!

Dès qu'en lui apparaissent d'autres préoccupations, il y a amoindrissement, alors même qu'il y aurait excuse. Toujours vivante, quoique obscurcie, gît en nous la conscience de la noblesse de la Simplicité, et de l'indifférence pour l'excès des jouissances. Nous pouvons y céder, entraînés par les fragilités de notre nature, ne pas même nous sentir reprochables en y cédant; mais, sous les brouillards de notre intimité, persiste le désir élevé de nous soustraire à ces exigences inférieures et soupire un souhait de délivrance.

Nous sommes avant tout des êtres intellectuels. C'est par les miraculeuses facultés de notre cerveau que nous marquons dans l'échelle indéfinie des êtres; c'est lui qui autorise à nous sortir de la série animale pour constituer une espèce à part. Il ne faut donc pas s'étonner de voir revenir invinciblement et dominer, dans notre activité, les tendances psychiques. Certes la vie nous tient par la matière et nous sommes engagés dans ses limons. Mais l'âme lutte pour s'échapper, car la liberté, la paix, la grandeur et la dignité sont ailleurs. Elles s'épanouissent à mesure que nous nous désintéressons davan-

tage de l'extérieur décor et des corporels besoins.

XIV

Elle n'est pas une nouveauté, la Vie simple. Elle n'est pas non plus une exception.

Elle couvre la terre comme cette tranquille forêt de pins. Et les existences fastueuses s'y dressent isolées, comme les hêtres grevant l'uniforme surface sylvestre de la lourde sphère qu'arrondit leur compact et orgueilleux feuillage.

Toujours, partout, la presque universalité des hommes ont vécu rationnés. Ce ne fut pas invariablement la nécessité imposant le joug d'une parcimonie cruelle : des civilisations heureuses eurent pour règles librement acceptées la sobriété. Dans Athènes, dans Rome, pour tous l'existence était simple. Les ruines de Pompéi démontrent de quelle étroite demeure les citoyens aisés d'alors se contentaient. Leurs vêtements étaient rudimentaires. Leur nourriture sans raffinements.

Les grands hommes, les saints, tous ceux en qui, par une anticipation révélatrice, la Nature semble avoir épuré les facultés au degré qu'elles

auront dans l'avenir, éprouvèrent le dédain des matérialités courantes.

Le Christ en fut le plus sublime exemple. Il a symbolisé la Simplicité par cette image : Je vous le dis en vérité, la fleur des champs est plus magnifiquement vêtue que le roi Salomon dans toute sa gloire.

Soulevés par leur idéal religieux (et pourquoi tout autre idéal ne susciterait-il pas le même renoncement?) les moines, encore en ce siècle, montrent comment on peut vivre sain et heureux en restreignant le logement, la nourriture et le vêtement, dont la triple griffe enferme et retient tant d'âmes. Tolstoï, Reclus, Kropotkine, et, sans doute, d'autres plus humbles, en soumettant leurs corps au régime de la vie ouvrière, n'ont-ils pas illustré ces vérités par de saisissants et vivants exemples?

XV

Est-ce donc si dur de se contenter de peu?

Les joies multiples et profondes d'une âme qui peut se mouvoir sans le tourmentant appareil de l'opulence, comme ici en cette existence champêtre par cette journée radieuse, ces joies sont-elles si difficiles à démêler?

N'est-ce pas une jouissance, même dans l'âge mûr, que de faire le Robinson, de revenir à la rusticité, de se soulager de tous les soins factices, de jeter aux côtés de la route, une à une, les pièces de l'attirail coutumier qui nous fait trouver la marche ici bas si lourde et si éreintante?

Ce qui suffit à la vie, c'est une bonne malle, — brève formule qui symbolise l'inutilité des patrimoines et la saveur incomparable de la liberté de partir quand on veut, pour aller où l'on veut.

Ah! ce n'est pas seulement dans les chansons qu'il fait bon habiter une petite maison, paisible et charmante, s'étendre sur un lit de soldat, manger d'un bel appétit le repas frugal, et, s'habillant d'étoffes simples, accepter cette loi étrange d'égalité qui pousse toute la race européenne au même uniforme vestimentaire! Les obstacles ne sont pas dans l'impossibilité physique. Ils sont en nous-mêmes, dans la faiblesse de notre volonté, dans l'importance que nous donnons lâchement à l'opinion, dans notre désir de paraître, dans l'odieux préjugé atavique qui règle la valeur des hommes sur le montant de leur Fortune.

Marie-Antoinette, reine de France, obéissait-

elle à ces appels secrets quand, à Trianon, elle faisait la fermière? L'histoire ne fait peut-être rien d'inutile. Ce singulier épisode d'une vie effroyablement tragique en son dénouement, fut-il un de ces enseignements énigmatiques que le Destin dépose, avec une apparente négligence, au cours des événements, pour rappeler aux clairvoyants les devoirs sacrés qui sont la rançon de l'existence ?

XVI

La Vie simple s'orne et se complète, immédiatement et splendidement, par la jouissance des grands biens qui sont à tous.

Quelle fortune donnera jamais des œuvres d'art aussi belles que celles des Musées, ouverts à la curiosité ou aux aspirations esthétiques? Quel parvenu aura un parc plus beau que les promenades des grandes cités? Où des bibliothèques plus riches? Les chemins de fer ont organisé pour tous des transports tels qu'un grand seigneur du siècle dernier n'en eût pas rêvé. L'eau, la lumière, circulent en un réseau artériel admirable. Les monuments publics se multiplient spacieux, grandioses. Celui pour qui l'ambiance est visible (car combien ne

savent pas utiliser leurs yeux) peut incessamment nourrir ses regards des superbes perspectives des villes, des magnifiques spectacles de la Nature.

Si, par un cataclysme, l'immense et émouvant décor fait de ciel, de vibrante lumière, de lointain et de verdure qui, là devant moi, emplit l'horizon de son abondance et de sa royauté, venait à disparaître, est-ce l'argent, le misérable argent qui pourrait le recréer et le rendre à mon admiration reconnaissante?

En vérité, je me sens plus grand propriétaire que les financiers et les princes, plus riche que les spéculateurs habilement heureux. Mon domaine est plus vaste, mes trésors incommensurablement plus riches.

Et je n'ai pas leurs soucis, la Communauté veille pour moi, car je n'ai rien à administrer. Pour moi, la Nature conserve ou répare. Elles sont les ordonnatrices de mes jouissances, mettant à ma dévotion et commandant pour moi une armée de serviteurs telle que n'en eût jamais despote triomphant.

XVII

Qui expliquera l'imbécile mystère de la manie d'avoir les choses à soi?

Car la seule nuance discernable entre cet incomparable domaine commun à tous, qui va sans cesse s'augmentant et s'améliorant, et le patrimoine particulier, c'est la question de propriété. D'où vient le charme, la saveur de celle-ci, qui pousse l'homme, instinctivement, brutalement, à faire sortir un objet de la masse pour le posséder à lui seul? Qu'est-ce qui s'ajoute à un tableau quand je l'achète, et qu'il est à moi, et que je puis le suspendre chez moi? La raison s'use à creuser pareille énigme.

Ce n'est même pas la possibilité de mieux et plus constamment jouir, car la possession émousse la sensation et bientôt l'éteint, et ce qu'on voit le moins, c'est ce qu'on a dans son voisinage immédiat et quotidien.

Des facteurs insaisissables convergent pour favoriser ce phénomène étrange de l'appropriation, maladie poussée jusqu'aux férocités, car pour quelle institution, quel principe, les forces sociales entrent-elles en action avec plus de véhémence? Perdre une chose, être contraint de l'aliéner, est une souffrance, alors même qu'elle était superflue. C'est bien cet élément spécial : être propriétaire, rapport purement intellectuel et mystique, émanation d'un grotesque égoïsme, qui est le point capital de cette situation

bizarre, universellement admise et universellement funeste, presque tout le mal existant en ce monde venant de l'excès de la propriété ou pouvant y être ramené par un sûr et logique circuit.

XVIII

Un sentiment plus noble se mêle parfois à ce tenace besoin d'acquérir. On pense aux siens.

Si rude est la vie pour qui doit s'y frayer la route! De si cuisants souvenirs d'inquiétudes, d'âpres combats et d'angoisses subsistent avec un arrière-goût d'amertume et d'effroi, qu'il faut les épargner à ceux qu'on aime et qu'on laisse après soi. La Fortune apparaît comme le viatique qui leur évitera les embûches et les souffrances.

Dans cette accumulation de biens, il y a, aussi, tant de choses auxquelles sont restés attachés des lambeaux de nous-mêmes. Ne sont-elles pas des témoins de nos efforts, de nos affections, de nos joies ou de nos douleurs? Le patrimoine que nous organisons ne nous donne-t-il pas l'espoir qu'il se perpétuera entre les mains de nos descendants, respectueux de notre mémoire et des objets qui la symbolisent?

Hélas! vains songes! Désormais, la durée

n'est plus de ce monde. Comète dont la course s'accélère parce qu'elle approche du soleil, l'évolution humaine est devenue vertigineuse. La maison paternelle, transmise et aimée de génération en génération, les touchants souvenirs de famille précieusement sauvegardés, sont des traditions dont ne s'accommode pas la tournoyante agitation moderne. Tout est instable. Tout est imprévu.

Il n'est plus de stratégie de père qui puisse préserver des bouleversements. La fortune que tu laisseras à tes enfants ne sera, pour eux, à quelle rareté près ! qu'une occasion de déchéance. Elle anéantira d'emblée le ressort qui t'avait donné l'énergie et la volonté. Au lieu de les aider, tu les auras desservis. Et tous ces matériaux, patiemment par toi mis en œuvre, ces multiples souvenirs, collectionnés avec cette pensée qu'ils échapperont à la triste dispersion, cette pyramide, élevée pièce à pièce, qui faisait ton orgueil et qui résumait la vie, toi disparu, fragile, elle croulera et s'étalera pour rentrer dans la masse anonyme comme une vague montée trop haut qui déferle et se fond dans la mer.

XIX

Où la Vie simple prend la revanche de ses apparents sacrifices et achève son épanouissement, c'est dans le luxe psychique.

Si elle condamne et méprise l'autre, elle peut ici être prodigue sans limite.

L'alimentation intellectuelle renouvelle incessamment le miracle de la multiplication des pains : en vain on en consomme, la réserve suffit toujours. L'âme y trouve ses satisfactions souveraines, vraiment dignes d'elle et de l'avenir humain. Ce n'est plus la terre ne livrant ses fruits qu'au rude travail, ce n'est plus la richesse au sens de l'économie politique, mal produite et encore plus mal distribuée. Ce sont les champs infinis de l'esprit et de l'Idéal, où l'homme, non seulement peut labourer et récolter lui-même, mais encore jouir des récoltes de tous les hommes, associés cette fois, sans luttes et sans égoïsme, pour les besoins et le bonheur de tous.

Homère, Shakespeare, Michel-Ange, Wagner sont d'immenses réservoirs de beauté, où les générations puisent jusqu'à l'ivresse, sans crainte de les tarir. Ces richesses divines, miraculeusement douées d'ubiquité, ne sont point,

elles, grevées du vice qui empêche la lourde et étroite matière d'être à plus d'un à la fois.

C'est là que sont les vrais trésors. C'est là que chacun peut conquérir l'immensité d'opulence de Crésus. C'est là que s'acquièrent la vraie puissance et la vraie gloire, celles de la pensée, attribut césarien de l'Humanité. Alors que la Divinité symbolise la suprême intelligence et la suprême bonté, se figure-t-on Dieu milliardaire, habitant un hôtel rothschildien, entouré de bibelots précieux et parcourant les espaces firmamentaires traîné par des attelages de sang ou des automobiles de haute marque?

XX

La Vie simple est une des expressions les plus hautes de ce sentiment fraternel et sublime, à la fois force et douceur : la Solidarité humaine.

La solidarité sert et préserve à la fois nous-même et autrui. Elle donne et reçoit. Elle est sacrifice et récompense.

La concentration des richesses dans le chef de quelques-uns, succion épuisante, fait le vide et la misère pour des milliers d'autres et ces milliers d'autres s'arment pour les représailles. Malheur aux riches ! a dit le Christ. C'est qu'il

n'y a pas assez pour réaliser ces vastes accaparements sans horriblement dépouiller et opprimer les multitudes. C'est la force des marées qui ne montent en un point que pour descendre ailleurs.

La protection aveugle accordée à toute propriété et l'organisation surannée des moyens de l'acquérir, produisent et maintiennent ces anomalies démesurées. Et de ces iniquités sortent tous les maux sociaux. L'homme ne peut se résoudre, en son corps, à subir les privations excessives et persistantes. Il ne peut surtout se résoudre, en son âme, à subir l'iniquité des inégalités injustifiées.

De là vient ce souterrain et grondant mouvement révolutionnaire qui tourmente toutes les nations de race européenne et les pousse irrésistiblement à l'ouragan des justices finales. Tout va vers ce vorace problème, comme vers un Maelstrôm toutes les eaux d'une mer.

Quels remèdes, quels moyens de préservation, alors que l'on sent venir la catastrophe, alors que nous sommes déjà dans l'ombre que le grand et redoutable événement porte devant lui? La Vie simple ne peut-elle pas nous sauver du gouffre? N'est-elle pas une forte expression de l'équité, un exemple puissant d'égalité, une

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE

œuvre de restitution et par conséquent d'apaisement?

XXI

Cette Propriété, pour nos esprits routiniers sacro-sainte, même dans ses extensions latitudinaires allant jusqu'aux accroissements démesurés des gigantesques fortunes qui étonnent et commencent à épouvanter, est pourtant si fragile dans ses origines et ses justifications!

La part personnelle du titulaire dans son acquisition est si minime! Et pourtant c'est là le titre toujours invoqué.

A chacun selon ses œuvres! dis-tu; et puisque ma fortune est le fruit de mes œuvres ou des œuvres de ceux à qui je succède, ma fortune est légitimement à moi. Que le Droit la consacre et que la Loi me fournisse sa protection.

— Soit! j'admets avec toi ce postulat douteux que le fondement de la propriété est le travail et que les produits du travail doivent aller à qui l'a accompli. Mais as-tu jamais analysé minutieusement ce que tu as ouvré dans cette fortune que tu revendiques avec tant d'assurance, et ce qu'ont ouvré tes frères vivants ou morts?

Les facultés intellectuelles, les forces corporelles que tu a mises en jeu, à qui les dois-tu? Les connaissances que tu as utilisées et sans lesquelles tu n'eusses été qu'un préhistorique et un sauvage ne pouvant rien pour le but que tu as poursuivi et atteint, d'où te viennent-elles? Est-ce toi qui as accompli, en une seule et courte étape, les progrès lents et infinis qui remontent aux origines de l'Humanité! Est-ce toi qui as peiné et souffert pour les accumuler bribe par bribe? N'as-tu pas trouvé ce capital immense, indispensable appoint, prêt quand tu es venu à la lumière et n'est-ce pas là que tu t'es armé? Pourquoi oublies-tu « la longue histoire de nuits blanches et de misères, de désillusions et de joies, d'améliorations partielles trouvées par d'innombrables générations d'ouvriers inconnus, ajoutant à l'invention primitive ces riens sans lesquels l'idée la plus féconde reste stérile? » Qu'aurais-tu fait sans cette préparation nécessaire et sans ce ravitaillement immense auquel tu n'as point participé? Un monde n'était-il pas organisé, admirable et tutélaire, qui t'a reçu et t'a paternellement élevé, te faisant opulent dès ta naissance et te donnant, dans ton berceau, plus de richesses que les fées n'en eurent pour les fils des rois?

Si plus tard, artiste, tu as réussi une belle œuvre, si, inventeur, tu as dégagé le mystère d'une découverte, si, industriel, tu as augmenté le stock économique, comment peux-tu dire que c'est à toi seul qu'on le doit et que c'est à toi qu'il faut attribuer la valeur en argent de ce qui fut ainsi produit? Cette valeur représente tes efforts, oui, mais aussi la synthèse des efforts de tes prédécesseurs, dans la suite indéfinie des temps écoulés. Tout travail de l'individu est le résultat des travaux antérieurs ou présents de la Société entière. Tu n'as pas travaillé seul, tu as eu des milliers de collaborateurs parmi les disparus, tu en as parmi les vivants, qui se fatiguent à maintenir debout, à rendre efficace, à améliorer l'édifice social, Babel dont la construction incessamment montante ne fut et ne sera jamais achevée.

D'autre part, si tu as été simplement acquéreur d'un de ces biens qu'on se dispute sur la terre, peux-tu dire, à bon droit : Il est à moi, je l'ai payé de mon argent?

D'où te vient-il, cet argent? Ne vois-tu pas que le même circuit se représente et que tu vas aboutir aux mêmes constatations? Ou tu l'obtins par la fiction, si fragile en son apparente équité, du droit successoral, et alors c'est ton

auteur, artiste, inventeur, industriel, que j'interrogerai au lieu de toi, lui demandant à quels antécédents labeurs des ancêtres communs il doit d'avoir pu acquérir sa fortune, comme je le faisais tantôt armé des mêmes objections. Ou bien, c'est toi-même, et le jeu recommence. Partout la part de la Communauté dans la production est immense, celle de l'individu est minime. Quand tu as construit une maison dans une ville, que vaudrait-elle si, au lieu de la plus-value résultant de ce qu'elle est dans une agglomération, bénéficiant de son activité, de sa population, de sa renommée, elle était transportée avec toi dans une île déserte !

Si le travail était la base rationnelle de la propriété, c'est d'une propriété indivise qu'il faudrait parler et non d'une propriété exclusive. N'est-ce point pour cela que saint Jérôme a pu dire : « L'opulence est toujours le produit du vol. Si celui-ci n'a pas été commis par le propriétaire actuel, il l'a été par ses aïeux. »

A chacun selon ses œuvres ! Mais jamais ce rêve doctrinaire ne fut réalisé, tant il est contraire à la Nature.

Il est surtout faux quand on considère comme il fut peu pratiqué au profit de ceux qui ont le

plus donné à l'Humanité. « Les sociétés humaines ne vivraient pas deux générations, si des milliers d'êtres ne donnaient infiniment plus qu'ils ne reçoivent. Ce serait l'extinction de la race si la mère n'usait sa vie pour conserver celle de ses enfants, si chaque homme ne donnait quelque chose sans rien compter, s'il ne donnait surtout là où il n'attend aucune récompense. »

Pour la majorité d'entre nous, qu'il donne ou qu'il reçoive, la moitié de la vie est gratuite, et il est bon que cela soit.

XXII

Ne t'étonne donc pas si, par un indéracinable instinct, tes Frères, dans tous les temps, ont contesté ce prétendu titre, dès qu'il a été invoqué comme justification des fortunes excessives prises sur le nécessaire des autres.

Ne t'étonne pas si, dans tous les temps, les lois (en cela hésitantes, il est vrai, et craintives) ont prélevé par l'impôt une portion des patrimoines, dits « privés », quoique le public, le grand troupeau humain jamais las, y ait si puissamment contribué.

Le droit de propriété, tel qu'il se pratique,

mis au service de cette situation injuste, n'est qu'une dénaturation impie de ce qu'il fut à l'origine, pour les sociétés rudimentaires, quand les grandes fortunes n'existaient pas. Dans l'ancien territoire Salique, la loi Franque n'accordait, en propre, à l'homme libre qu'un enclos entouré de la haie d'aubépine, au milieu des terres communes; à cela se limitait la propriété parce qu'il ne fallait pas davantage pour assurer au citoyen la liberté familiale et que le surplus eût été usurpation et inégalité.

Le droit de propriété était alors uniquement la consécration de cette utilité sociale : assurer à chacun la jouissance des choses nécessaires aux besoins de la vie. On n'envisageait pas ce principe métaphysique qu'il faut que chaque objet reste à son prétendu producteur, ou à sa descendance, leur fût-il superflu, dût-il arriver que d'autres membres de la communauté, faute de l'avoir, périssent soit sur-le-champ, soit lentement, comme il arrive aujourd'hui pour les misérables populations ouvrières.

Ainsi formée, la propriété était bonne. Elle procédait de cet autre principe, le vrai, le sage, le juste principe d'humanité et de solidarité : *A chacun selon ses besoins.*

Ce n'est que peu à peu, par l'accoutumance

à laisser à chacun les instruments de son travail et de son existence, que l'idée s'est faussée et fut étendue à toute production, à toute acquisition. Ainsi défigurée, la propriété, bénéficiant du respect qu'elle avait mérité jusque là, devint l'institution désordonnée du Droit actuel, monstrueuse d'arbitraire, cause principale et peut-être unique du malaise social et des révoltes incessamment renaissantes des déshérités. A son profit, pour la défendre obstinément, sont constituées et fonctionnent toutes les forces des Etats; à la moindre atteinte, elles entrent en branle et agissent sans merci.

Oui, à cela le Droit est prostitué. Organe de conservation dans la justice, il est devenu organe de conservation dans l'iniquité. Au lieu de sauvegarder contre les périls, incessamment il les fait naître. De lui sont venues les colères et les haines, quand il aurait dû être pacificateur et conciliateur. La Fortune y aide cyniquement, car elle est l'argent et l'argent ne peut-il pas tout? Au moins n'ose-t-il pas tout?

Ainsi s'est établie la lutte millénaire, acharnée, incessamment tonnante qui, heureusement, approche de son terme. Elle ramènera le Droit au grand principe méconnu qui veut que chacun ne conserve que ce qui lui est vraiment néces-

saire, le reste revenant et appartenant à la masse pour reconstituer le bien-être des sacrifiés.

Ceux qui pratiquent la Vie simple ne font qu'anticiper sur cette œuvre de justice et se soumettent d'avance à cette fatalité. Ils ne suppriment pas la propriété individuelle : ils la tempèrent et l'assainissent. Ils la ramènent aux proportions modérées et pures dont elle n'eût dû jamais sortir.

XXIII

Le Christianisme, cette grandiose tentative de faire descendre la Justice sur la terre, vêtue de son plus divin manteau, la Fraternité, eut l'angoisse du terrible problème et a voulu le résoudre. Mais trop engagée dans le siècle, l'Eglise a transigé avec Satan.

Sa solution ingénieuse eût, pourtant, été salutaire si les riches eussent su loyalement l'accepter et la pratiquer. Mais ces impardonnés du Christ, aux prises avec le démon de l'Argent, ont succombé à ses tentations. Nul ange gardien n'a su les en préserver.

Le Christianisme accepte le riche. Il ne pose point de borne à ses richesses. Mais résigné, il

appelle à l'aide la Charité. Aux privilégiés de la Fortune il dit : Vous êtes des dépositaires. La distribution des terrestres biens ne pouvait être livrée au hasard. Ç'eût été l'anarchie et la lutte incessante. Dieu a voulu qu'il y eût parmi les hommes des répartiteurs éclairés et justes, donnant à chacun ce qui lui revient. C'est vous qui, par sa grâce, avez cette charge. Vous n'êtes donc pas riches pour vous. Vous êtes riches pour l'ordre divin et vous devez accomplir cette tâche par la Charité. Vous êtes des intendants de Dieu et ce serait prévariquer que d'employer à votre profit ce que vous devez à sa confiante et souveraine puissance.

Lui aussi conseille donc la Vie simple, avec cette force sublime en sus : l'exemple du Christ. Dieu fait homme, dit-il. Dieu fait pauvre, pourrait-on dire.

Mais avec quelle parcimonie la Charité est pratiquée ! Avec quel froid égoïsme le riche pense d'abord à assurer son superflu !

XXIV

Vers l'Occident incline le bouclier flamboyant du soleil. Rapides s'écoulent ces heures de méditation intense où chauffe ma pensée,

parcourant, elle aussi, un ciel, mais un ciel sombre, enténébré de doutes et d'hésitations, où il n'y a que la clarté diffuse des espérances de mon cœur confiant.

La Vie simple! Elle fut souvent prêchée aux hommes. Inutilement!

Qu'importe, il faut la prêcher encore. Jamais peut-être la vérité qu'elle porte en elle ne fut plus près d'être acceptée. Les jours où nous vivons n'apparaissent-ils point fatidiques, tant l'évolution des événements s'accélère, tant les étincelles jaillissent sous le frottement de la roue immense qui moud l'avenir! N'ai-je pas en moi senti la conversion s'imposer après des ans et des ans de vanité et de faste?

Mon âme n'est pas une exception. D'autres, voisines d'elles, ont subi des influences identiques et sont vraisemblablement mûres pour la même transformation. De si petits événements suffisent à dégager le phénomène quand tout est préparé pour son épanouissement!

Puis cette nécessité de sortir des misères présentes, cet universel halètement vers la Justice trop longtemps proscrite, cette honte qui vous poigne quand d'un luxe personnel on coudoie la pauvreté, ce mépris grandissant pour le parasitisme et le luxe qui s'étale, cette propa-

gande intense, incessante où l'on trouve agissant, comme les fidèles priant dans une église, les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants, saisis par la même foi et par le même espoir de rénovation sociale.

Ah! toutes les forces mystérieuses semblent s'unir pour un décisif effort!

XXV

Ce qu'il faut, c'est travailler les âmes, la sienne, celles des autres.

C'est là que les révolutions se préparent. Quand elles y sont faites, rien ne saurait empêcher leur réalisation au dehors.

C'est l'erreur des esprits courts de ne croire aux bouleversements que lorsqu'ils commencent à se matérialiser. Ils sont pareils aux enfants qui ne craignent point l'éclair, mais le tonnerre; ils sont déjà frappés que le coup ne retentit pas encore.

La Vie simple, pour qui n'a pas compris sa beauté et sa justice, semble un dur sacrifice. Il est difficile de changer le décor de son existence. Il est difficile de s'expatrier de ses habitudes, de s'affranchir de ses préjugés. Des chaînes nous cadenassent aux usuelles conformités.

Mais quelle magique puissance dans l'examen sincère des problèmes qui tourmentent notre temps ! Quel entraînement infaillible aux résolutions viriles ! Quelle joie après les tâtonnements et les lâchetés premières, de voir enfin se cristalliser la résolution « stellaire et immuable » et d'assister à ce grandissement de soi-même : la vie en accord avec les convictions !

Rien n'égale le réconfort de la grandeur morale. Cette grandeur ne se conçoit pas sans l'unité du Caractère, et le caractère sans l'équation entre les actes et les devoirs imposés par l'époque. Quiconque est retardataire, quiconque marchande au sacrifice l'immédiate exécution, est un amoindri et un lâche. Il ne faut pas qu'on sente dans un homme quelque chose de plus beau que ce qu'il fait. « Une âme saine s'unit au vrai comme l'aimant s'unit à la ligne du pôle. »

XXVI

Riches de bonne volonté, sachez accomplir le rôle très noble qui vous est départi.

Vivez la Vie simple et que le surplus de vos richesses aille aux œuvres d'utilité sociale.

Votre charité habituelle, si parcimonieuse, ne

suffit pas. Elle n'est proportionnée ni avec vos ressources, ni avec les misères. Elle n'est qu'un moyen de tranquilliser vos consciences faciles, un sport où le monde et la religion se mêlent, une accommodation où les têtes sont le véhicule d'un devoir qui vous paraît trop dur à accomplir.

Il faut vous dépouiller largement.

Par vos soins, soit! Sous votre direction, soit! Acceptons ce régime transitoire. Qui, du reste, a suffisamment prouvé que votre initiative ne vaudra pas l'intendance de l'Etat? Si vous croyez que cela a été ainsi réglé par Dieu lui-même, ne faillissez pas à cette charge de Dieu. Sortez de l'association internationale des jouisseurs et des capitalistes. Que vous importent leur opinion et leurs pratiques. « La soumission à ce qui est établi, l'appel au public indiquent une conviction infirme, des esprits qui doivent voir la maison toute bâtie avant d'en comprendre le plan. L'homme sage non seulement ne s'arrête pas à l'avis de la foule, mais il ne s'arrête pas même à celui de la minorité. Celui qui est une source, qui agit par lui-même, qui est absorbé par son devoir, qui commande parce qu'il suit un commandement intérieur, celui qui est sûr, qui est primaire, celui-là est

bon et grand, car il témoigne de la présence constante d'un pouvoir suprême en lui. »

Pour l'emploi méritoire de votre Fortune, vous avez la chance du choix. Dans notre civilisation si prodigieusement productrice, si merveilleusement inventive, partout, pour la masse, la misère et l'esclavage, la vie infernale que chaque progrès, marchant à rebours des fins désirées, augmente au lieu d'adoucir. De la détestable répartition des biens viennent ces maux. Craignez les représailles de l'exaspération suprême. N'attendez pas l'œuvre de Justice, prenez les devants. Soyez vaillants et fraternels. Cette force-argent dont vous disposez, dirigez-la, en bons stratèges, sur tous les points menacés. Il y a d'énormes iniquités à détruire, de hardies tentatives à risquer, des découvertes à conquérir, des utilités publiques innombrables à réaliser. Courez-y! Après avoir prélevé sur votre revenu de quoi suffire à vos besoins, consacrez le surplus, tout le surplus, à améliorer le sort des autres. Faites tout ce que ferait un administrateur intelligent qui n'aurait d'autre souci que d'employer l'argent à lui confié au profit du bien-être de tous. Agissez comme si la communauté disposait de vos ressources et les faisait servir à favoriser la production et la

répartition de la richesse. Dédaignez d'être plus longtemps des entrepreneurs privés poursuivant leur enrichissement. Ayez honte de l'effrayant gaspillage que vous faites de vos biens en jouissances stériles. Depuis longtemps, depuis toujours les travailleurs pratiquent, eux, la vie simple en maniant le travail pour l'intérêt commun. Pour ce même intérêt pratiquez, vous, la Vie simple en maniant la fortune. Vous préparerez ainsi les temps où ces deux puissantes entités jumelles, en lesquelles se résume toute activité, considérées comme patrimoine social, fonctionneront en paix et répandront la joie et la félicité sur la terre.

XXVII

Et vous, la réserve pour demain, Jeunes Gens, gardez-vous d'être de nouvelles recrues pour la caste des accapareurs de Fortune.

Ne vous créez pas « un univers à l'usage des fils de banquiers ». Rejetez bien loin la vieille formule directoire à l'usage des fils de famille et des ambitieux : ne pensez pas à vous enrichir. Pareil idéal entraîne à toutes les compromissions, à tous les avilissements, à toutes les iniquités. Rejetez la moralité à deux faces. Accom-

modez-vous de la Vie simple ! Circulez dans la splendeur des incessants phénomènes, sans avoir cette dépravation d'une mesquinerie infinie : Je veux être riche ! je veux être propriétaire ! Que votre âme soit chercheuse d'héroïsme et qu'elle habite dans la sobriété.

Accommodez-vous de la Vie simple. Vous avez la chance inappréciable d'être nés à l'époque la plus transfiguratrice de l'Histoire. Ce ne sont point des fêtes qui se préparent, mais des batailles pour la Justice et des victoires, qui, si nous le voulons, seront pacifiques. Pour cela, il ne faut pas des dandys et des personnages, mais de vrais soldats rustiques, à solide uniforme, toujours dans le rang.

Accommodez-vous de la Vie simple ! Jamais un tel souffle d'humanité n'a passé sur le Monde, balayant l'égoïsme. A quoi serviraient sur cette vaste scène de petits bonshommes préoccupés de faire fortune ?

Vous êtes des riches aussi, vous êtes riches de biens intellectuels. Vous en devez l'emploi à tous. En ne les utilisant que pour vous, la faute serait aussi grave que celle des riches en biens matériels ne songeant qu'à leurs profits et à leurs jouissances. Dès que vous avez donné à votre fonction spéciale, à votre profession, le

tribut des labeurs nécessaires, le surplus de vos pensées, de vos études et de vos actes doit aller à la Communauté ! Ne l'employez pas à grossir votre bien-être. Limité à la Vie simple, ce bien-être est suffisant et, mieux que tous les rêves d'opulence et de grandeur, vous donnera le bonheur.

Accommodez-vous de la Vie simple ! Accommodez-vous de la Vie simple !

XXVIII

Et vous aussi, Femmes, nos sœurs, aidez-nous !

Dans cette calamité d'inutiles élégances et de haute vie, dans ce besoin d'acquérir et de paraître, votre rôle a été funeste. Plus que nous vous avez subi l'influence des milieux vaniteux et vous êtes moins préparées aux sacrifices, très doux dès qu'on en connaît le secret, qui mènent à la vraie paix de l'âme. Que d'hommes disposés à la Vie simple, prévoyant les joies de sa pureté et de son indépendance, n'ont pas su en adopter la saine discipline, parce qu'ils redoutaient vos résistances, vos souffrances factices ou vos plaintes !

Pourtant, quand une idée généreuse s'empare

de vous, on vous voit admirables de dévouement. Et quelle idée plus belle que la Fraternité, cette incarnation moderne de la Charité? Songez à ce que furent vos sœurs des premiers temps du Christianisme quand, dans la religion naissante, le sentiment de la solidarité humaine semblait inséparable de la piété envers Dieu. Quelques-unes de vos semblables, compagnes de leurs maris ou de leurs frères, apparaissent avec eux dans l'auréole des plus grands et des plus émouvants souvenirs de l'Histoire. Aujourd'hui, pour nos devoirs nouveaux, il nous faut de telles compagnes, nous encourageant au grand Œuvre et nous soutenant dans l'abnégation. Ces amies héroïques, soyez-les!

XXIX

Dans ce site si profondément silencieux, endormeur du corps, éveilleur de l'esprit, je parle ainsi en rêve à des fantômes, que je nomme mes frères, que je nomme mes sœurs. Ma bouche ne rend aucun son, mon auditoire n'est qu'une illusion.

Et pourtant quelle intensité de vie, et, pour moi, quelle intensité de croyance!

Je vois si clairement la scène imaginaire sur

le théâtre de mon âme, et ses décors, et ses perspectives. Elle flotte séductrice dans une si belle et si vibrante atmosphère d'espérance et de foi.

Est-ce l'anticipation pressentie de l'avenir souhaité? Ou bien tout cela n'est-il que nuages? Et moi-même ne suis-je qu'un illuminé et un enfant ?

Qu'importe! « Parmi la tendance déclive et sur la pente où roulent les choses, quand partout s'élève une rumeur pour réclamer les matérialités utilitaires, une voie ferrée, une loi politique, pour prôner un candidat, pour célébrer un changement dans la mode, ne peut-on tolérer quelques voix solitaires, parlant d'idées et de principes, de ce subtil et de cet intangible qui ne se vend, ni ne s'achète, de biens immortels? Nos progrès et nos conventions seront dépassés si tôt. Nos modes, le souvenir en sera mort demain. Mortes demain nos vanités et leurs feuilles dispersées, végétation sans cesse renaissante pour la Mort à jamais avide. Mais les pensées que ces quelques solitaires proclament par leur silence autant que par leur parole, par leurs rêves plus peut-être que par leurs actions, demeurent en leur beauté forte ou naïve, pour se reformer inépuisablement dans la Nature, par delà le désaccord, les doutes ou les sar-

casmes d'aujourd'hui, dans l'harmonie du système universel qui ne meurt pas. »

XXX

Le soir vient. Calme et doux, voici le soir!

Est-ce toi, mélancolique et paisible Nature, qui, depuis l'aube, a mené en moi ce rêve aux serpentantes pensées? Ce rêve qui dissipe l'orage intérieur de mon âme. Ce rêve aux détours infinis qui m'a mené si haut, si loin, en de si claires ou de si vaporeuses espérances que j'essaie d'investir de la forme insuffisante des mots. Préparé par ton silence, épuré par ta beauté, bercé par tes couleurs caressantes et tes lignes harmonieuses, j'ai vécu, ce jour, de ta vie et j'ai senti plus forte en mon cœur cette solidarité de tout dont tu es l'expression suprême, ô fille du grand Pan! J'ai vu enfin cette grande lumière éclairant un si grand devoir. C'est près de toi, ô Mère, qu'il faut revenir pour s'apaiser et comprendre. Quoique muette, comme tu conseilles puissamment!

Voici que sur toi, et sur mes pensées, descend la coupole nocturne. A l'Occident a disparu le Soleil, surtout beau quand il meurt. Pourquoi maintenant ces ténèbres qui vont s'épaississant?

Est-ce le signe du néant de mes pensées et de l'inutilité des humains efforts, jeu superflu qui ne laisse après lui que des ombres? Est-ce au contraire l'enveloppe sacrée que tu mets aux aspirations qui ont aujourd'hui sanctifié mon âme, et cette étoile tremblante qui tout à coup brille à l'Orient et m'attire, en est-elle le sceau?

CERCLE D'ÉTUDES D'UCCLE
BIBLIOTHÈQUE

TABLE

Philosophie de l'A-peu-près.

Préambule. 1
I. Philosophie de l'A-peu-près. 7
II. Philosophie de l'Extravagance 19
III. Philosophie de l'Antagonisme 29
IV. Philosophie de l'Inconscience 39
V. Philosophie du Remplissage 49
VI. Philosophie de l'Irréel 59
VII. Philosophie des Sept Péchés capitaux. . 71
VIII. Philosophie Cosmogonique 83

Dialégomènes.

I. Homo Multiplex. 101
II. L'Art Evocateur. 113
III. Les Femmes Artistes 119
IV. Évolution Adaptatrice 133
V. Un Nouveau Moyen Age. 143
VI. Le Septième Sens 153
VII. Réhabilitation de la Pluie 161
VIII. Le Progénisme 167

Vie Simple 175

Local : Chaussée d'Alsemberg, 793, Uccle

Musée de la Littérature